



BIBLIOTHECA  
UNIV. JAGELL.  
CRACOVENSIS

588170

kat. komp.

t.3-4

Mag. St. Dr.

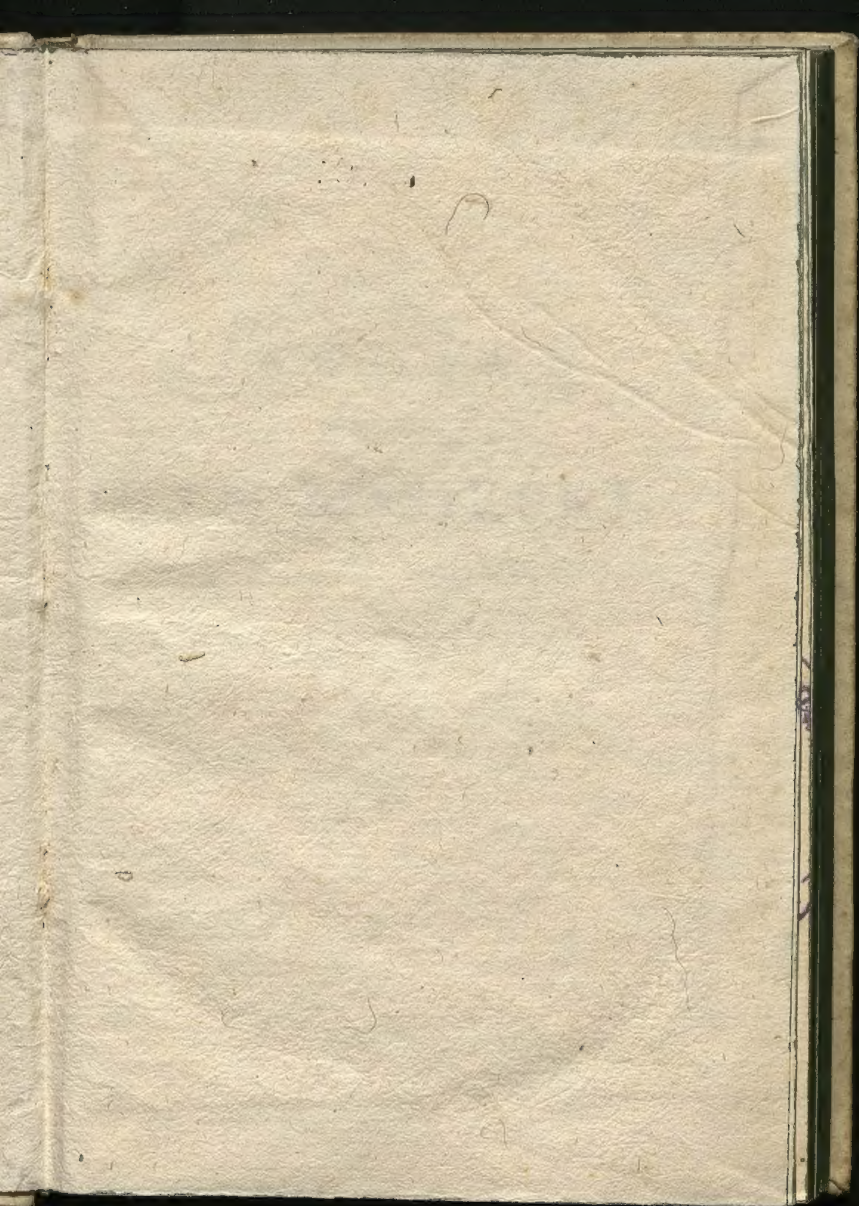
I

3737.



gl. 57.






J



HISTOIRE  
DE  
JEAN SOBIESKI,

*ROI DE POLOGNE.*

TOME TROISIEME.



HISTOIRE  
DE  
JEAN SORBIÈRE  
AUX DEUX PLOTONS  
TOME TROISIÈME.

HISTOIRE  
DE  
JEAN SOBIESKI,  
ROI DE POLOGNE.  
Par MR. L'ABBÉ COYER.  
TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,  
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.  
MDCCLXII.



HISTORIE

DE

JEAN SOBIESKI

ROY DE POLOGNE

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY



TO THE LIBRARY

588170

I - 3



AMSTERDAM

UNIVERSITY OF AMSTERDAM

Bibl Jag

St. 1997 D 1496/19 (42)



# HISTOIRE

## DE

# JEAN SOBIESKI,

## ROI DE POLOGNE.



### LIVRE V.

**I**L y avoit longtems que la République An. 1672.  
ne se soutenoit que par le fer. Elle  
respiroit enfin sous les lauriers dont son  
Héros l'avoit couronnée ; & les sept  
années qui vont suivre seront des années  
de paix.

Il y eut au commencement de celle-ci  
un événement qui excita des plaintes  
dans la Diète assemblée à Varsovie. La  
Pologne suit une coutume dont les autres  
Etats Catholiques lui donnent l'exem-  
ple. Des bords du Tibre un Cardinal  
sans autorité, sans armée, sans avoir en  
sa disposition les honneurs ou la fortune,  
forti quelquefois du néant du Cloître,  
protège les Nations & les Rois. Le Car-  
dinal des Ursins, alors protecteur de la  
Pologne, en avoit placé *les Armes* sur la  
grande porte de son Palais, d'où il les  
avoit transférées (on ne sait par quel  
caprice) dans un lieu moins apparent &

An. 1677. moins décent. La Diete crioit à l'insulte. Le Roi lui promit de faire sentir à Rome qu'un Royaume est en état de se protéger lui-même : la satisfaction fut prompte (a).

Les Dietes en Pologne sont assez ordinairement orageuses. Celle-ci fut tranquille. Le Roi y donna audience à un Ambassadeur Tartare qui venoit cimenter l'amitié avec la République. Sa suite étoit peu brillante. Les Huissiers, à la porte de la salle, lui enleverent son bonnet qu'il n'eût pas certainement ôté lui-même. Il resta avec une calotte blanche. Il y avoit en face du Roi un grand cousin à la Turque, où, après trois révérences, il s'assit les jambes croisées & harangua. Jean lui demanda des nouvelles de la santé du Kan, lui parla des avantages réciproques de la bonne intelligence, & le congédia chargé de présens. Il reçut aussi l'hommage du Duché de Courlande par son Envoyé; mais à condition qu'à l'avenir le Duc le rendroit en personne (b). La Diete marqua son contentement de la paix de Zurawno avec le Turc, en donnant mille bénédictions au Libérateur de la Patrie; & tous les Ordres n'eurent qu'une même volonté avec lui (c).

Mais si la République étoit calme,

(a) Zaluski, tome 2. page 673.

(b) Chvalc. Jur. Publ. page 542.

(c) Lengnich, pag. 252.

des convulsions intestines agitoient une Ville qui florissoit sous sa protection. *Dantzic*, après avoir eu le bonheur d'échapper à la tyrannie des Chevaliers Teutoniques, & au pouvoir des Rois pour jouir de la liberté Anstématique, sembloit se laisser d'être heureuse. Les Magistrats accusoient le Peuple d'indocilité, & le Peuple se plaignoit d'être opprimé par les Magistrats. On traînoit des révoltés aux prisons, & d'autres révoltés brisoient leurs fers pour en assommer les Satellites. Si on n'osoit pas encore lever le poignard sur les Magistrats, on ne leur épargnoit pas les insultes. Tout annonçoit l'anarchie & l'effusion du sang.

Jean laissant ses sujets dans le sein de la paix, courut à ces furieux. La Reine, malgré sa grossesse, le suivit. Aucune femme, dans cette situation, ne s'écoutoit moins. Elle voyageoit aussi hardiment qu'une Bourgeoise de Varsovie, portant un préservatif dont on devoit ailleurs éprouver la vertu; une ceinture de peau d'*Urus*, espece de Buffle qui a le poil fort long & une barbe de Bouc.

*Dantzic*, à l'arrivée du Roi, respira. Il écouta le Peuple & ses Magistrats. S'il sembla pencher d'un côté, ce fut suivant la regle de la Chine, qui dans les dissensions publiques donne toujours le tort aux Mandarins. Ce n'est pas qu'il n'y eût des torts de part & d'autre. Mais



An. 1677. comme il ne pouvoit, fans injustice, frapper sur le Peuple, en épargnant les Magistrats, il leur fit sentir qu'il étoit de leur propre intérêt qu'il n'y eût point d'échafaud. Il fallut entendre toutes les plaintes, examiner de nouveau toutes les Loix, éclairer l'administration des deniers publics, rétablir la proportion dans les impôts, remonter toute la machine du gouvernement qui alloit se diffoudre. Il eut plus de peine à ramener l'ordre qu'à vaincre ses ennemis, & il s'applaudissoit plus de ce succès qui pacifioit les hommes sans les détruire, que d'une victoire.

Son séjour dans cette Ville fut de six mois. Sa joie y fut troublée par la mort du Primat Olsowski, dont il avoit désiré la présence & les conseils, & qui méritoit les larmes de la République. Ce seroit peu de dire qu'il avoit rempli les devoirs de l'Épiscopat avec édification. Ni la colere, ni la faveur des Rois n'avoient pu corrompre ses vertus patriotiques. Il avoit résisté à Casimir dans l'Élection prématurée qu'il méditoit pour se donner un successeur. Il avoit blâmé hautement la proscription du célèbre Lubomirski. *La Roi après la Loi*, c'étoit son mot. Une Ambassade dans laquelle il avoit engagé l'Empereur à retirer ses troupes de la Pologne, lui avoit fait beaucoup d'honneur. Les Lettres qu'il aimoit, & qu'il vouloit faire aimer en fon-

dant une Bibliothèque publique, avoient perfectionné son éloquence naturelle. Avec cette arme il avoit subjugué plus d'une faction, & ramené l'armée Lithuanienne à son devoir. Les Polonois disoient de lui qu'il surpassoit Caton par sa gravité, Cicéron par son éloquence, Metellus par la pureté de ses mœurs. L'emphase Polonoise laissoit ici un fond de vérité (a).

Le Roi regrettoit un ami avec autant d'amertume qu'un simple Particulier auroit pu en ressentir. La naissance d'un second fils, le Prince *Alexandre*, tempéra sa douleur. On appelloit le Prince *Jagues*, le fils du Grand - Maréchal; celui-ci fut nommé l'enfant du Roi. Ce fut à Dantzic même que la Reine lui donna le jour. Si elle accompagnoit son époux dans tous ses voyages, c'étoit autant par goût pour les affaires que par tendresse conjugale. Cette passion de gouverner déplaisoit au Royaume, & attiroit de la haine au Roi. Il est très-expressément défendu aux Reines de se mêler de l'administration. Les Chambellans, les Nonces même sont chargés de veiller aux contraventions, & de les dénoncer à la Diète. Ce n'est pas que les Polonois ne conviennent qu'une Reine appliquée, qui n'abuseroit pas du manège & des graces de son sexe, ne pût

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 694. & 695.

An. 1677 rendre de grands services au Prince & au Peuple; mais ils craignent beaucoup plus les abus, qu'ils n'estiment les services.

Jean, après avoir apaisé les troubles de Dantzic, fit sentir à la Moscovie qu'il étoit de son intérêt de vivre en paix avec lui. Elle s'étoit emparée, pendant qu'il combattoit avec le Turc, de trois Starosties Polonoises qui formoient une Province. Elle les restitua avec un dégommeage de deux millions de florins (a).

An. 1678.

Peu de tems après il se laissa entraîner dans une injustice qui lui réussit mal. L'Electeur de Brandebourg fondeoit une puissance dont la grandeur l'étonneroit aujourd'hui. Il ne soupçonnoit pas que *Berlin* balancerait un jour les forces de *Stockolm*, de *Petersbourg*, du *Corps Germanique*, de *Vienne* & de *Versailles*; & que s'il fut le *Grand-Electeur*, son arriere Petit-Fils seroit un *grand Roi*. L'Electeur commandoit en *Alsace* l'Armée des Alliés contre la France. Il étoit important de lui donner de l'occupation chez lui. C'est à quoi songeoit Louis XIV. Son Ambassadeur en Pologne, le Marquis de Béthune, l'entreprit. Il joignoit la souplesse d'un Courtisan aimable aux talens de la guerre & de la négociation. Vif, entreprenant, laborieux, é-

(a) Lengnich, pag 253.



crivant avec une facilité merveilleuse & An. 1672.  
 parlant de même, il forma une liaison  
 étroite avec l'Ambassadeur de Suede, &  
 par ce canal il perça dans le Conseil de  
*Stockolm*. La trame se noua. Les Suédois  
 firent irruption dans la Prusse Brande-  
 bourgeoise contre la foi des Traités. Le  
 passage par la Curlande & la Samogitie  
 leur étoit nécessaire: *Jean* le livra, ré-  
 duit par Béthune, qui lui fit entendre  
 qu'une partie de la conquête resteroit à  
 sa Maison par droit héréditaire. La con-  
 quête est le grand titre de la plupart des  
 Souverains; *Jean* crut pouvoir agir en  
 Roi. Son espérance fut trompée. L'Elec-  
 teur accourut avec un Corps de dix mil-  
 le hommes; le Général Suédois, *Henri*  
*Horn*, en commandoit seize mille. A  
 peine en rentra-t-il deux mille cinq  
 cens en Livonie (a), & il ne resta au  
 Roi de Pologne que le regret de s'être  
 fait un ennemi en pure perte.

Peu de tems après il eut une autre  
 mortification du côté de la France pour  
 un intérêt de famille. Le Marquis d'Ar-  
 quien, son Beau-pere, vivoit en Fran-  
 ce de la Charge de Capitaine des Cent-  
 Suisses de la Garde de *Monsieur*. La Rei-  
 ne, fille du Marquis, souhaitoit passion-  
 nément qu'il fût décoré du titre de Duc.  
 Le Roi qui avoit le même desir, deman-  
 da cette grace à Louis XIV.; & il ne

(a) Lengnich, pag. 253.

AN. 1678. doutoit pas du succès. Dans tout le cours de sa fortune il avoit toujours entretenu de grandes liaisons avec ce Monarque ; il avoit toujours été le Chef du parti de la France , dans le Champ Electoral ; & en cas qu'il fût obligé de quitter sa Patrie par la haine qu'il pourroit s'attirer, le Monarque François lui avoit offert de grands établissemens dans ses Etats, *le Bâton de Maréchal de France*, si la gloire des armes le tentoit encore ; ou le titre de *Duc* s'il ne goûtoit plus qu'une végétation tranquille & honorable. Cette Dignité dont il n'avoit plus besoin, il se flattoit bien d'en couvrir son Beau-pere. Louis lui répondit qu'il étoit tout prêt à l'obliger, pourvu que le Marquis se mît en état de recevoir cette faveur par l'acquisition d'une Terre qui pût soutenir le titre de *Duché*.

Au milieu de ces propositions, le Marquis de Béthune, qui aspirait au même honneur sans savoir qu'il devenoit le rival de son Beau-pere, intéressoit pour lui-même Mr. de Seignelai son ami & Mr. Colbert, leur faisant entendre qu'il auroit la protection du Roi de Pologne, son Beau-frere, quand il en seroit tems. Les deux Ministres lui avoient promis de ménager l'occasion, & en parlèrent effectivement à leur Maître. Louis auroit mieux aimé élever Béthune qu'un Domestique de *Monseigneur*. „ Je ne ferai pas, „ dit-il, deux Ducs à la fois dans une

„ même famille. Je préférerais celui que AN. 1678.  
 „ le Roi de Pologne voudra”. Personne  
 ne s'attendoit à un troisieme concurrent  
 qui entroit dans la lice.

C'étoit le nommé *Brisacier*, Secretaire  
 des Commandemens de la Reine de France,  
*Marie-Thérèse*. Un Carme François  
 étoit arrivé à Varsovie, chargé de lettres  
 pour le Roi de Pologne. La premiere  
 portoit: „ Que celui qui avoit l'honneur  
 „ de l'écrire se trouvoit obligé, aux dé-  
 „ pens de la réputation de sa Mere, de  
 „ faire souvenir le Roi qu'étant en  
 „ France au sortir de l'Académie, il a-  
 „ voit aimé une belle femme qui avoit  
 „ mis sur le compte de son mari un fils  
 „ qui avoit l'honneur d'appartenir à Sa  
 „ Majesté; & que ce fils, avec les biens  
 „ de son prétendu Pere, avoit à peine  
 „ eu le moyen d'acheter la Charge de  
 „ Secretaire des Commandemens de la  
 „ Reine de France; que puisque la for-  
 „ tune & le mérite avoient mis le vrai  
 „ Pere sur le Trône, le fils avoit lieu  
 „ d'espérer quelqu'élevation, & qu'enfin  
 „ la Reine de France le protégeoit vi-  
 „ vement”. A ces mots le Moine pré-  
 senta au Roi une lettre de cette Reine,  
 qui le pressoit dans les termes les plus  
 forts de reconnoître *Brisacier*, & de solli-  
 citer pour lui le titre de *Duc*.

*Jeun* étonné ne se souvenoit de rien:  
 mais une troisieme lettre, une lettre de  
 change de cent mille écus, (c'est une



An. 1678. somme en Pologne même pour un Roi, )  
cette lettre payable à Dantzic, débrouil-  
la le cahos de ses idées: la chose enfin  
étoit possible, & un nouveau trait de  
lumière acheva de l'éblouir. C'étoit le  
portrait de la Reine enrichi de diamans  
qui termina la commission du Moine. Il  
prit donc le parti de demander à Versail-  
les le titre de *Duc* pour ce fils qu'il avoit  
oublié en France, & qu'il vouloit recon-  
noître. *Louis* trouva fort singulier que de  
la même part on lui demandât trois gra-  
ces de la même nature. Il tint le cas  
secret, & donna ordre à son Ambassa-  
deur de découvrir si effectivement le Roi  
de Pologne étoit persuadé que *Brisacier*  
fût son fils. Le Marquis de Béthune  
prit un de ces momens où l'ame s'ou-  
vre d'elle-même, une partie de chasse.  
*Par Saint Stanislas*, lui dit le Roi, *je ne*  
*sais ce que c'est que Monsieur & Madame*  
*Brisacier*. *J'étois bien jeune quand je vi-*  
*vois en France. J'ai eu plusieurs bonnes &*  
*mauvaises fortunes dans un pays où les*  
*femmes sont si douces, Madame Brisacier*  
*a pu être du nombre. Mais comment vou-*  
*lez-vous que je doute? Cette lettre de chan-*  
*ge, ce portrait, & plus que tout cela,*  
*la lettre de la Reine qui m'assure que son*  
*Secrétaire est mon fils.* Le Marquis de  
Béthune eut l'adresse de se faire con-  
fier cette Lettre, qu'il fit passer à son  
Maître. La Reine reconnut sa signatu-  
re; mais en lisant, elle s'écria qu'elle

n'avoit jamais pensé à une telle impertinence, qu'il falloit que *Brisacier* fut devenu fou. Cependant elle avoit signé; mais comme les Princes signent, sans voir, *Brisacier* au lieu d'un Hôtel où il eût affiché son titre de *Duc*, fut loger dans la Bastille où il avoua son imposture.

An. 1678.

Cette aventure qui auroit jetté une forte de ridicule sur tout autre qu'un Roi, rallentit la sollicitation de Jean pour son Beau-pere; & d'ailleurs la Terre qui devoit être érigée en Duché, ne s'achetoit point encore.

Quant au Marquis de Béthune que les contretems ne rebutoient pas, toujours les yeux ouverts sur la face de l'Europe, il résolut de mériter les honneurs qu'il demandoit, par quelque nouveau service qu'il rendroit à la France dans le cours de son Ambassade. Si la diversion qu'il avoit opérée en Suede n'avoit pas eu un plein succès, une autre pouvoit être plus heureuse. Louis XIV. travailloit sans cesse à s'agrandir sur les ruines de la Maison d'Autriche. L'Empereur Léopold, sous les apparences de la modération, nourrissoit une ambition profonde. La Hongrie qu'il ne possédoit que par élection, il vouloit se l'approprier, & il la gouvernoit avec un Sceptre de fer. On avoit vu sur un échafaud les Comtes *Sérini* (a),

An. 1679.

(a) Sérini, que les Auteurs François nomment *Sérins*.

An. 1679. *Frangipani*, *Nadasti* & *Tattemback* : ces  
ames fortes qui n'avoient d'autres crimes  
que celui d'avoir soutenu leurs droits,  
leur liberté & leur Religion. Des Jé-  
suites avoient donné ces conseils vio-  
lens. C'étoit l'usage alors d'avilir le  
gouvernement en y associant des Moines.  
Le fameux *Tékéli* brûloit de venger ses  
amis & sa Patrie. Le Marquis de Bé-  
thune ne l'ignoroit pas. Il conçut le  
projet de lui fournir des hommes & des  
armes, que la Pologne prêteroit, & que  
la France payeroit. Le projet passa au  
Cabinet de Versailles, où il fut approuvé.  
Louis XIV. chassoit les Protestans de  
ses Etats, mais il les protégeoit en  
Hongrie contre Léopold. C'est ainsi que  
les Souverains appuyent des factions  
qu'ils puniroient chez eux du dernier  
supplice.

Jean étoit gagné, mais une difficulté  
l'arrêtoit. Il ne pouvoit lever des trou-  
pes sans le consentement de la Républi-  
que. Les Rois ont plus d'une façon  
d'éluder les Loix. Il conservoit la Sta-  
rostie de *Strick*, qu'il avoit déjà possé-  
dée étant Grand-Maréchal. Il ferma  
les yeux sur ce qui pouvoit s'y passer :  
ceux qui devoient voir pour la Républi-  
que les fermerent aussi ; & le Marquis  
de Béthune, à petit bruit, enrôla dans  
la Starostie dix mille hommes qu'il se  
voulant toujours plier les noms étrangers à leur  
langue, c'est les dénaturer.



disposoit à mener à Tékéli. Des François qui passioient insensiblement en Pologne, devoient se joindre à ce Corps de troupes. C'étoit un coup mortel pour l'Empereur : une femme le para sans y penser , la Marquise même de Béthune. Elle étoit Sœur de la Reine, & avant son mariage elle avoit été Fille d'honneur de Madame Henriette d'Angleterre, femme de *Monsieur*. La Marquise ne pouvoit se défendre d'un peu de jalousie en jettant les yeux sur la Couronne de sa Sœur. Leur Pere, le Marquis d'Arquien, étoit encore en France avec sa Charge de Capitaine des Gardes de *Monsieur*, & beaucoup de dettes.

La Reine qui avoit pris d'autres vues pour l'élever, que celle du Duché, avoit une extrême passion de se montrer à lui dans la splendeur du Trône. Il vendit sa Charge pour se mettre en état de paroître. Mais la Marquise de Béthune engagea *Monsieur* à retenir l'argent pour assurer sa dot. Ce petit dé mêlé de famille devint une affaire d'Etat. La Reine instruite du procédé de sa Sœur, s'en plaignit à elle même, & à son Mari qui en étoit innocent. Tous deux, pour l'appaiser, écrivirent tout ce qu'elle voulut à *Monsieur* ; & tous deux (si la duplicité est un crime à la Cour) furent bien-tôt coupables. Ils firent précéder le Courier de la Reine

An. 1679. par un Exprès à *Monsieur*, pour le prier de ne rien faire de ce qu'elle exigeoit. La Reine lui écrivoit du haut du Trône: le Prince qui l'avoit vue à ses pieds l'en fit souvenir dans sa réponse, en lui dévoilant toute l'intrigue.

La Reine étoit fiere & haute. Son Pere sans Duché, le prix de sa Charge retenu, la réponse de *Monsieur*, tout cela r'ouvroit dans son cœur une plaie mal fermée. Elle avoit eu envie, quelque tems après son élévation sur le Trône, de faire un voyage en France, par le desir naturel de briller dans sa Patrie. Elle prenoit pour prétexte les eaux de Bourbon; mais ayant fait demander à la Cour de France si on ne lui feroit pas le même traitement qu'à la Reine douairiere d'Angleterre, le Marquis de Louvois qui mettoit de la dureté par-tout, avoit répondu qu'il y avoit bien de la différence entre une Reine *héréditaire* & une Reine *élective*. Elle résolut de venger à la fois toutes ces injures, en y enveloppant sa famille même.

Elle éveilla les Sénateurs sur les enrôlemens qui se faisoient dans la Starof-tie; elle manda le Grand & le Petit-Général, & leur dit qu'un armement sans l'aveu de la République cachoit quelque mauvais dessein. Les deux Généraux ne manquerent pas de répondre que rien ne s'étoit fait sans un ordre tacite du Roi.

*Allez donc le trouver*, reprit la Reine, & rendez-lui compte du reproche que je vous ai fait. Rien de plus décidé que la fermeté du Roi à la tête d'une Armée ; mais il aimoit la tranquillité domestique. Il étoit entré dans le ressentiment de la Reine, & il donna ordre aux Généraux d'aller eux-mêmes à Strick licencier les troupes & congédier tous les Officiers François qui étoient accourus pour partager la gloire de l'entreprise. Louis se trouva offensé. Jean de son côté se plaignit de l'Ambassadeur de France & de l'Ambassadrice. L'une & l'autre furent rappelés. L'Ambassadrice fut exilée en Touraine. L'Ambassadeur eut permission de venir compter ses raisons à la Cour, rejetant tout son malheur sur la conduite de sa femme.

Dès ce moment Versailles & Varsovie ne véurent plus dans les mêmes liaisons. Le Marquis de Béthune resta *Marquis* ; & le Capitaine des Cent-Suisses que la France n'avoit pas fait *Duc*, Rome lui trouva assez de qualités pour en faire un *Cardinal*.

Jean se tourna du côté de la Maison d'Autriche, dont il espéroit beaucoup pour une expédition qu'il méditoit. Il savoit par ses intelligences au Serrail que Mahomet projettoit d'attaquer l'Empereur Léopol ; mais ce n'étoit encore qu'un projet ; & comme les Turcs font pour l'ordinaire des armemens immenses,

An. 1679.

An. 1680.



An. 1686 On a le tems d'agir tandis qu'ils préparaient. Il favoit aussi que Mahomet se reposant sur le dernier Traité avec la Pologne, laissoit Kaminiek & la Podolie sans grandes défenses; Kaminiek que la République regrettoit sans cesse, & dont le recouvrement importoit tant à la gloire du Chef. Mahomet avoit effectivement lieu d'être tranquille, si de Chrétiens à Infideles les Traités obligent; mais on prend ses idées de morale du siècle & du lieu où l'on vit. Rome étoit toujours prête à absoudre les Polonois des sermens qu'ils avoient faits aux Turcs. Jean voyoit donc que, s'il pouvoit engager Léopold menacé, à prévenir Mahomet, il auroit le tems d'enlever rapidement Kaminiek, sous promesse de joindre ensuite ses armes à celles de Léopold. Il songeoit de plus à faire entrer dans la ligue, Venise pour une diversion sur mer, & Rome pour de l'argent.

Il avoit besoin dans cette négociation d'un Ambassadeur du premier mérite. Celui qu'il envoya aimoit passionnément la Chymie & l'entendoit médiocrement; mais il avoit épousé une sœur de la Reine. C'étoit le Prince Radziwil, qui, après avoir échoué à Vienne & Venise, alla prostituer à Rome la grandeur de Dieu & celle de son Maître. Il traita le Pape Innocent XI. de Divine Majesté sur la Terre, & il mit la Couronne de Pologne sous les pieds de la Divinité qu'il créoit.

Le Pape écartant pour le moment la question d'argent, ne répondit que par des louanges, des souhaits & des bénédictions. Le Prince Radziwil avoit plutôt regardé cette Ambassade comme un voyage honorable de curiosité, que sous le point de vue du bien public. C'étoit le plus riche Seigneur de Pologne; & il se flattoit, en courant le monde, de trouver la *Pierre Philosophale*. La mort lui épargna les justes reproches qu'on auroit pu lui faire (a).

S'il est de cruels momens pour les Peuples qui vivent sous un gouvernement absolu, il en est aussi pour les Rois qui n'ont qu'un pouvoir limité. Tandis que l'Ambassadeur de Pologne avoit perdu sa foible éloquence dans les Cours Etrangères, Jean avoit déployé toute la force de la sienne à la Diète de Varsovie. Il ne s'étoit pas étendu sur la nécessité, mais sur la facilité de reprendre Kamieniek. Les deux ordres écoutoient avidement & se dispoient à entrer dans ses vues, lorsque des gens timides qui craignoient de revoir les Turcs dans leurs foyers, ou des ennemis de la gloire du Roi, arrêterent les délibérations. Il y eut même une singularité remarquable. Ce ne fut point un Nonce, selon l'usage, qui rompit la Diète. Ce fut un Sénateur, le Palatin de Pologne, *Breza*. On ne

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 666.

An. 1680. pouvoit pas lui en contester le droit , mais la nouveauté du fait mit le Souverain dans un état d'indécision qu'il n'avoit pu prévoir. Le discours véhément qu'il fit dans le Sénat, après cette catastrophe, ne servit qu'à contrister les vrais Patriotes, & à faire triompher secrètement la faction qui l'enchaînoit. „ Rendez-nous, „ disoit-il à ces derniers, rendez-nous la „ sûreté que vous nous enlevez, la gloire „ dont vous nous privez. Vous dites „ qu'on pensera une autre fois à reprendre Kaminiek. Imprudens! êtes-vous „ les maîtres du tems? Ferez-vous re- „ naître l'occasion ? Le Turc pensera à „ lui. Il apprendra notre projet, il s'en „ vengera peut-être ; & au-lieu d'un peu „ de sang que vous eussiez versé pour un „ grand succès , nous en répandrons à „ flots pour notre ruine (a) ”.

Une autre amertume vint abbreuver tout à la fois le Perc & le Roi. L'Electeur de Brandebourg, dont il s'étoit fait un ennemi, jettoit les yeux sur la plus riche Héritiere de Pologne, pour le Margrave Louis de Brandebourg un de ses fils. Elle étoit fille unique du Prince Radziwil, dont nous avons indiqué la mort. Ce mariage portoit dans une Maison déjà trop redoutable à la Pologne, les biens immenses que quatre siècles avoient accumulés sur celle de Radziwil : quatre

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 133, 784.



Duchés qui du sein de la Lithuanie confinoient à la Moscovie & à la Suede; & comme l'Electeur s'attendoit à des oppositions, il envoya subitement son fils pour serrer ces nœuds dangereux, sans consulter la République, ni même le Roi, quoiqu'il fût Tuteur de la Princeſſe. An. 1680

Tous les esprits furent révoltés. „  
 „ Quoi ! diſoient le Sénat & l'Ordre E-  
 „ queſtre, un Prince étranger viendra  
 „ nous ravir un tréſor qu'il nous importe  
 „ tant de conſerver ! Lorsqu'il l'aura en  
 „ ſa poſſeſſion, nous lui accorderons, ou  
 „ nous lui refuſerons l'Indigénat (a). Si  
 „ nous accordons, il dominera dans nos  
 „ Diétines & nos Diètes. Il ſe ſervira  
 „ de ſes forces en Lithuanie pour dicter  
 „ nos Traités, & peut-être pour ſe li-  
 „ guer contre nous. Si nous refuſons,  
 „ il ſ'armera des droits de ſon mariage &  
 „ des foudres de ſon pere, pour nous  
 „ forcer. Non, non, point d'alliance  
 „ avec le Lion; c'eſt aſſez pour nous  
 „ d'être obligés de ſouffrir un Roi ”.

Le Roi étoit encore plus bleſſé de cette alliance que la République. Il deſtinoit la jeune Princeſſe à ſon fils ainé, le Prince Jaques qui touchoit à la puberté. Il eſt vrai que la Reine, & tout ce qu'il y avoit de François à la Cour de Pologne, ne regrettoient pas cette alliance,

(a) L'Indigénat, qu'on appelle ailleurs Lettres de Naturalité, eſt néceſſaire en Pologne pour poſſéder biens ou charges, & pour entrer dans les Diètes.

An. 1680. point assez élevée , disoient-ils , pour le fils d'un Roi , qui doit épouser une Princesse par la grace de sa naissance , & non par celle du Saint-Empire ; une fille de Maison Souveraine , & non celle d'un Sénateur. Ces idées Monarchiques n'entroient point dans des têtes Républicaines ; encore moins dans celle du Roi , qui savoit que les Empereurs Romains , c'est-à-dire , les Maîtres des Rois , s'allioient au sang des Sénateurs , & qu'en dernier lieu , Jaques II. Roi d'Angleterre avoit épousé la fille de l'Avocat Hyde , devenu Chancelier , & placé par les Anglois au rang des Grands Hommes.

Le Roi examinoit d'ailleurs de quelle importance étoient pour son fils les grands biens de la jeune héritière. Un Monarque absolu auroit sans-doute armé son peuple pour les intérêts de sa Maison. Il eût peint l'enlèvement de la Princesse comme un affront fait à la Couronne & à la Nation ; & peut-être que *Troie* auroit péri pour cette *Hélène*. Mais formé aux mœurs d'un Pays libre & retenu par les Loix , il écouta la République , qui revenue de son premier emportement , pensa qu'il valoit mieux céder une héritière , que de s'exposer à une guerre dont le sort , quel qu'il fût , laisseroit toujours de grandes playes. Elle chercha seulement un tempérament pour adoucir l'amertume du Roi. La Princesse contestée étoit sa Niece : l'Electeur de Bran-

debourg promet que ce mariage ne pré- An. 1680.  
judicieroit en aucune façon aux droits  
de la Maison Royale ; & les nœuds se  
ferrèrent (a). La Maison Royale s'aug-  
mentoît encore par la fécondité de la  
Reine, qui accoucha d'un troisieme fils.  
Ce fut le Prince *Constantin*.

L'année suivante fut remarquable par An. 1681.  
une Diete qui se tint dans une Ville qui  
n'en avoit jamais été le théâtre. Le lieu  
fixé par les Loix & l'Usage, c'étoit Var-  
sovie, qui par sa situation, sa grandeur  
& sa richesse est bien propre à rassembler  
la Nation. Il y avoit longtems que les  
Lithuaniens, les Paç sur-tout, deman-  
doient la convocation alternative en Po-  
logne & en Lithuanie. La proposition  
avoit passé en 1673 avec cette modifica-  
tion que la Lithuanie ne jouiroit de cet  
avantage que tous les six ans. Mais la  
Loi étoit restée sans exécution. Ce fut  
donc cette année, pour la premiere fois,  
que *Jean* ne pouvant plus résister aux  
mouvemens, aux clameurs des Paç,  
transporta la Diete en Lithuanie. Mais  
au-lieu de la placer à *Vilna*, qui en est  
la capitale, il l'indiqua à *Grodno*. Par ce  
coup il mortifioit les Paç, le Grand Gé-  
néral sur-tout, Palatin de *Vilna*, & il  
favorisoit le Staroste de *Grodno*, son pro-  
che parent, qui dans un si grand con-  
cours de monde augmentoit prodigieuse-

(a) Puffendorf. Zaluski, tom. 2. pag. 765.



An. 1681. ment les revenus de ses terres. Mais Grodno n'est qu'une bicoque d'un accès difficile sur la riviere de Mémel, mal bâtie & malsaine, connue seulement par le tombeau d'*Etienne Batori*, monument qui ne procuroit aucune commodité à la Diète. Les serviteurs même du Roi disoient que quand on veut se venger de ses envieux & obliger ses parens, il faut du moins que ce soit sans préjudice du Public. Le Roi méprisa ces cris : c'étoit un commencement de despotisme aux yeux de la liberté.

La Diète s'ouvrit par une contestation fort vive. On procédoit suivant l'usage à l'élection d'un Maréchal de la Diète. Les Paç en vouloient un : le Roi en portoit un autre ; c'étoit *François Sapieha*, d'une illustre Maison, qu'il projettoit d'élever sur la ruine des Paç. Le Roi fit plier l'élection sous sa volonté.

Un autre objet agitoit encore plus les esprits. Les Seigneurs Polonois s'avisent quelquefois de lever des troupes à leur solde ; comme en France les Grands Vassaux sous le Gouvernement féodal. C'est ce qu'avoit fait un *Lubomirski (a)*, frere du Grand-Maréchal & Grand-En-

(a) On l'appelloit le Chevalier de Lubomirski. Cette dénomination peut étonner le Lecteur pour la Pologne, où tout Noble est au moins Chevalier, puisqu'il est de l'Ordre Equestre : mais Lubomirski avoit de grandes Commanderies de Malte, qu'il quitta dans la suite pour épouser une fille d'honneur de la Reine.

feigne de la Couronne, pour favoriser An. 1684.  
*Tekeli*, qui, depuis trois ans, secondé  
 par le Bacha de Bude, tâchoit de sou-  
 lever toute la Hongrie. La démarche  
 de Lubomirski étoit une suite des intri-  
 gues avortées du Marquis de Béthune.  
 Le Grand-Général *Vieçnowiecki* cita le  
 Grand-Enseigne pour avoir violé les  
 Loix, & l'Ambassadeur de l'Empereur,  
 le Comte d'*Altein*, pressoit vivement  
 la punition du coupable. La fermenta-  
 tion croissoit, lorsque le Nonce du Pape,  
*Martelli*, étouffa cette chaleur en ex-  
 hortant l'Assemblée à reprendre les ar-  
 mes contre le Turc. C'étoit alors un  
 cri de guerre toujours accueilli par le  
 grand nombre, & il ne fut plus men-  
 tion de l'accusé.

La Reine avoit un intérêt personnel  
 à faire traiter à la Diète. Elle vouloit  
 augmenter l'état de sa Maison. Les *Or-  
 dres* mécontents de se trouver à Grodno,  
 n'étoient pas bien disposés. Le Roi  
 pressentant la situation des esprits avoit  
 prié la Reine de remettre sa demande  
 à un tems plus favorable. Celui-ci étoit  
 celui de la Reine. Elle assistoit selon  
 son usage à toutes les séances, non pas  
 publiquement, ce qui auroit offensé la  
 République; mais dans un lieu où, sans  
 être vue, elle entendoit toutes les dé-  
 libérations. C'est de-là que prenant son  
 moment elle envoie son Chancelier au  
 pied du Trône, pour prier le Roi de

An. 1687. penser à elle. Le Roi, avec un regard sévère & un geste de refus, congédie le Chancelier. Le Chancelier revient à la Reine, & retourne au Prince sur un second ordre. Le Prince impatienté s'échappe en propos durs contre une victime qui ne fait qu'obéir. Le Chancelier, Homme d'Eglise, lui répond avec autant de fermeté que de respect: *Si Votre Majesté oublie que je suis Prêtre, qu'elle se souvienne du-moins que je suis Gentil-homme.* „ Il me suffit, reprend le Roi, „ que vous soyez homme, je sens mon „ tort, vous n'aurez plus à vous plaindre de moi “. La Reine savoit à quoi s'en tenir en s'obstinant; elle avoit gagné des suffrages dont le Roi ne se doutoit pas. Elle eut le succès qu'elle attendoit (a).

De toutes les vertus, celle dont le Roi se piquoit le plus, après le courage, c'étoit la clémence. Un de ces hommes qui par la scélératesse & l'atrocité de leur ame, se rendent redoutables aux Dieux mêmes de la Terre, avoit vomi de sa bouche impure mille blasphêmes contre le Roi; & comme s'il eût voulu rassurer sa main pour le frapper, il s'étoit essayé sur le portrait qu'il avoit percé d'une balle. Ce monstre sorti des flancs de la Noblesse fut interrogé dans la Diète, & condamné à

(a) Zaluski, tom. 1, pag. 704.



explier son forfait dans l'horreur des supplices. Les Loix avoient porté l'Arrêt de mort. Le Prince fit grace : *Je ne la ferois pas*, dit-il, *s'il avoit outragé la Patrie*. Le Parricide ne perdit que sa liberté, & même ce ne fut que pour un tems. Chacun disoit : quel est le barbare qui oseroit encore offenser un Roi qui fait pardonner ? Le coupable ne cessa de le bénir tout le reste de sa vie (a).

Il y eut pendant la tenue de la Diete un événement qui seroit indigne de la gravité de l'Histoire, s'il n'étoit lié aux affaires publiques. Un *Revenant* faisoit grand bruit dans la maison d'un Noble Polonois en Volhinie, & ce bruit retentissoit dans toutes les Provinces. Le *Mort* disoit bien des choses qui intéressoient la réputation des vivans & la gloire du Gouvernement. Il en ordonnoit de la part de Dieu qui déplaisoient au Roi. Le Jésuite *Gnievofz*, Théologien du Grand-Général, avoit attesté au pied du Trône la réalité du Revenant. Le Roi envoya un Militaire adroit qui avoit quelque peine à se persuader que la mort suspendit ses loix éternelles pour venir effrayer la Terre. C'étoit, comme c'est toujours, pure comédie, qui cependant finit tragiquement, lorsque le Commissaire rendit compte. Le Prince, en ce moment, étoit environné de Courtisans.

(a) Zaluski, tom. I. pag. 706.

An, 1681. Son Confesseur, autre Jésuite qui avoit déjà dirigé deux consciences Royales, *Pikarski*, étoit à ses côtés. On écoutoit avidement le rapport & le tissu de la supercherie. Au dénouement, le Roi jettant un regard de colere sur son Ministre de conscience, lui adressa ces paroles : *Eh bien ! que dit à cela votre fourbe Gniewosz ?* Le Directeur, qui prêchoit à tout le monde la patience & la fermeté Chrétienne, ne survécut que huit jours à ce coup de foudre. Il perdit beaucoup pour ce monde. Le Roi dont il avoit la confiance, lui destinoit l'Évêché de Kiovie & les Sceaux du Royaume. Jean regretta l'innocent, sans punir le fourbe. On eût dit qu'il n'aimoit qu'à récompenser (a).

Ce grief du Roi contre les Jésuites avoit été précédé d'un autre qui tomboit sur une discussion d'intérêt. Ces Religieux ont de grandes possessions à Jaroslaw, Ville de la Russie Noire, sur la riviere du *San*. La Reine y avoit aussi des biens qu'elle vouloit conserver. Les Religieux s'embrouillant dans leurs titres, anticiipoient chaque jour sur la Reine. Voilà encore un de ces petits faits que je ne rapporterois pas s'il ne servoit à montrer la douceur de Jean. Au lieu de joindre l'autorité à la Loi, il écrivit au Général des Jésuites en ces termes : „ Je ne veux

(a) Zaluski, tom. 1, pag. 706.

„ pas faire juger vos Freres de Jaroslaw An. 1681  
 „ dans la Diete où j'aurois pour moi la  
 „ justice & le respect qui m'est dû. Je  
 „ craindrois encore d'envenimer la haine  
 „ qu'on vous porte déjà. Défiez - vous  
 „ de ceux que vous préposez à vos Mai-  
 „ sons ; ils mettent leur gloire à en éten-  
 „ dre les domaines par toutes sortes de  
 „ voies , sans consulter la justice ; ordon-  
 „ nez-leur de produire leurs titres à deux  
 „ Commissaires que je nommerai , afin  
 „ que tout se termine paisiblement &  
 „ sans scandale. Adieu. Souvenez - vous  
 „ que je suis Roi ". Les pieces furent  
 enfin produites ; & on fit convenir les  
 bons Religieux qu'ils entendoient mieux  
 les biens que les titres (a).

La Diete étoit ouverte depuis six mois.  
 Les esprits se lassioient d'être tendus. Le  
 Chevalier Lubomirski qu'on venoit d'ac-  
 cuser , fut fait Maréchal de la Cour ,  
 sans opposition quelconque. On avoit  
 encore bien des points à traiter ; & pour  
 en hâter l'expédition , le Roi s'avisa dans  
 une séance de faire allumer des chan-  
 delles , entrepise contre un usage pas-  
 sé en Loi. Le Nonce *Prziemski* , gagné  
 par la France , où il avoit servi en qua-  
 lité de Mousquetaire , n'attendoit qu'un  
 prétexte pour rompre la Diete. Il pro-  
 testa & s'éloigna. Ceux qui connoissent  
 le penchant des Rois vers le despotisme  
 & la délicatesse de la liberté , ne savent

(a) Ibid. tome 2. page 775.

An. 1681 s'ils doivent blâmer le Nonce : mais du moins il fut coupable pour s'être obstiné à ne pas rendre l'activité aux Etats, & pour avoir entraîné dans sa faction une partie du Sénat & de l'Ordre Equestre (a).

An. 1682. La Pologne comptoit déjà cinq années de paix. La sixieme se passa dans un calme ténébreux qui annonçoit une tempête. L'orage se formoit à Constantinople, & on se figuroit à Vienne qu'il menaçoit la Pologne ; tandis qu'à Varsovie on étoit persuadé qu'il tomberoit sur Vienne. A tout événement Léopold & Jean penserent à unir leurs forces par un Traité défensif & offensif. L'Empereur s'obligeoit à entretenir une Armée de soixante mille hommes en Hongrie, le Roi de Pologne quarante mille pour être employés où il conviendrait. Les deux Souverains devoient marcher au secours l'un de l'autre selon le besoin, & celui des deux qui se trouveroit, à l'Armée, auroit le commandement général. Cette dernière convention le livroit ta-

(a) Pour connoître l'empire que cet homme avoit sur la multitude, il suffit d'un coup d'œil sur un tems bien postérieur à celui dont je parle. Quand il fut question de donner un successeur au Roi Jean, presque tous les Palatinats avoient déjà crié, *vive Saxe!* „ Quoi mes Freres, cria Prziemski, vous „ élisez un Hérétique ! Qu'est devenu votre zele „ pour la Religion ? Ce n'est pas à nous que vous „ êtes engagés, c'est à celui-ci, . . . . ” en découvrant un Crucifix qu'il avoit caché dans son sein. Aussitôt on cria, *vive Auti!*



citement à Jean. Léopold n'étoit pas An. 1692.  
guerrier.

Pour l'article des subsides, comme la guerre étoit instante, & que la Pologne ne pouvoit faire des levées d'argent que dans la Diète qu'il n'étoit pas possible d'assembler si-tôt, l'Empereur devoit lui avancer douze cens mille florins qui seroient remboursés par le Pape; & il se chargeoit encore d'engager le Roi d'Espagne à obtenir des décimes dans ses Etats d'Italie pour être employées au profit de la République. De plus les deux Puissances combinées promettoient de faire tous leurs efforts pour étendre la ligue dont le Pape se déclaroit le chef. C'étoit *Odescalchi*, fils d'un Banquier du Milanois, né sous la domination Autrichienne, ayant même fait deux campagnes dans ses troupes: ce qui lui laissoit un reste d'humeur guerrière. Il gouvernoit l'Eglise sous le nom d'*Innocent XI*. Pontife sage, Théologien médiocre, Prince courageux, fier & magnifique, aimant les entreprises d'éclat, & les soutenant de son argent & de ses forces.

Les Papes ont de tout tems sonné le tocsin contre le Turc. Il ne faut pas croire que la Religion seule les ait animés. Tandis que les Puissances Chrétiennes se battent & s'épuisent pour arracher des Provinces aux Infideles, Rome étend sa domination spirituelle, & l'Italie reste plus à couvert.

An. 1682.

Innocent XI. n'ignoroit pas que Mahomet II. après s'être emparé de Constantinople que Constantin ne comptoit pas bâtir pour les Turcs, avoit couru jusqu'à Trieste aux portes de Venise, & arboré le Croissant au milieu de la Calabre, d'où il menaçoit Rome & toute l'Italie. Il savoit aussi qu'en dernier lieu le fameux Visir Cuprogli, après la conquête de Candie, avoit mis dans ses projets celui de renverser le *Saint Siege*. Ce Pontife dans la conjoncture présente crioit aux *Armes*, & il appelloit tous les Souverains de l'Europe. Quelques-uns écoutèrent, la plupart furent sourds. Louis XIV. fut de ces derniers; sa fierté qui s'irritoit contre celle du Pape, cherchoit à le mortifier. Cette raison seule l'eût empêché d'entrer dans la ligue; une vue politique l'en détournoit encore. Malgré la paix qu'il avoit signée à Nimegue en 1679, avec la Maison d'Autriche, il ne pouvoit goûter un Traité qui la soutenoit; au-contraire il intriguoit en Pologne pour en empêcher la consommation; & ses Ambassadeurs à la Cour Othomane la pressoient de porter la guerre en Allemagne. Ce n'est pas ainsi qu'il pensoit en 1664, lorsqu'il envoya six mille François qui partagerent le triomphe de la journée de St. Gothard, où Montécuculi battit les Turcs. Louis n'avoit pas encore juré alors l'abaissement de la Maison d'Autriche.

Mais si Louis manquoit à Léopold, <sup>Amir</sup> Léopold se manquoit encore plus à lui-même. Il ne fut pas longtems sans découvrir que l'orage alloit fondre, non sur la Pologne, mais sur ses Etats. Mahomet lui dépêcha un courier pour l'avertir que Tékéli & les Hongrois, dans la vue d'éviter l'oppression, s'étoient soumis à l'Empire Othoman, dont ils étoient désormais les tributaires & les sujets; qu'ainsi il eût à rappeler les troupes qu'il avoit envoyées contr'eux, & à restituer les Places qu'il tenoit encore dans ce Royaume; à moins qu'il ne voulût être regardé comme l'infracteur de la paix, & voir sa témérité punie (a). Léopold, malgré cette fatale certitude, refusoit le titre de Majesté au Roi Jean qui seul pouvoit le sauver. Il ne faut pas s'en étonner, puisque le prédécesseur de Léopold, *Ferdinand III.* dans les préliminaires de la Paix de Westphalie, ne vouloit donner que le titre de *Sérénissime* au Roi Très-Chrétien son vainqueur; & la Cour de France, à son tour, avoit eu de la peine à traiter de *Majesté* le grand Gustave, qui croyoit que le premier des Rois étoit celui qui battoit les autres. On eût donc dit dans ce moment critique que Léopold aimoit mieux s'ensevelir avec toute sa hauteur, que de voir une nouvelle Majesté en Europe. Jean

(a) Cantémir, tom. 2, pag. 81.

An. 1682. fut ferme, & ne voulut traiter qu'à ce prix.

Que les Chrétiens apprennent quelques vertus des Turcs. L'Armement des Infidèles étoit prêt dès le mois d'Avril, mais la treve avec la Maison d'Autriche n'étoit pas expirée. Cette bonne-foi Musulmane donna le tems aux deux Souverains de disputer; & la dispute finit par la concession d'un titre qui auroit laissé de la reconnoissance dans le cœur de Jean, s'il eût été accordé de bonne grace (a).

Pendant que ce différend s'arrangeoit, le Comte *Albert Caprara*, Ambassadeur extraordinaire de Vienne, tâchoit d'apaiser le Sultan, qui ne voulut rien changer aux Loix qu'il avoit dictées, & il déclara la guerre à l'Empereur vers la fin de l'Automne. Caprara vit les queues de cheval arborées au Serrail, & partit subitement dans la crainte d'être arrêté ( ). Le caractère d'Ambassadeur à la Porte est difficile à soutenir à cause de la hauteur Turque. Cette Puissance est accoutumée à recevoir des Ambassadeurs ordinaires de toutes les Cours, & n'en envoie à personne. Elle regarde ces Ambassades perpétuelles comme un hommage que les Chrétiens rendent à sa supériorité. Elle marque plus d'égards à un Marchand qui se rend utile

(a) *Zaluski*, tom. 2. pag. 807.

(\*) *Cantémit*, tome 2. page 82.



à l'Etat, qu'à un Ambassadeur. Louis XIV. qui se faisoit faire des réparations si éclatantes par-tout où l'on avoit manqué à sa Couronne dans la personne de ses Ministres, n'exigea rien des Turcs pour les indignes traitemens qu'ils avoient faits à Mr. de la Haye. L'Ambassadeur de Vienne n'auroit pas été plus ménagé. Il ne restoit à Léopold qu'à cimenter au-plutôt le Traité de ligue. Ses Plénipotentiaires arriverent en Polologne au mois de Janvier. Le Traité ne fut juré que le 31 Mars à Varsovie, & à Rome presqu'en même tems par les Cardinaux protecteurs, entre les mains du Pape. Une chose bien singulière & qui ne le paroïssoit point alors; c'est que les deux Potentats s'engagerent expressément par un article séparé à ne point demander au Pape la permission de se parjurer en sûreté de conscience (a). Il y avoit bien des siècles que cette fausse conscience infectoit le Christianisme. Philippe II. au tems de la révolte des Pays-Bas, avoit publié dans un Edit qu'il avoit violé sans crime le serment qu'il avoit fait aux Flamands, attendu que le Pape l'en avoit dispensé. Mais, sans examiner ici la Religion du serment, que les Barbares mêmes ont respectée, ni la paix signée par Jean lui-même avec le Turc à Zurawno, Jean

An. 1682.

An. 1683.

(a) Zaluski, tom. 2, pag. 808.

An. 1683.

étoit-il sage d'entrer dans cette ligue ? Par le Traité il s'obligeoit de porter ses troupes où Léopold en auroit besoin au lieu qu'en ne prenant aucun engagement, & laissant Vienne aux prises avec Constantinople, il eût trouvé pendant ce tems-là toutes les facilités à reprendre Kaminieck, & tout ce que Mahomet avoit enlevé à la République. Si l'on en croit l'Auteur de l'Etat présent de la Pologne, il fut entraîné dans la ligue par le desir qu'avoit la Reine de se venger de la France, qui n'avoit pas voulu faire Duc & Pair le Marquis d'Arquien son Pere. La Reine avoit encore à venger une injure personnelle, le refus que la France avoit fait de la traiter en Reine dans le voyage qu'elle avoit projeté pour revoir sa Patrie. De moindres intérêts ont quelquefois produit des guerres sanglantes. Mais Léopold employa sur Jean des ressorts plus puissans. Il le flatta de faire épouser une Archiduchesse au Prince Jaques, de perpétuer la Couronne de Pologne dans sa Famille, en la rendant héréditaire de gré ou de force dans une Diète où l'autorité d'Innocent XI. interviendrait. Léopold, du fond de son Cabinet, tramait & opéreroit les plus grandes révolutions. On fait qu'il a créé un Electeur & un Roi, & que les Hongrois ont perdu sous lui le droit d'élire leur Prince.

Jean se laissa donc aller à des offres

si séduisantes, & la ligue étant formée AN. 1684  
il ne s'occupa plus que de l'exécution,  
mais chaque corde qu'il remuoit dans la  
République se roidissoit contre sa main.  
Les Universaux publiés sur le champ ex-  
citerent des murmures. Les Diétines  
ne parurent s'assembler que pour former  
des nuages. Les Palatinats protestoient  
qu'ils étoient épuisés d'argent.

Les Généraux ne savoient où prendre  
un si grand nombre de troupes; & par-  
mi les Sénateurs, ceux mêmes qui étoient  
les plus dévoués aux volontés du Roi,  
montroient de l'éloignement. La Li-  
thuanie, ordinairement moins prompte à  
s'armer que la Pologne, l'étoit encore  
moins dans cette conjoncture. Les Paç  
suscitoient des difficultés en suivant l'a-  
version naturelle qu'ils avoient toujours  
marquée pour le Prince. Ce Prince comp-  
toit sur les Sapieha, Maison qu'il avoit ré-  
solu d'élever pour l'opposer à celle des Paç,  
qu'il vouloit abbattre. Les Sapieha étoient  
quatre freres fort riches, bien unis, pleins  
de cœur & de fierté. Jean leur avoit don-  
né des places importantes : l'ainé étoit  
Petit-Général & Castellan de Wilna; le  
second, Grand-Trésorier; le troisieme,  
Grand-Écuyer; le dernier, Grand-Maître  
de l'Artillerie & Trésorier de la Cour. Re-  
vêtus de ces Charges, ils pouvoient beau-  
coup en Lithuanie; cependant leurs mou-  
vemens étoient lents, & ils paroissoient ou-  
blier ce qu'ils devoient à leur bienfaiteur.

An. 1683.

Jean, au milieu de tant de contrariétés, chercha à en deviner la cause. Il surprit des lettres de l'Ambassadeur de France qui l'éclairèrent. *Forbin*, alors Evêque de Marseille, avoit montré, dans sa première Ambassade en Pologne, qu'il étoit au moins aussi propre aux intrigues d'Etat, qu'au gouvernement d'un Diocèse. Il suivoit dans celle-ci le plan du Marquis de Béthune pour traverser Léopold.

Il se vantoit dans ses lettres „ de détruire la ligue avec l'Empereur. Il di-  
 „ soit qu'il savoit par le Grand-Trésorier *André Morstyn*, tous les Conseils  
 „ du Cabinet de Varsovie; qu'il avoit  
 „ gagné, par son moyen, le Grand-Trésorier de Lithuanie; qu'il avoit attiré  
 „ les *Sapieha* au parti de la France; qu'il  
 „ avoit ébloui *Jablonowski*, en lui faisant entrevoir, de la part de Louis  
 „ XIV. la Couronne de Pologne lorsqu'elle viendrait à vaquer; que les  
 „ Diétines agissoient déjà ouvertement  
 „ contre les intentions de Jean; que tout  
 „ cela n'avoit pu se faire sans argent;  
 „ qu'il avoit déjà distribué des pensions  
 „ pour cinquante mille Impériales (a),  
 „ selon l'ordre de son Maître; qu'il four-  
 „ nissoit aussi de l'argent à *Tékéli* pour  
 „ soutenir son parti en Hongrie. Il ajoutoit qu'il n'avoit tenté de corrompre

(a) L'Impériale, monnaie des Empereurs, valoit environ 3 livres 75 sols de France.



„ la République qu'après avoir atta- An. 1683.  
 „ qué inutilement la vertu du Roi, qui,  
 „ pour cette fois, avoit non seulement  
 „ résisté à l'or, mais encore à l'espé-  
 „ rance qu'il lui donnoit de faire élire,  
 „ avant le tems, par le crédit de la Fran-  
 „ ce, le Prince Jaques son Fils pour lui  
 „ succéder, pourvu que dans la crise  
 „ présente il voulût abandonner la Mai-  
 „ son d'Autriche aux coups de la Fran-  
 „ ce; & qu'au surplus cette inflexibilité  
 „ du Roi n'avoit produit d'autres mau-  
 „ vais effets que la nécessité de répan-  
 „ dre de plus grandes sommes dans une  
 „ Nation toute vénale, qui n'a ni hon-  
 „ nêteté, ni bonne-foi“. C'est ainsi  
 „ que l'or & l'intrigue entre les mains d'un  
 „ Ambassadeur font souvent la destinée des  
 „ Etats.

Jean muni de cette piece en ordonne  
 la lecture en plein Sénat. Parmi les Sé-  
 nateurs, les uns montrent cet air d'em-  
 barras qui décele le crime; les autres  
 cette indignation subite qui montre l'in-  
 nocence. Tous se regardent; & le Roi  
 les fixant tous, leur parle en ces ter-  
 mes: „ J'ignore ce que vous pensez sur  
 „ ces lettres. Je crois bien qu'un *Mor-*  
 „ *lyn* & ses semblables se sont laissé  
 „ corrompre par l'argent, mais je ne  
 „ saurois me persuader que les *Sapieha*  
 „ aient vendu leur foi. Je crois encore  
 „ moins que Jablonowski ait voulu se  
 „ frayer un chemin au Trône, en tra-

AN. 1683. " hissant sa Patrie & son Roi. Un Am-  
" bassadeur qui travaille dans les téné-  
" bres, & qui veut, à quelque prix que  
" ce soit, se rendre agréable à son Maî-  
" tre, se flatte aisément dans les com-  
" plots qu'il forme. Il interprete un  
" geste, une parole équivoque en fa-  
" veur de ses desseins; il va même jus-  
" qu'à enfler le nombre des conspira-  
" teurs pour se rendre plus important,  
" sauf après, s'il en est besoin, à rejeter  
" son erreur sur l'inconstance humai-  
" ne. Quant à ce qu'il dit de moi, ce  
" n'est pas une imposture. Il est vrai  
" qu'il a osé me tenter par une profu-  
" sion d'or, & encore plus par l'appas  
" séducteur d'assurer le Trône à mon  
" fils. J'ai méprisé l'or; il m'a été plus  
" difficile de résister à la voix du sang:  
" mais celle de la République a été  
" plus forte; & si un autre Sobieski doit  
" régner sur vous, il ne régnera que  
" par la liberté de vos suffrages. L'Am-  
" bassadeur nous outrage tous en nous  
" peignant comme une Nation vénale,  
" sans foi & sans honnêteté. Ne justi-  
" fions pas ces odieuses imputations par  
" la rupture d'un Traité qui ne s'est  
" pas conclu sans la participation de  
" tous les Ordres, & qu'il faudroit né-  
" gocier s'il n'étoit pas fait. Le Turc  
" s'arme, vous le savez comme moi.  
" Si *Vienne* tombe, quelle est la Puissan-  
" ce qui garantira *Varsovie*? Montrons

" à la France & à l'Europe que nous An. 1683  
" avons des lumieres , de la bonne-foi  
" & de l'honnêteté ".

A ce discours plusieurs voix s'élevèrent pour approfondir la corruption , démasquer les factieux , & les traiter comme tels. Celui qui insistoit le plus étoit Jablonowski. Il se piquoit d'une vertu sans tache , & sur-tout de reconnoissance. Le Roi qui lui devoit beaucoup , avoit voulu s'acquitter en saisissant toutes les occasions de l'élever. Après lui avoir donné le Bâton de Petit-Général , il l'avoit fait Castellan de Cracovie , & en dernier lieu Grand-Général. Comme Grand-Général il n'auroit pu avoir place au Sénat ; mais étant encore Castellan de Cracovie , il se trouvoit le premier Sénateur laïc , & tout ce qu'il disoit étoit d'un grand poids. *Jean* , qui craignoit d'aigrir les plaies de la République en voulant les guérir , & qui voyoit qu'on alloit perdre en discussions dangereuses un tems qui étoit si nécessaire à l'action , persuada au Sénat de laisser dans les ténèbres ceux qui avoient voulu s'y envelopper ; ajoutant qu'ils trouveroient leur châtiment dans la crainte d'être découverts , & dans le succès du Traité. Il n'excepta de cette espece d'amnistie que le Grand-Trésorier *Morszyn* , qui se trouvoit convaincu par sa propre confession ; car on lut aussi une de ses lettres , où il professoit un dévoue-

An. 1683. ment total aux intérêts de la France, où il lui promettoit de lui ouvrir le Cabinet de Varsovie, de troubler les Diétines, de renverser les projets du Sénat, de semer la défiance dans tous les Ordres, d'amener le Roi au point d'être obligé de choisir entre la rupture du Traité, ou l'abdication de la Couronne. De quels moyens devoit-il se servir? Ils étoient peut-être contenus dans des chiffres dont on n'avoit pas la clé (a). Son jugement fut renvoyé à la Diète.

Une mine éventée n'est plus à craindre. Aussitôt que les Diétines eurent connoissance de ce qui arrivoit, les avis changèrent; personne ne voulut passer pour s'être laissé corrompre. Les Nonces vinrent à la Diète avec des dispositions favorables. Le premier point qu'on mit en délibération fut le crime de *Morszyn*. Il y avoit longtems qu'il s'étoit rendu suspect par son attachement à la France, où il avoit acheté des terres qui marquoient une envie d'y fixer sa fortune.

La Diète vouloit le juger sommairement & à la rigueur comme coupable de haute trahison. Le Roi modéra cette chaleur, & l'accusé entreprit de se justifier à la face de la République; mais ce ne fut que par des traits d'une éloquence vague, par des protestations de sa soumission respectueuse pour le Roi,

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 281.



à qui il recommandoit son honneur, sa An. 1683. fortune & sa vie. La Diète s'apercevant que le Roi inclinoit à la douceur, lui remit le jugement du coupable. On exigea de lui la clé des chiffres; on l'obligea à fournir à l'Armée une troupe qu'il entretiendrait à ses frais: l'entrée du Sénat & des Diètes lui fut interdite. Il fut dépouillé de sa Charge de Grand-Trésorier, avec injonction de rendre ses comptes lorsque la République les demanderoit dans un tems plus commode.

Morszyn profita sans délai de la planche qui lui restoit après le naufrage. Il s'échappa pour chercher un asyle en France, où il finit ses jours dans un repos qu'il ne méritoit pas. On n'eut ni la clé des chiffres, ni la reddition des comptes. Quand on alla au Trésor public, on le trouva fort au-dessous de ce qu'on le croyoit. La République n'a rien oublié pour prévenir la dissipation de son Trésor, mais il n'est point de précautions assez grandes quand les mœurs manquent. César vola celui des Romains, & le bruit fut général que Morszyn avoit été en ce point un autre César. Il est certain du moins que le Roi le supposa dans une instruction qu'il donnoit à une Diétine (a).

Le fugitif ne laissa dans sa Patrie qu'un magnifique débris de sa grande fortune, un Palais situé dans un fauxbourg de

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 883.

An. 1683. Varsovie. Il n'avoit eu, en commençant, qu'une très-petite maison; & comme il étoit écrasé, bien des gens vouloient lui disputer jusqu'à sa noblesse. On prétendoit l'avoir vu domestique dans la maison du Grand-Maréchal Lubomirski. En voulant trop prouver, on ne prouvoit rien; car en Pologne la plupart des valets sont Gentilshommes; & il en avoit eu lui-même de cette espèce dans ce beau Palais qu'il laissoit. Le Roi Auguste II. l'acheta en 1726, avec les terrains voisins, pour y établir sa résidence. Une ancienne Constitution défendoit aux Rois d'acquérir dans un Etat où l'on ne veut d'autre puissance que la force publique. Auguste eut besoin du consentement positif d'une Diète. Cette indulgence qui a frayé le chemin à d'autres, peut un jour être funeste à la Pologne.

La Diète, après le jugement de Morstyn, donna tous ses soins aux moyens de remplir le Traité de ligue. L'argent du Pape qu'on venoit de recevoir, ne suffisoit pas. Le Trésor public étoit pillé, Jean ouvrit le sien; & alors ce qui avoit paru impossible, devint aisé. Les cœurs étant changés, les esprits jugeoient mieux. Cette révolution étoit due à la conduite de Jean. Si en usant de toute la rigueur que la République & la Royauté pouvoient lui permettre, il eût poussé à bout le parti de la France;

cette faction n'ayant plus rien à ménager, se seroit portée aux derniers excès contre les volontés du Roi. Il n'y a que les Despotes qui puissent tout oser sur leurs esclaves ; & encore malheur à eux si les esclaves, après avoir blanchi le frein de leur écume, viennent à le rompre. An. 1683.

Jean s'étant rendu maître des Con-seils, ne s'occupa plus que de l'Armée. Il falloit un tems considérable pour l'assembler. Les vicilles troupes, avant la paix de Zurawno, étoient accoutumées à un brigandage intestin qui désoloit le Payfan. Le Roi les avoit jettées sur les frontieres, où elles campoient dans le désert de Podolie & dans une partie de l'Ukraine. Cette police étoit au-dessus d'une victoire. Après la paix l'Armée de la Couronne avoit été réduite à douze mille hommes, & celle de Lithuanie à six. Ce nombre étoit bien inférieur au secours que Vienne attendoit. On travailloit sans relâche aux recrues & aux nouvelles levées. Le Roi, qui vouloit marcher en personne, montoit tous les jours à cheval quatre & cinq heures de suite. L'Ambassadeur de France qui le voyoit, mandoit pourtant à son Maître qu'il ne feroit pas la campagne, attendu qu'il étoit devenu trop pesant. Louis XIV. craignoit qu'il ne la fît avec trop de succès. On tâche toujours de dire des choses agréables aux Souverains.

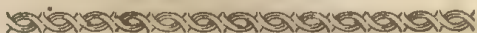
*Fin du cinquieme Livre.*

# HISTOIRE

DE

## JEAN SOBIESKI,

ROI DE POLOGNE.



### LIVRE VI.

An. 1683.

**O**N apprit , au commencement de Mai , que Mahomet avoit fait mettre aux sept Tours , (la Bastille de Constantinople) , l'Envoyé de Pologne , le Chevalier *Troski*. C'est effectivement l'usage des Turcs de faire arrêter les Ministres des Princes auxquels ils déclarent la guerre ; & voici comme ils s'excusent en violant le droit le plus sacré des Nations : *Nous ne faisons jamais que des guerres justes* , disent-ils : *l'Ambassadeur , qui n'est qu'un espion honorable , est donc complice des infidélités de son Maître violateur des Traités.*

On apprit aussi que les forces Othomanes arrivoient de l'Asie & de l'Afrique dans les vastes & fertiles plaines d'Andrinople , leur rendez-vous ordinaire quand elles marchent contre les Chrétiens. Andrinople , que les Arabes & les Turcs nomment Adranah , fut autrefois



le Siege du petit Empire de Théodore An. 1682.  
 Lascaris ; & ensuite la capitale de l'Empire Turc avant la prise de Constantinople. Mahomet y vint établir sa Cour, afin d'être moins éloigné du théâtre de la guerre, & pour donner plus de mouvement à l'expédition. Il auroit pu attaquer l'Empire d'Allemagne avant la paix de Nimegue, lorsque Léopold étoit aux prises avec Louis XIV. & alors l'Empire étoit perdu. La Porte a presque toujours mal pris son tems pour attaquer les Chrétiens, qui en se déchirant si souvent les uns les autres se livrent, pour ainsi dire, à ses coups. Mais enfin si le danger étoit moins grand qu'avant la paix de Nimegué, il l'étoit encore trop.

Tékéli, que Léopold n'avoit pas voulu vaincre par la bonté, & qu'il n'avoit pu réduire par la force, frayoit aux Turcs la route de Vienne. Il avoit reçu de Mahomet un Turban enrichi de pierres, un drapeau, un sabre, des habits Royaux avec le titre de Roi de la Haute Hongrie. La Porte donnoit alors quatre Couronnes à des Princes Chrétiens, celle-là, celle de *Transylvanie*, de la *Valachie* & de la *Moldavie*. On lisoit sur la monnoie que le nouveau Roi fit battre, *pro Deo, pro Patria, & pro Libertate* ; pour Dieu, pour la Patrie, & pour la Liberté. Les mécontents qu'il commandoit étoient animés de son esprit. Caprara & Schulz, deux Généraux de l'Empereur, n'avoient

An. 1683. pu les soumettre. Caprara étoit bien plus humilié d'avoir été battu par les rebelles, que d'avoir fui devant Turenne en 1674.

Le Général des forces Othomanes étoit ce même Grand-Visir, *Kara-Mustapha*, qui s'étoit mesuré avec le Roi Jean à *Trembowla* & à *Léopol*. Toujours aimé de la Sultane Validé, après avoir gagné aussi le cœur de Mahomet, il avoit épousé sa fille. Le Sultan ne donne pas à tous les Visirs son *Chatischérif*, c'est-à-dire, un plein pouvoir. Celui-ci en étoit muni. Jamais l'ambition & l'orgueil, deux passions qui le dévorioient, ne trouverent un champ plus vaste : cent quarante mille hommes de troupes régulières, Janissaires, Spahis, & autres ; dix-huit mille, tant Valaques, Moldaves, que Transylvains, conduits par leurs Princes respectifs ; quinze mille Hongrois menés par Tékéli ; cinquante mille Tartares commandés par le Kan, *Selim-Geraï* ; & si l'on compte les volontaires, les préposés aux bagages & aux vivres, les ouvriers en tout genre, les domestiques, en tout plus de trois cens mille hommes, trente un Bachas, cinq Souverains, trois cens pieces de canon sous ses ordres ; & il marchoit à la conquête de l'Empire d'Occident (a).

Mais qui croiroit, en jettant un coup d'œil sur ce nombre prodigieux de trou-

(a) Journal du Siège de Vienne, pag. 119.

pes, qu'il y avoit alors un Monarque en Europe qui pût le surpasser ? Jamais l'Empire Turc, si puissant en Asie, en Afrique aussi bien qu'en Europe, n'a eu quatre cens cinquante mille hommes en armes comme Louis XIV. & en tems de paix il se garde avec quarante cinq mille Janissaires, & à peu près autant de Spahis. La raison de cette économie Turque, *c'est qu'il ne faut pas consumer légèrement la substance du Peuple.* An. 1683.

Mahomet fit la revue de son Armée dans les plaines d'Andrinople, & s'arrêtant dans cette Ville il confia sa gloire à la fortune de son Visir.

Le Duc de Lorraine, Charles V. commandoit les Troupes Impériales. C'étoit ce même Prince Charles que nous avons vu disputer la Couronne de Pologne à Sobieski en 1674. Jeune alors, il avoit déjà laissé entrevoir l'ame d'un Héros. Depuis ce tems-là son nom étoit cité parmi ceux des grands Capitaines, & il étoit devenu beau-frere de l'Empereur en épousant la Reine Douairiere de Pologne, Eléonore d'Autriche. Ces deux grandes Maisons sorties, dit-on, de la même tige, étoient faites pour s'allier l'une à l'autre, & finir par n'en faire plus qu'une. Le Généralat qu'on déféroit à la capacité de Charles beaucoup plus qu'à son rang, auroit effrayé tout autre que lui : il n'avoit que trente-sept mille combattans pour s'opposer à ce torrent

An. 1683.

d'Infideles qui alloit inonder l'Empire?

Le Visir s'avance par la rive droite du Danube, passe la Save & la Drave, pousse le Duc devant lui, fait mine d'en vouloir à Raab (a), tandis qu'il détache cinquante mille Tartares sur la route de Vienne. Le Duc s'étant aperçu de la feinte, se dérobe à son tour, essuye un échec à Pétronel; & à peine a-t-il le tems de gagner Vienne où il jette une partie de son Infanterie pour renforcer la garnison, en prenant poste dans l'Isle de Leopoldstat, formée par le Danube au Nord de la Ville. Les Tartares arrivoient en même tems du côté du Midi.

On vit un de ces spectacles qui sont faits pour instruire les Souverains & attendrir les Peuples, lors même que les Souverains n'ont pas mérité leur tendresse: Léopold, le plus puissant Empereur depuis Charles-Quint, fuyant de sa Capitale avec l'Impératrice sa Belle-Mère, l'Impératrice sa Femme, les Archiducs, les Archiduchesses, une moitié des habitans suivant la Cour en désordre. La campagne n'offroit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles; les derniers devenant la proie des Tartares jusqu'aux portes de Lintz (b). Lintz, où

l'on

(a) Autrement *Javanin*, l'une des meilleures Places de la Hongrie, au confluent du Raab & du Danube.

(b) Capitale de la Haute Autriche avec un pont sur



l'on portoit la frayeur, ne parut pas encore un asyle assuré. Il fallut se sauver à Passau (a). On coucha la première nuit dans un Bois où l'Impératrice, dans une grossesse avancée, apprit qu'on pouvoit reposer sur de la paille à côté de la terre. Dans les horreurs de cette nuit on appercevoit la flamme qui consumoit la basse Hongrie, & s'avançoit vers l'Autriche. Les Turcs n'étoient à craindre que comme des Guerriers civilisés qui font des conquêtes par la valeur; mais les Tartares brûloient, égorgoient, emmenoient en esclavage. L'autre le plus profond n'étoit point une retraite sûre; des chiens dressés pour chasser les hommes, découvroient les victimes tremblantes; & Tékéli étoit, en ce moment, Tartare.

L'Empereur, dès les premiers excès de cette irruption, payoit bien cher ses violences contre la Hongrie, & le sang de ces Seigneurs qu'il avoit répandu. Il n'avoit pu se persuader que Kara Mustapha laissant derrière lui plusieurs bonnes Places, telles que Raab & Comore (b), se portât sur Vienne. Jean mieux instruit, comme le font toujours les Princes qui

sur le Danube. Elle est remarquable par la beauté de ses rues. Mais on est plus frappé de voir tout à la fois une Ville de Noblesse & de Commerce.

(a) Ville de Bavière, sur le Danube.

(b) Comore, au confluent du Waage & du Danube.

Cette Ville reçut ses premières fortifications du fameux Mathias Corvin, qui eut la gloire de balancer les succès de Mahomet II. & d'humilier l'Empereur Frédéric par la prise de Vienne.

An. 1683. font la guerre par eux-mêmes, l'en avoit inutilement averti.

Vienne étoit devenue, sous dix Empereurs consécutifs de la Maison d'Autriche, la Capitale de l'Empire Romain en Occident : mais bien différente de Rome pour la grandeur en tout genre & pour le nombre des Citoyens, elle n'en comptoit que cent mille, dont les deux tiers habitoient des fauxbourg sans défense. Le Grand Soliman avoit été le premier des Empereurs Turcs qu'on eût vu marcher à Vienne, en 1529, après s'être fait couronner Roi de Perse dans Bagdat, faisant trembler à la fois l'Europe & l'Asie. Il avoit manqué Vienne pour n'oser se commettre avec la fortune de Charles-Quint, qui venoit au secours avec une Armée de quatre-vingt mille hommes. Kara-Mustapha, qui ne voyoit qu'une poignée d'ennemis, se flattoit d'être plus heureux ; & il commença le siège le 7 Juillet. Les Allemands sont braves sans-doute ; mais ils ne se sont jamais présentés aux portes de Constantinople, comme les Turcs à celles de Vienne.

Le corps de la Place, baigné par le Danube au Septentrion, étoit fortifié de douze grands bastions dans le reste de son enceinte. Les courtines couvertes de bonnes demi lunes, sans autres dehors ; le fossé partie plein d'eau, partie sec ; la contrescarpe fort négligée. Le

côté de la Ville que le fleuve baigne, An. 1683.  
n'avoit pour défenses que de fortes murailles, flanquées de grosses tours, le tout bien terrassé. Un cercle de montagnes qui commence au bord méridional du Danube, & s'en éloigne, renferme une plaine de trois lieues.

Ce fut-là que le Visir assit son camp qui remplissoit toute cette étendue, & eut l'audace de ne point le défendre avec des lignes de circonvallation & de contrevallation. Ce ne fut pas la seule faute qu'il fit dans le cours du siège, par un mépris brutal pour les Chrétiens. Tout abondoit dans son camp pour une si grande multitude : argent, munitions de guerre & de bouche de toute espece. Les différens quartiers offroient des Bachas aussi magnifiques que des Rois ; & cette magnificence étoit effaée par le faste du Visir, qui nageoit dans le luxe. Un Grand-Visir a ordinairement à sa Cour deux mille Officiers & domestiques : il avoit doublé ce nombre. Son parc, c'est-à-dire, l'enclos de ses tentes, proche le Palais de la favorite, étoit aussi grand que la Ville assiégée. Les plus riches étoffes, l'or & les pierreries y contra-  
stoient avec le fer. On y voyoit des bains, des jardins, des fontaines, des animaux rares pour l'amuser. Il s'enfermoit plus souvent avec ses jeunes Ico-  
glans, qu'avec ses Officiers-Généraux. L'Iman, c'est-à-dire, le Ministre Sacré

Ar. 1683 qui l'accompagnoit dans cette expédition, le menaçoit de la colere de Dieu. Il s'en moquoit au sein de la débauche.

Cependant la mollesse du Général ne diminuoit rien du courage des Janissaires, & l'Artillerie Turque n'en étoit pas moins formidable. Aucune Nation n'emploie, comme les Turcs, des canons de soixante livres de balle. Des Ecrivains les ont supposés pour cette occasion de deux cens. La quantité de poudre qui eût été nécessaire pour chasser de tels boulets, ne peut s'allumer à la fois. Le coup partiroit avant que la quatorzième partie prît feu, & le boulet auroit très-peu d'effet.

Le Comte de Staremborg, homme de tête & d'expérience, Gouverneur de Vienne, après l'avoir été de son Maître, avoit mis le feu aux fauxbourgs; cruelle nécessité, quand il faut brûler des Citoyens qu'on veut défendre. Il avoit une garnison dont le fond étoit de seize mille hommes, mais qui n'en composoit en effet que onze mille au plus. On arma les Bourgeois & l'Université. Les Ecoliers monterent la garde, & ils eurent un Médecin pour Major (a). Staremborg étoit secondé dans le commandement par un de ces hommes que la science, la vigilance, l'activité destinent à la première place. C'étoit le Comte de Ca-

(a) Journal du Siege.



pliers , Commissaire - Général de l'Em- An. 1683.  
pereur.

Des Gens de qualité que l'âge & les blessures avoient retirés du service , & qui pouvoient abandonner Vienne à sa fortune , voulurent périr ou se sauver avec elle. L'Histoire leur doit une place. C'étoient le Comte de Trautmanstorff qui avoit fait la guerre dans les Pays-Bas ; le Comte de Cinq-Eglises que ses intérêts personnels appelloient ailleurs ; le Baron de Kielmansegg qui s'étant logé dans un bastion avec quatre-vingts Chasseurs , incommoda beaucoup l'ennemi à sa première apparition. C'étoient le Comte de Vignancourt que les Armes & les Ambassades avoient illustré ; le Comte de Colato , Vénitien , qui paya de sa personne , comme s'il eût été au service de l'Empereur. C'étoit encore un ancien Colonel , Rumlingen , que la goutte empêchoit d'agir ; mais sa tête étoit toujours bonne. Ces braves gens , qui connoissoient le véritable honneur , s'en firent un de commander des Compagnies Bourgeoises , après s'être fait remarquer dans des troupes réglées.

Il y avoit de beaux meubles dans le Palais des Empereurs , mais il n'y avoit point d'argent. Le Comte de Kollonts , Président de la Hongrie & Evêque de Newstad , trouva cent mille écus. Le Grand-Ecuyer de l'Impératrice Mere , le Prince de Schwartzenberg , y joignit

An. 1633. libéralement cinquante mille florins, & trois mille tonneaux de vin pour la garnison (a).

Les approches de la Place étoient faciles. La tranchée fut ouverte le 14 Juillet dans le fauxbourg de St. Ulric, à cinquante pas de la contrescarpe. L'attaque se dirigeoit sur le *Bastion de la Cour* & celui de *Lebl*. Deux jours seulement avancerent les travaux jusqu'à la contrescarpe, où le fossé étoit sec.

Le Duc de Lorraine, qui s'étoit porté dans l'Isle de Léopolstat, faisant tous ses efforts pour y conserver une communication avec la Ville, se crut obligé de s'en retirer par les ponts qu'il avoit jettés sur le Danube, & qu'il fit rompre. Les maisons de plaisance dont l'Isle étoit semée, logerent les Turcs. On a regardé l'abandon de ce poste comme une grande faute : si c'en fut une, le Duc la répara bien par sa contenance durant tout le siege (a). Jamais Général ne fut dans une position plus désespérée. Ayant jetté une grande partie de son Infanterie dans Vienne, Raab & Comore, il ne lui restoit pas trente mille hommes pour tenir la campagne. Un petit secours lui arriva. Le Chevalier Lubomirski, le même qui fut accusé dans la Diète Polonoise de 1681,

(a) Journal du Siège de Vienne, pages 37. 45 & 47.

(a) Journal de Vienne, page 52.

pour avoir fourni des Soldats à Tékéli, An. 1683  
 avoit abandonné ce Chef de parti, pour  
 passer sous les drapeaux de l'Empereur,  
 & il amenoit quatre mille chevaux,  
 troupe Polonoise. On eût dit que c'é-  
 toit quatre mille victimes de plus pour  
 Tékéli & le Visir.

Quand on se représente le Duc de  
 Lorraine chargé de défendre avec si  
 peu de monde la Hongrie, la Mora-  
 vie, la Silésie & la Bohème, allant sans-  
 cesse de l'une à l'autre, tantôt se cou-  
 vrant de rivières, tantôt les passant;  
 continuellement aux prises avec Tékéli  
 & le Bacha d'Agria, attendant toujours  
 des secours qui n'arriverent que deux  
 mois après; on tremble pour lui, &  
 s'il ne succombe pas, c'est un Général.

Je ne rapporterai que deux actions  
 qui feront juger des autres. Tékéli mar-  
 choit à Presbourg, Place de Hongrie  
 sur la rive gauche du Danube. Cette  
 Ville, qui se laissoit depuis longtems de  
 la domination Autrichienne, avoit déjà  
 reçu garnison ennemie. Le Château  
 tenoit encore. Si Tékéli réussissoit, il  
 jettoit un pont à Presbourg. Le Visir  
 lui envoyoit un gros détachement. La  
 Silésie, la Moravie & la Bohème se  
 trouvoient exposées à tout. Le Duc  
 poussé jusqu'à Krems (a) auroit perdu

(a) C'est un Bourg renommé par une ancienne  
 Abbaye qui n'existeroit pas si le fils de Tassillon,  
 Duc de Bavière, n'eût pas été déchiré par un San-

An. 1683. sa communication avec les secours de Pologne ; & le pont de Presbourg auroit pu monter jusqu'à Vienne. Le Duc vola pour parer le coup. Il jeta quelques troupes dans le Château. Il somma la Ville qui se rendit, après avoir fait sauver la garnison ennemie. Le pont qui étoit commencé fut détruit. Tékéli & le Bacha d'Agria étoient à une demi-lieue. La réputation du Duc, & un peu de mesintelligence qui régnoient entr'eux, les fit penser à la retraite. Les Polonois & les Dragons de l'Empereur désirèrent l'arrière-garde. Le Duc, dans une lettre au Roi de Pologne, donne aux Polonois presque toute la gloire de cet avantage. Il admire le courage impétueux de leur Général Lubomirski. Personne effectivement n'étoit plus brillant dans l'action ; mais il avoit suivi les dispositions du Duc.

Quelque tems après, dix mille hommes Turcs & Tartares s'avancent de la Morave (a) sur les ponts de Vienne, gardés par quelques escadrons. Le Duc va au devant de l'ennemi. Rien de plus impétueux que la Cavalerie Turque. Quatre mille Spahis fondent sur l'Armée Impériale, enfoncent la première & la seconde ligne, passent dans les interval-

lier. Combien de Moines ont vécu de cette mort depuis le tems de Charlemagne !

(a) Rivière que les Allemands appellent la *March*, & qui se décharge dans le Danube.



les en fabrant tout ce qu'ils rencontrent. An. 1683.  
 Tant de témérité ne devoit pas réussir.  
 On revient de l'étourdissement, on les  
 charge, on les chasse vers le Danube.  
 Un grand nombre abandonne armes &  
 chevaux. Les Tartares qui n'ont osé  
 combattre, se retirent vers l'Armée de  
 Tékéli.

Qu'on imagine la hardiesse, la prudence, la célérité, les marches, les contremarches, les ruses de guerre & tout ce que le foible met en œuvre contre le fort, c'est ce qu'employoit le Duc contre une Armée de trente mille hommes au moins, que la grande Armée rafraîchissoit sans-cesse.

Cependant le siege se pouffoit avec vigueur. C'étoit chaque jour, de la part des Turcs, des terres élevées, des travaux avancés, de nouvelles batteries, un feu qui croissoit; & du côté des Autrichiens tout ce qui pouvoit éloigner leur perte. Staremborg, qui, aux premières approches, avoit été blessé d'un éclat de pierre détaché de la courtine par un boulet, à peine guéri, animoit toute la défense par ses regards, ses actions & son humanité. Il traitoit tous les Soldats de freres, il louoit, il récompensoit tout ce qu'ils faisoient de bien; & non content d'être avec eux pendant le jour, il passoit la nuit sur un matelas dans le Corps-de-garde du Palais de l'Empereur. Ce Palais joignoit au bastion

An. 1683. de la cour, compris dans l'attaque (a).

Dès le 22 Juillet les Assiégeans étoient à la palissade, qu'on ne défendoit qu'à coups de main. On étoit si près les uns des autres, qu'à travers les pieux on s'accrochoit mutuellement pour s'arracher la vie. Le Comte de Daun, Officier-Général d'un mérite distingué, fit attacher des faulx à de longues piques, qui détruisirent beaucoup de Turcs (b).

On venoit de recevoir des nouvelles du Duc de Lorraine. Celui qui les apportoit avoit passé à la nage les quatre bras du Danube : elles annonçoient un prompt secours. Nouvelles fausses : mais il est des occasions où il faut tromper les hommes pour les servir. L'audacieux nageur que les Romains auroient immortalisé, & dont on ne nous dit pas même le nom, retourna au Duc par le même chemin avec une lettre du Gouverneur. Il fut pris; & la lettre fut renvoyée par les Turcs dans la Ville au bout d'une fleche qui portoit encore un billet Latin. Ce billet disoit que désormais toute lettre étoit inutile, que Dieu alloit livrer Vienne aux fideles Musulmans par une juste punition pour les Chrétiens qui se faisoient un jeu de violer les Traités (c). Ces Traités violés qu'ils reprochoient à l'Empereur, c'étoit la paix qui suivit la

(a) Journal du Sieg<sup>e</sup>, page 99.

(b) Ibid. page 86.

(c) Ibid. pages 71 & 82.

journée de Saint Gothard ; c'étoit les pri-  
 vileges des Hongrois foulés aux pieds ; An. 1683.  
 c'étoit deux treves faites avec Tékéli &  
 bientôt rompues. Quant à la Pologne,  
 ils lui reprochoient de reprendre les ar-  
 mes contre la Porte sans être attaquée,  
 & malgré les sermens faits à Boudchaz  
 & à la dernière paix de Zurawno.

Dans cette confiance où étoient les  
 Turcs sur la justice de leur cause, on en  
 voyoit qui venoient faire des bravades  
 pareilles à celles que nous lisons dans les  
 anciennes guerres. Un Champion d'une  
 taille extraordinaire s'avança menaçant,  
 insultant de la voix & du sabre. Un Sol-  
 dat Chrétien ne put souffrir cet affront.  
 Il accourt, il est blessé, il blesse, il dé-  
 sarme son ennemi, lui coupe la tête a-  
 vec son propre cimeterre, le dépouille &  
 trouve cinquante pieces d'or cousues dans  
 sa veste. Cette aisance plus ou moins  
 grande du Soldat Turc l'attache à son  
 métier, & prévient la désertion. On croi-  
 roit que le Champion Chrétien fut récom-  
 pensé, il resta Soldat ; & son nom n'est  
 point venu jusqu'à nous. Les Assiégés  
 qui virent l'action du haut des remparts,  
 en tirèrent un bon augure (a), & le cou-  
 rage redoubloit.

L'ennemi ne s'empara de la contres-  
 carpe que le 7 Août, après vingt-trois  
 jours de combat, avec une grande ef-

(a) Ibid. page 116.

An. 1683. fusion de sang de part & d'autre. Le Comte *Sérini* avoit retardé la prise de cet ouvrage par cent actions de bravoure : point de fortie où il ne se trouvât. L'ardeur qui l'emportoit, l'empêcha un jour de sentir une fleche qu'il avoit reçue dans l'épaule. Il continuoit à combattre au moment qu'on la lui arrachoit (a) Léopold avoit fait trancher la tête à son oncle, le fameux *Sérini* dont nous avons parlé. Le neveu exposoit tous les jours la sienne pour Léopold. Tel est le privilege des Souverains.

Les Turcs en étoient à la descente du fossé. Personne ne leur ressemble pour remuer la terre. La profondeur de leurs ouvrages étonnoit. La terre qu'ils en tiroient étoit relevée à la hauteur de neuf pieds, surmontée d'ais & de poutres en forme de planchers, sous lesquels ils travailloient en assurance. Leurs tranchées different des nôtres par la forme : ce sont des coupures en croissant qui se couvrent les unes les autres, en conservant la communication ; semblables à des écailles de poisson qui cachent un labyrinthe, d'où l'on tire sans incommoder ceux qui sont en avant, & d'où il est presque impossible de les déloger. Quand les Janissaires y sont entrés, ils n'en sortent presque plus ; leur feu devenoit toujours plus vif ; celui des Assiégés se ral-

(b) Journal du Siege, pages 79 & 84.



lentissoit. On commençoit à ménager la poudre, & les grenades manquoient. Le Baron de Kielmansegg inventa un moulin à poudre & des grenades d'argile qui furent d'un grand secours. C'est ainsi que l'industrie sert autant que le courage : cette dernière ressource étoit la plus commune, sur-tout à ceux qui étoient chargés de donner l'exemple. Le Prince de Wirtemberg, Colonel d'un Régiment de son nom, & qui ne connoissoit point les fausses délicatesses, fut blessé en remplissant une fonction de Capitaine (a).

Cent autres avec des blessures encore saignantes, revenoient à la charge; mais l'espérance de tenir encore longtems diminuoit. Les mines de l'ennemi, ses attaques continuelles, la garnison qui se détruisoit, les vivres qui s'épuisoient, tout donnoit la plus vive inquiétude; & avec tant de maux réels on s'en faisoit d'imaginaires. Un bruit s'étoit répandu que des traîtres travailloient à des chemins souterrains pour introduire l'ennemi. Chacun eut ordre de veiller dans sa cave. Cette surfatigue ôtoit le sommeil de la nuit. D'autres propos rouloient sur des incendiaires à gage pour secourir les Turcs. Un jeune homme qu'on trouva dans une Eglise qui commençoit à s'embrâser, fort innocent

(a) Journal du Siege, pages 138 & 147.

AN. 1683. peut-être, fut mis en piéces par le peuple. L'Artillerie Turque étoit plus à craindre que tous ces phantômes. On s'occupoit sans-cesse à éteindre le feu que les bombes & les boulets rouges portoient dans la Ville, tandis que les dehors tomboient en éclats. La demi-lune souffroit déjà beaucoup.

Le Duc de Lorraine écrivoit lettre sur lettre au Roi Jean pour hâter sa marche. Quelque diligence qu'il eût faite, son Armée ne put être rassemblée que vers le milieu du mois d'Août. Le rendez-vous étoit à Tarnowits, première Ville de Silésie sur les confins de la Pologne. Il avoit fait partir les premiers Corps arrivés sous la conduite du Petit-Général Sieniawski, Palatin de Volhinie; & en attendant le gros de l'Armée il séjournoit à Cracovie où il ne perdit pas son tems. La chasse, le jeu, les fêtes, ne lui plaisoient que lorsque la République étoit tranquille. Il examinoit les détails qu'il recevoit du siège. Il étudioit le terrain de Vienne sur une carte topographique. Il se représentoit la position des Turcs sous tous ses rapports. Il arrangeoit son ordre de bataille, & il combinait ses marches pour fixer ce grand jour.

Une proposition lui étoit venue dans une lettre du Duc, d'arriver du côté de Presbourg en remontant sur Vienne. Le Roi choisit un autre parti, qu'il com-

muniqua au Duc avec les raisons qui le An. 1683.  
déterminoient. Le Conseil de Guerre  
assemblé décida pour le Roi, qui étoit à  
deux cens lieues du terrain. Le Duc se  
détacha de sa proposition, en applaudis-  
sant au plan du Roi. Ce trait fait honneur  
à tous deux.

Le Prince Jaques, âgé de seize ans,  
avoit suivi son auguste Perc à Cracovie;  
& il sollicitoit la permission d'essayer des  
travaux de la guerre. Le Roi lui accor-  
da sa demande. En voulant trop ménager  
les Princes, on les perd.

La Reine resta à Cracovie, où le Roi  
établit un Conseil, auquel il remit toute  
son autorité pendant son absence. Ce  
Conseil avoit pour Chef le Castellan même  
de Cracovie, l'illustre Potocki en  
qualité de premier Sénateur Laïc.

L'Ambassadeur de France voyoit à  
regret toutes ces dispositions pour le  
départ du Roi, & cherchoit encore à  
douter. Le Roi, en montant à cheval,  
lui dit: à présent, Monsieur l'Ambassa-  
deur, vous pouvez marquer à votre Maître  
que je pars. Il se rendit à Tarnowits,  
où il fit la revue de son Armée. Quand  
on traite avec la Pologne pour des  
troupes, il faut toujours s'attendre à  
rester au-dessous du Traité. L'Armée  
n'étoit que de vingt-cinq mille hommes.  
Au milieu de cette revue, il reçut une  
lettre de l'Empereur, par les mains du  
Général Caraffa. Je ne la rapporterois

An. 1683. pas, si elle ne servoit à montrer le pouvoir du malheur sur les ames les plus hautaines; & le retour de la hauteur, lorsque le danger est passé. „ Nous savons, lui écrivoit l'Empereur, que „ par l'extrême éloignement de votre „ Armée, il est absolument impossible „ qu'elle puisse se trouver à tems pour „ contribuer au salut d'une Place qui „ est dans un péril des plus éminens. „ Ce ne sont donc plus vos troupes, „ Sire, que nous attendons; mais la présence de *Votre Majesté*, bien persuadés „ que nous sommes que si la Royale Personne veut bien paroître à la tête de „ nos troupes, quoiqu'elles soient moins „ nombreuses que les leurs, son nom si „ redoutable à nos ennemis communs „ rendra seul leur défaite certaine “.

Il en coûtoit sûrement à Léopold de faire cet aveu. Dès qu'il n'étoit plus question de troupes Polonoises, rien ne l'empêchoit de se mettre à la tête des siennes & de celles de l'Empire; mais le passé & le présent lui faisoient sentir la nécessité d'un autre Chef, auquel il ne disputoit plus ni le titre de Héros, ni celui de Majesté. Les Turcs depuis longtems avoient pris sur les Allemands une supériorité qui annonce toujours aux vaincus de nouveaux malheurs. *Montecuculli*, qui avoit arrêté leur succès à St. Gothard, n'étoit plus. Jean se présentoit comme le seul Héros à leur opposer.



Il connoissoit leur façon de combattre An. 1683.  
& celle de les vaincre.

L'Empereur finissoit sa lettre par un détail de toutes les troupes qu'il assembloit, & qui arriveroient incessamment au pont sur lequel elles devoient passer, assurant que ce pont étoit achevé. La suite montrera que l'Empereur changea bientôt de ton à l'égard de *Jean*, & qu'il étoit trompé sur les faits. Sa lettre existe encore dans les Archives de Pologne.

La situation critique des choses & la confiance de Léopold déterminèrent Jean à un parti qui mettoit sa personne en danger. Laisant son Armée sous la conduite du Grand-Général Jablonowski, il résolut de la devancer, & même de combattre sans elle, si le salut de Vienne l'exigeoit. Pour pénétrer, il n'avoit point d'autre route à prendre que de traverser la Silésie, la Moravie & la partie de l'Autriche qui est baignée par le Danube au Septentrion : trois Provinces infestées de Hongrois, de Tures & de Tartares, que le Duc de Lorraine, avec toute sa capacité & son courage, désespéroit contenir plus longtems. Jean, dans cette marche, n'avoit que deux mille chevaux. D'autres Rois se font garder dans une Armée par une Armée. Son équipage étoit aussi léger que celui des braves gens qui marchaient avec lui. Une chaise le suivait. Le Prince

An. 1681. Jaques même ne s'en servit pas. Le cheval fut leur voiture. Il est vrai que le luxe & la mollesse n'avoient point encore gagné les Armées. Louis XIV. le Monarque le plus pompeux de l'Europe, faisoit tous ses voyages de guerre à cheval. Jean, pendant cette route de cent lieues, à compter de Tarnowits au Danube, n'entra que dans deux Villes, campant toujours avec sa troupe, voyant sans-cesse des ravages, des meurtres & des incendies, présage de ce qu'il pouvoit attendre pour lui-même. Tous les Rois ne sont pas faits pour être Héros : mais celui qui a cette belle ambition, doit savoir marcher, souffrir & risquer en Soldat, lorsque l'occasion le demande. Loin de marquer de la crainte, il rassuroit tout le pays consterné. Les Paysans qui n'avoient semé que pour ne pas moissonner, & qui regrettoient le sort de leurs parens égorgés, accouroient de tous les hameaux pour voir leur Libérateur, & se regardoient déjà comme délivrés (a). La troupe qu'il conduisoit à travers tant de périls avoit besoin aussi d'être encouragée. Il tiroit parti de tout. Un matin, à quelques lieues d'Olmütz, un Aigle vola sur la droite. Les Polonois ont conservé un reste de foi pour les Augures. Il leur cita un trait de l'Histoire Romaine. Le vol de l'Aigle fut un signe de

(a) Dupont.

victoire. Un autre jour, le Ciel étant An. 1683.  
serein, après un brouillard épais, un Arc-  
en-ciel renversé (phénomène rare, mais  
qui arrive enfin), parut sur l'herbe d'une  
prairie. Le Soldat y vit du miracle, le  
Prince acheva de le persuader (a).

Cette marche, au milieu de tant d'en-  
nemis, sans tirer le sabre, a fait dire à  
des Ecrivains de ce tems là, qu'il y avoit  
une convention si crette avec Tekéli, de  
n'être point attaqué. Si le fait est vrai,  
il falloit que Tekéli eût pour le Roi cet-  
te crainte respectueuse que les Grands  
Hommes inspirent toujours ; & que pres-  
sant la défaite des Turcs, il voulût  
se ménager un Protecteur. Ce pressenti-  
ment, s'il l'avoit, ne pouvoit être fondé  
que sur l'inconduite de leur Général ; car  
à examiner les forces, les Chrétiens de-  
voient périr.

Jean arriva enfin au Danube. Le pas-  
sage étoit impraticable par les ponts de  
Vienne, en présence de l'ennemi. Il se  
rendit à Tuln, petite Ville sur la rive  
droite du fleuve, à cinq lieues au dessus  
de Vienne. C'est-là où fut inhumé le  
Comte de Habsbourg, devenu Empereur  
sous le nom de *Rodolphe I.* pour avoir,  
dit-on, prêté son cheval à un Curé. Sa  
fortune étoit singulière par plus d'un en-  
droit. Il avoit été Grand-Maître d'Hô-  
tel d'*Ottocare*, Roi de Bohême. Dès qu'il

(a) Zaluski, tome 2. page 836.

An. 1683. fut sur le Trône Impérial, il pressa ce Roi de lui rendre hommage. Le Roi répondit qu'il ne lui devoit rien, qu'il lui avoit payé ses gages. Léopold, descendu de Rodolphe, n'étoit pas sûr en ce moment de conserver l'Empire qu'il lui avoit laissé. Il avoit écrit à Jean que le pont de Tulin étoit achevé; on y travailloit. La même lettre lui disoit qu'il trouveroit les troupes Allemandes arrivées; il n'y vit que la petite Armée du Duc de Lorraine, & deux Bataillons qui gardoient la tête du pont. A cet aspect il s'emporta: *l'Empereur me prend-il pour un Aventurier? Je quitte mon Armée, parce qu'il m'assure que la sienne n'attend que moi. Est-ce pour moi ou pour lui que je viens combattre? . . .* Le Duc, aussi sage que courageux, l'appaisa (a).

Croira-t-on que l'Armée Polonoise, laissée à une si grande distance, arriva la première? La promptitude de cette marche fit beaucoup d'honneur au Grand-Général Jablonowski. Ce fut le cinq Septembre qu'il parut. Les Généraux Allemands, précédant leurs troupes, s'étoient rendus auprès du Roi. Ils lui marquèrent de l'inquiétude sur la grande journée qui s'approchoit: *Pensez*, leur dit-il, *au Général que vous avez à combattre, & non à la multitude qu'il commande. Qui de vous à la tête de deux cents*

(a) Dupont.



*mille combattans auroit souffert la construc- An. 1625.  
tion de ce pont à cinq lieues de son camp ?  
Cet homme est sans capacité (a).*

Déjà l'Armée Polonoise passoit le pont. La Cavalerie se faisoit admirer par les chevaux, l'habillement & la bonne mine. On eût dit qu'elle étoit équipée aux dépens de l'Infanterie. Il y avoit entr'autres un Bataillon fort mal vêtu. Le Prince Lubomirski conseilloit au Roi, pour l'honneur de la Nation, de le faire passer de nuit. Le Roi en jugea autrement, & lorsque cette troupe fut sur le pont: *Regardez-la bien*, dit-il aux spectateurs: *c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la dernière guerre ils étoient tous vêtus à la Turque. Si ces paroles ne les habilloient pas, elles les cuirassoient.*

Les Polonois, au sortir du pont, s'étendirent sur la droite, exposés pendant vingt-quatre heures à être taillés en pièces, si Kara Mustapha eût su profiter de ses avantages. Enfin les troupes Allemandes arriverent d'une heure à l'autre, & tout fut rassemblé le 7. On voyoit le Duc de Lorraine avec cette Cavalerie Autrichienne qui avoit déjà tant versé de sang: ce Prince avoit fait le personnage de Léonidas aux Thermopyles, plus heureux que lui, puisqu'il vivoit pour combattre encore.

(a) Idem.

AN. 1683.

L'Electeur de Baviere, Maximilien-Emmanuel, à l'âge de dix-huit ans, entroit dans le champ de la gloire. Il amenoit douze mille hommes de belles troupes. Sa Cavalerie étoit supérieurement montée.

L'Electeur de Saxe, Jean-Georges III. après s'être signalé dans plusieurs guerres pour la Maison d'Autriche, venoit encore avec dix mille hommes épouser sa querelle.

Le Prince de Waldeck conduisoit les troupes des Cercles.

Toute l'Armée Chrétienne composoit environ soixante & quatorze mille hommes. On y comptoit quatre Souverains & vingt-six Princes de Maison Souveraine; trois d'Anhalt; deux d'Hanovre; trois de Saxe; trois de Neubourg; deux de Wirtemberg; deux de Holstein; un de Hesse-Cassel; un de Hoenzollern; deux de Bade; un de Salm; le Chevalier de Savoie; le Prince de Saxe Lawembourg, de l'ancienne & malheureuse Maison d'Ascanie.

L'Empereur pour qui l'on se battoit, n'y étoit pas; & s'il est vrai, comme on le lit dans les Mémoires du Maréchal de Villars (a), que le Comte de Sintzen-dorff & d'autres Ministres le dissuaderent de s'y trouver, ils ont, par ce conseil timide, flétri sa mémoire.

Avant que le Roi de Pologne fût ar- An. 1683.  
rivé, tous les Princes qui amenoient des  
secours avoient des prétentions qui au-  
roient perdu l'Empereur au-lieu de le  
sauver. L'Electeur de Baviere vouloit  
le commandement; celui de Saxe le dis-  
putoit. Tout autre qui fournissoit quel-  
ques troupes ne vouloit point dépendre.  
C'étoient les Grecs divisés devant Troie.  
Agamemnon parut, & l'harmonie géné-  
rale s'établit contre l'ennemi commun  
(a). On entendoit du camp de Tulu le  
bruit effroyable des batteries Turques.  
Vienne étoit aux abois. Quantité d'Of-  
ficiers du premier mérite avoient perdu  
la vie: le Baron de Walteri, le Silé-  
sien Kottolinski, Rumpler qui avoit dé-  
fendu la Place avec l'épée & le compas,  
le Comte de Souchès, illustre François  
qui avoit préparé la victoire de Saint  
Gothard à Montécuculli, Galenfels, le  
Comte de Lesté, Grand-Maître de l'Ar-  
tillerie, dont il avoit fait un si grand  
usage; avant que de périr il s'étoit vu  
arrosé du sang de son frere, jeune hom-  
me qui donnoit les plus grandes espé-  
rances. Le tombeau s'ouvroit pour ne  
point se refermer. Une maladie aussi  
meurtiere que le fer, la dyssenterie, en-  
levoit jusqu'à soixante personnes par jour.  
Staremborg lui-même en étoit attaqué,  
& Capliers étoit chargé du commande-

(a) Dupont.

An. 1683. ment. On ne comptoit plus que trois ou quatre Officiers par Bataillon, la plupart blessés ; presque tous les Chefs avoient disparu. Le Soldat miné par la fatigue & la mauvaise nourriture se traînoit aux brches ; & celui que le feu de l'ennemi ne consumoit pas, expiroit de langueur. Le peuple, qui au commencement se livroit aux travaux du siège, ne connoissoit plus d'autre défense que la prière : il remplissoit les Eglises où la bombe & le boulet venoient porter la frayeur.

Dès le 22 Août, Capliers, qui pesoit si bien les forces, jugeoit qu'on ne pouvoit plus tenir que trois jours, si les ennemis livroient un assaut général (a). Depuis cette époque, une ruine se précipitoit sur l'autre. La demi-lune étoit prise. Des breches de dix & vingt toises ouvroient les deux bastions & la courtine : les Soldats servoient de murailles. Une mine s'avançoit sous le Palais de l'Empereur déjà écrasé de bombes & voisin du bastion de la cour. D'autres serpentoient çà & là. On en éventoit quelques-unes ; mais les Mineurs Autrichiens, gens ramassés, ne vouloient plus rentrer dans la terre dès qu'une fois ils avoient entendu travailler l'ennemi. L'Artillerie ne pouvoit plus répondre. La plupart des canons étoient rompus ou démontés.

(a) Dupont.

Le Duc de Lorraine venoit de recevoir une lettre de Staremberg, cet homme ferme & même avantageux qui, au commencement du siege avoit écrit : *Je ne rendrai la place qu'avec la dernière goutte de mon sang.* A peine en ce moment conservoit-il un rayon d'espérance. Sa lettre ne portoit que ces mots : *Plus de tems à perdre, Monseigneur, plus de tems à perdre (a).*

On ne conçoit pas la stupide inaction de Kara-Mustapha. Il est certain que, si dans ce moment il eût livré un assaut général, c'en étoit fait de Vienne. L'avarice éteignit la foudre dans sa main. Il s'étoit figuré que la résidence des Empereurs d'Allemagne devoit renfermer des trésors immenses ; & il craignoit que le pillage, inévitable dans une Ville prise d'assaut, ne le privât de ces trésors imaginaires. Il aimoit mieux attendre que la Place se rendît, événement dont il se flattoit à chaque minute. La présomption se joignoit à l'avarice pour l'aveugler. Il plaisantoit sur la foiblesse de l'Armée Chrétienne, qu'il croyoit encore plus foible qu'elle n'étoit, & il ne lui supposoit pas assez de hardiesse pour venir l'attaquer. Il étoit si mal instruit, qu'il ignoroit encore que le Roi Jean eût marché en personne. Cette ignorance étoit d'ailleurs une fuite

(a) Dupont.



An. 1683. de la fierté mal-entendue de la Porte. Elle reçoit tous les Ambassadeurs des Cours Chrétiennes, & n'y entretient pas un seul Agent. Cela fait que les Chrétiens pénétrèrent ses secrets, tandis qu'elle ignore souvent ce qui se passe publiquement chez eux. Le Visir, qui n'avoit qu'un soupçon de la marche de Jean, menoit avec lui l'Envoyé de Pologne, le Chevalier Troski, les fers aux pieds & aux mains pour répondre de la conduite de son Maître (a). De tous les Princes ligués c'étoit celui qu'il redoutoit le plus. On va voir s'il avoit raison.

Jean prêt à marcher délivra l'ordre de bataille écrit de sa propre main. Le voici tel qu'il a été trouvé dans ses manuscrits.

„ Le Corps de Bataille sera composé  
 „ des Troupes Impériales auxquelles  
 „ nous joindrons le Régiment de Cava-  
 „ lerie du Maréchal de la Cour, le  
 „ Chevalier Lubomirski, & quatre ou  
 „ cinq Escadrons de nos Gendarmes,  
 „ à la place desquels on nous donnera  
 „ des Dragons ou quelques autres Trou-  
 „ pes Allemandes. Ce Corps sera com-  
 „ mandé par Monsieur le Duc de Lor-  
 „ raine.

„ L'Armée Polonoise occupera l'aîle  
 „ droite, qui sera commandée par le

(a) Dupont, Journal du Siège.

„ Grand Général, Jablonowski, & les autres Généraux de cette Nation. An. 1685.

„ Les Troupes de Messieurs les Electeurs de Baviere & de Saxe feront à l'aîle gauche, auxquelles nous donnerons aussi quelques Escadrons de nos Gendarmes & de notre autre Cavalerie Polonoise, à la place desquels ils nous donneront des Dragons ou de l'Infanterie.

„ Les Canons seront partagés, & en cas que Messieurs les Electeurs n'en aient pas assez, Monsieur le Duc de Lorraine leur en fournira. Cette aîle fera composée par Messieurs les Electeurs.

„ Les Troupes des Cercles de l'Empire s'étendront le long du Danube avec l'aîle gauche en se rabattant un peu sur leur droite; & cela par deux raisons : la premiere, pour inquiéter les ennemis dans la crainte d'être chargés en flanc; & la seconde, pour être à portée de jeter un secours dans la Ville en cas que nous ne puissions pas pousser les ennemis aussi-tôt que nous l'espérons. Monsieur le Prince de Waldeck commandera ce Corps.

„ La premiere ligne ne fera que d'Infanterie avec des canons, suivie de près par une ligne de Cavalerie. Si ces deux lignes étoient mêlées, elles s'embarasseroient sans-doute dans les passages des défilés, bois & monta-

An. 1683. „ gnes. Mais aussi-tôt qu'on sera entré  
„ dans la plaine, la Cavalerie prendra  
„ ses postes dans les intervalles des Ba-  
„ taillons qui seront ménagés à cet ef-  
„ fet, & sur-tout nos Gendarmes qui  
„ chargeront les premiers.

„ Si nous mettons toutes nos Armées  
„ en trois lignes seulement, cela nous  
„ prendra plus d'une lieue & demie  
„ d'Allemagne, ce qui ne seroit pas à  
„ notre avantage; & il faudroit passer  
„ la petite rivière de Vien, qui doit nous  
„ demeurer à notre aîle droite. C'est  
„ pourquoi il faut faire quatre lignes, &  
„ cette quatrième servira de Corps de  
„ réserve.

„ Pour une plus grande sûreté de l'In-  
„ fanterie, contre le premier effort de  
„ la Cavalerie Turque, qui est toujours  
„ fort vif, on se pourroit fort bien ser-  
„ vir de *Spanchéraïstres* ou *Chevaux-de-*  
„ *Frize*, mais forts légers pour les por-  
„ ter commodément, & à chaque alte  
„ les jeter à la tête des Bataillons.

„ Je prie tous Messieurs les Généraux,  
„ qu'à mesure que les Armées seront  
„ descendues de la dernière montagne  
„ en entrant dans la plaine, chacune  
„ prenne son poste, comme il est mar-  
„ qué dans ce présent ordre “.

On n'avoit que cinq lieues à faire pour  
arriver aux Turcs, dont on étoit séparé  
par une chaîne de montagnes. Deux  
routes se présentoient; l'une par la par-

tie la plus élevée: l'autre par le côté où An. 1684. les sommets s'abaissant, devenoient plus praticables. Le Conseil de Guerre assemblé fut pour la dernière. Le Roi décida pour la première qui étoit beaucoup plus courte, & personne ne murmura, parce qu'il fit sentir que le salut de Vienne dépendoit d'un moment, & qu'il étoit des cas où il falloit préférer l'activité à la prudence.

Le 9 Septembre toutes les troupes s'ébranlèrent. Les Allemands, après plusieurs tentatives pour monter leur canon, désespérèrent, & le laissèrent dans la plaine. Les Polonois furent plus entreprenans. Le Palatin de Kiovie, *Koniski*, Grand-Maître de l'Artillerie, en fit passer vingt-huit pièces, & ce furent les seules qui tirèrent le jour de la bataille (a).

Cette marche, toute hérissée de difficultés, dura trois jours. Il y en avoit deux que l'Armée Polonoise n'avoit vu son Roi; elle le demandoit avec la dernière inquiétude. Il étoit parmi les troupes de l'Empire pour les encourager.

On approchoit de la dernière montagne appelée *Calemberg*. Il étoit encore tems pour le Visir de réparer ses fautes. Il n'avoit qu'à s'emparer de cette hauteur, masquer les défilés, il arrêtoit l'Armée Chrétienne. Il ne le fit pas. C'est dans ce moment que les Janissaires,

(a) Dupont.

An. 1683. indignés de tant de bévues, s'écrioient :  
*Venez, Infidèles, la seule vue de vos cha-  
 peaux nous fera fuir.*

Ce sommet du Calenberg qui restoit libre, découvrit aux Chrétiens, une heure avant la nuit, un des plus beaux & des plus terribles spectacles de la puiffance humaine ; une vaste plaine & les Isles du Danube couvertes de pavillons, dont la magnificence ressembloit plutôt à un Camp de plaisir qu'à la dureté de la guerre ; une multitude innombrable de chevaux, de chameaux & de buffes (a) ; deux cens mille combattans en mouvement ; des essains de Tartares qui côtoyoient le pied de la montagne dans leur confusion ordinaire ; le feu terrible des Assiégés, & celui des Assiégés tel qu'il pouvoit être ; une grande Ville qu'on ne distinguoit plus qu'à la pointe des clochers, au feu & à la fumée qui la couvroient.

Des signaux avertirent incontinent les Assiégés du secours qui leur arrivoit. Il faut avoir souffert toutes les extrémités d'un long siege, & se voir destiné avec sa femme & ses enfans au glai-ve du Vainqueur, ou à l'esclavage dans une terre infidèle, pour sentir toute la joie que la Ville éprouva ; mais la crainte reparoissoit aussi-tôt. Kara-Mustapha,

(a) Les Turcs employent les Buffes à trainer l'Artillerie. Les chevaux & les chameaux pour porter les équipages ; car ils ne se servent point de charriots.



avec tant de forces , pouvoit encore An. 1683.  
 prétendre à un succès qu'il ne méritoit  
 pas. Jean, qui examinait ses dispositions,  
 dit aux Cénéraux Allemands : *Cet homme*  
*est mal campé, c'est un ignorant, nous le*  
*battons.* Il ne faut pas prendre ce mot  
 pour un oracle hasardé dans la vue de  
 donner de la confiance. On sait que le  
 Maréchal de Villars, occupé sans gloire  
 dans les Cevennes, prophétisa la défai-  
 te de Tallard sur sa mauvaise position à  
 la journée d'Hocshtet. Un Général qui  
 ne sait pas prophétiser ainsi, doit quitter  
 le commandement.

Le canon préluda de part & d'autre  
 à la grande scene du lendemain. C'étoit  
 le 12 Septembre, moment où il falloit  
 décider si Vienne, sous Mahomet IV,  
 auroit le sort de Constantinople sous Ma-  
 homet II. & si l'Empire d'Occident iroit  
 se réunir à l'Empire d'Orient : peut-être  
 encore si l'Europe resteroit Chrétienne.

Deux heures avant l'Aurore, le Roi,  
 le Duc de Lorraine & plusieurs Géné-  
 raux firent un acte de Religion peu pra-  
 tiqué de notre tems. Ils s'adresserent  
 au Fils de Dieu, en le recevant dans  
 l'Eucharistie; tandis que les Turcs crioient  
 au Dieu unique & solitaire d'Abra-  
 ham, *Allah! Allah (a)!*

Ces cris redoublèrent au lever du so-

(a) Mot Arabe qui répond à ceux d'Elohim, d'Adonai, & de Tetragrammaton. Tous ces mots signi-  
 fient l'Etre par excellence, l'Essence Divine.

An. 1683. leil, lorsque l'Armée Chrétienne descendit à pas lent & égal, pressant les rangs, roulant du canon devant elle, faisant alte au bout de trente ou quarante pas, pour tirer & recharger. Ce front s'élargissoit & prenoit de la profondeur, à mesure que l'espace augmentoit : vaste amphithéâtre où les Turcs, dans le plus grand mouvement, considéroient leurs ennemis. Ce fut alors que le Kan des Tartares fit observer au Visir les lances ornées de banderolles dans la Gendarmerie Polonoise, en lui disant : *Le Roi est à la tête* ; parole qui le remplit d'inquiétude (a).

Sur le champ, après avoir donné ordre aux Tartares de mettre à mort tous leurs captifs, au nombre de trente mille, boucherie digne d'un tel Chef, il fait marcher à la montagne, & en même tems il ordonne l'assaut général à la Place. Ce dernier ordre n'étoit plus de faison. Les Assiégés avoient repris courage, & les Janissaires irrités l'avoient perdu.

Cependant les Chrétiens continuoient à descendre, & les Turcs montoient. L'action s'engagea. La première ligne des Chrétiens, toute Infanterie, chargea avec tant d'impétuosité, qu'elle fit place à une ligne de Cavalerie qui prit poste dans les intervalles des Bataillons. Le Roi,

(\*) Journal du Siège, page 79.

Roi, les Princes & les Généraux gagnant la tête, combattoient tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'Infanterie. Les deux autres lignes pressoient les premières. Konski, aussi savant dans l'Art Militaire, qu'intrépide dans l'action, dirigeoit l'Artillerie, qui tiroit à cartouche & de fort près.

Le champ de ce premier choc, entre la plaine & la montagne, étoit coupé de vignes, de hauteurs & de petits vallons. L'ennemi ayant laissé son canon à l'entrée des vignes, souffroit beaucoup de celui des Chrétiens. Les Combattans répandus sur ce terrain inégal, se le disputèrent avec acharnement jusques sur le midi. Le Comte de Maligni, frere de la Reine de Pologne, venoit de s'établir sur une hauteur qui prenoit les Turcs en flanc; ceux-ci, chassés de collines en collines, se retirèrent dans la plaine en bordant leur camp.

L'Armée Chrétienne, l'aîle gauche surtout, s'emportant & criant victoire, voulut les pousser sans relâche. Cette ardeur étoit belle, mais le Roi la jugea dangereuse. La Cavalerie Allemande, montée pesamment, se seroit bien-tôt mise hors d'haleine dans l'espace qu'il falloit parcourir. Une autre raison plus forte encore; c'est que tous les Corps avant combattu, tantôt sur des hauteurs, tantôt dans des fonds, avoient doublé nécessairement les uns sur les

An. 1683. autres, & dérangé l'ordre de bataille. On donna que'que tems à le rétablir, & la plaine devint le théâtre d'un triomphe que la postérité aura toujours peine à croire. Soixante & dix mille hommes alloient se heurter contre deux cens mille. Dans l'Armée Turque, le Bacha de Diarbekir commandoit l'aîle droite, celui de Bude la gauche, le Visir étoit au centre, ayant à ses côtés l'Aga des Janissaires & le Général des Spahis.

Les deux Armées restèrent immobiles quelque tems: les Chrétiens dans le silence, les Turcs & les Tartares redoublant leurs cris au son des clairons. Dans ce moment terrible un pavillon rouge s'éleva du milieu des Infideles; & à côté le grand Etendard de Mahomet consacré par la Foi Musulmane. Cette espece de *Labarum* ou d'*Orislamme*, ce prestige qui leur donne quelquefois autant de courage, que la vérité en inspire aux Chrétiens, ne joua pas son rôle dans cette grande occasion. Le Visir lui avoit ôté toute sa vertu.

Jean ordonne la charge. La Cavalerie Polonoise, le sabre à la main, pousse droit au Visir, endroit marqué par l'Etendard. Elle enfonce les premiers rangs, elle perce jusqu'aux nombreux Escadrons qui environnent le Visir. Ce corps de Spahis dispute la victoire; mais tous les autres, les Valaques, les Moldaves, les Transylvains, les Tartares, les Janissai-

res mêmes ne marquent point de volon-  
té : effet funeste de la haine & du mé-  
pris qu'on a pour le Général. Il veut  
rétablir la confiance en montrant du cou-  
rage & de la bonté ; il n'est plus tems.  
Il s'adresse au Bacha de Bude & à d'au-  
tres Chefs qui ne répondent que par un  
silence désespérant : *Et toi*, dit-il au Prin-  
ce Tartare, *ne veux-tu pas me secourir ?*  
Le Kan ne voit plus de salut que dans  
la fuite. Les Spahis en font à leurs der-  
niers efforts. La Cavalerie Polonoise  
les ouvre, les renverse. Le grand Eten-  
dard disparoit. Le Visir tourne le dos &  
répand la crainte en fuyant. Le décou-  
agement s'étend du centre vers les ailes,  
que tous les Corps de l'Armée Chrétien-  
ne pressent à la fois : Jablonowski la  
gauche, les Electeurs la droite, pendant  
que le Duc de Lorraine tombe sur le  
centre, le Roi animant tout par l'action  
& le commandement. La terreur ôte la  
réflexion & les forces à cette multitude,  
qui, sous un bon Chef, auroit dû, dans  
une vaste plaine, envelopper son enne-  
mi ; & sans la nuit qui vient couvrir les  
combattans, c'eût été une déroute to-  
tale ; ce n'est qu'une retraite précipi-  
tée (a).

Jean tourne rapidement contre les Ja-  
nissaires qui sont restés dans les travaux  
du siège. On ne les trouve plus, & Vien-  
ne est libre. Le Soldat victorieux veut

(a) Journal du Siège, pag. 79.



An. 1683.

se jeter dans le camp des vaincus, où tant de richesses abandonnées l'appellent; tentation dangereuse pour le moment. Les vaincus, à la faveur de l'obscurité, pouvoient revenir sur leurs pas, & tailler en pieces une Armée que le pillage auroit laissée sans défense. Un ordre, sous peine de la vie, la retint toute la nuit sous les armes. Jean auroit peut-être mieux employé le tems à poursuivre l'ennemi, comme le vouloit le Duc de Lorraine: mais les Grands Hommes font des fautes, parce qu'ils sont hommes; & ceux qui ont voulu le justifier, disent que les Polonois, après une si longue marche, étoient accablés de fatigues, & sans bagage qui ne pouvoit arriver de trois jours. Les autres qui ont cherché à le noircir, ont prétendu que l'envie des'asfurer le choix du butin y entroit pour beaucoup.

Parmi un grand nombre de prisonniers, on amena au Roi un Ecuyer Arabe, avec un cheval, armé & caparaçonné comme au tems des Amadis, pour un tournoi. L'Ecuyer donna la généalogie de ce cheval qui appartenoit au Visir. Les Arabes, qui comptent pour rien la noblesse des hommes, font grande attention à celle des chevaux, dont les races ne dégénèrent jamais lorsqu'on les soigne & qu'elles sont sans mélange.

On amena aussi quelques transfuges Polonois, qui, touchés de repentir, re-

venoient à leurs Drapeaux. L'un d'eux, An. 1683.  
 qui avoit trouvé de l'emploi dans la mai-  
 son même du Visir, apportoit un étrier  
 de vermeil, que son Maître avoit perdu  
 en changeant de cheval dans sa fuite.  
*Prenez cet étrier*, dit le Roi à un de ses  
 Officiers : *portez-le à la Reine, & vous*  
*lui direz que celui qui s'en servoit est vain-*  
*cu.* La Reine aimoit la gloire & les prés-  
 ens; celui-ci n'avoit pas de quoi l'é-  
 blouir : le tems amena tout.

Sur les six heures du matin le camp en-  
 nemi fut ouvert au Soldat, dont l'avidité  
 fut d'abord suspendue par un spectacle  
 terrible. Des meres égorgées çà &  
 là : quelques-unes avoient encore leurs  
 enfans attachés à leurs mammelles. Ces  
 femmes ne ressembloient pas à celles qui  
 suivent les Armées Chrétiennes, courti-  
 sanes aussi funestes à la santé qu'à la  
 vertu. C'étoient des épouses que les  
 Turcs avoient mieux aimé sacrifier que  
 de les prostituer aux Chrétiens. Ils avoient  
 épargné les enfans. On en recueillit cinq  
 à six cens que le bon Evêque de New-  
 statd, celui à qui Vienne devoit déjà  
 beaucoup, fit nourrir & élever dans la  
 Religion des vainqueurs (a).

Quand on entra dans les tentes du  
 Visir, un autre objet de douleur & de  
 joie fit oublier le pillage pour le mo-

(a) Journal du Siège, pag. 187.

An. 1683. ment. C'étoit l'Envoyé de Pologne chargé de fers. Le Visir lui avoit dit plus d'une fois: *Si ton Maître marche, je te ferai trancher la tête.* Heureusement le Visir ne fut instruit qu'au moment de la bataille, & il avoit trop d'affaires pour penser à tenir sa parole. Mais l'infortuné Tróski avoit vu pendant deux mois le sabre levé sur lui. Les Souverains sentent-ils assez d'aussi grands sacrifices?

Jamais butin ne fut plus abondant. Les Turcs économes dans la paix, sont magnifiques à la guerre; point de tables, encore moins de jeux. Ils ont un proverbe, que *celui qui tue un joueur de dez, est béni par le Seigneur*: mais riches harnois, habits & meubles de prix, armes décorées, pavillons somptueux, & une foule de Marchands qui étoient dans une foire guerrière le luxe de l'Asie. Les Allemands & les Polonois s'enrichirent de ces dépouilles. Les Généraux mêmes ne s'oublièrent pas. Les mœurs des différentes Nations doivent jetter de la différence dans nos jugemens sur les guerriers. Nous lisons dans Homère que les Héros Grecs, après la victoire, partageoient le butin; & sans recourir à l'Antiquité Grecque, on fait qu'au tems de Charlemagne les dépouilles des Sarrazins en Espagne furent partagées entre le Roi, les Officiers & les

Soldats. Le Héros du jour eut ici sa part. Il écrivit à la Reine, que „ le „ Grand Visir l'avoit fait son héritier ; „ & qu'il avoit trouvé dans ses tentes la „ valeur de plusieurs millions de ducats. „ Ainsi, ajoute-t-il, vous ne direz pas „ de moi ce que disent les Femmes Tar- „ tares quand elles voient rentrer leurs „ maris les mains vuides : vous n'êtes „ pas des hommes, puisque vous reve- „ nez sans butin “.

Parmi tant de choses qu'on s'approprioit, il y en eut deux qui fixèrent les regards sans irriter la convoitise. Un grand étendart qu'une joie précipitée fit prendre pour celui de Mahomet. On se trompa. Les grandes précautions des Turcs ont toujours prévenu cette calamité. Il est enfermé dans une Arche d'or avec l'Alcoran & la robe du Prophete. Cette Arche est portée sur un chameau qui marche devant le Sultan ou le Visir : & lorsque dans une bataille on déploie l'étendart, il y a un Officier de la race de Mahomet, le *Naikbul-Eschret*, qui veille au succès du combat ; & pour peu que la victoire penche du côté de l'ennemi, il se sauve au plus vite avec le sacré dépôt. Le Visir, en cette occasion, accompagna cette fuite (a). Mais les Chrétiens, qui aimoient à se tromper sur ce fait, ont toujours cru

(a) Cantémir, tome 2. page 154.

AN. 1683. posséder le fameux Etendart ; & les Historiens , les uns après les autres , sans en excepter le célèbre Auteur des Annales de l'Empire , ont nourri l'erreur. L'autre dépouille sacrée , c'étoit un Tableau de la Vierge , trouvé dans la tente du Visir avec cette inscription Latine :

*Per hanc Imaginem victor eris , Joannes.*  
*Per hanc Imaginem victor eris , Joannes.*

Jean , par cette Image , tu vaincras.

Et Jean répond :

Par cette Image , je vaincrai.

Imitation du signe que Constantin vit en l'air lorsqu'il alloit combattre Maxence.

L'Image donna beaucoup à parler. Les uns trouvoient fort singulier que le Visir eût dans sa tente un monument qui prophétisoit sa ruine , & qui auroit plutôt dû être déposé entre les mains de Jean. D'autres soutenoient qu'en fait de miracles , la critique doit être extrêmement circonspecte. L'Image fut placée dans une magnifique Chapelle que la Reine de Pologne fit bâtir , & le prétendu étendart de Mahomet fut envoyé au Pape pour en faire hommage au Dieu des Armées. Tout le canon resta à l'Empereur , & l'Empire aussi. Le Visir s'étoit bien flatté de lui faire la loi. Il avoit apporté toute la décoration qu'il



destinoit à son entrée triomphale dans Vienne. Il avoit amené en magasins, en artillerie, en ouvriers de toute espèce tout ce qu'il falloit pour ravitailler & fortifier la Place où il comptoit de résider jusqu'à la campagne suivante, qu'il regardoit comme la fin du regne de Léopold. Vienne prise, il enfermoit l'Italie par un double croissant, il n'y avoit jusqu'au Rhin aucune Place de résistance; & on ne voyoit plus que la fortune de Louis XIV. capable de l'arrêter. Avec des projets si vastes & des forces aussi grandes, il falloit avoir d'autres mœurs & une autre tête. Il n'avoit fait qu'une action de vigueur, sa marche rapide sur Vienne, feignant d'en vouloir à Raab.

Au reste, jamais journée aussi décisive ne fut moins meurtrière. Un Secrétaire Italien, *Talenti*, que le Roi de Pologne renvoya au Pape, débita sur toute sa route, & au Pontife même, qu'il avoit marché durant quatre lieues sur des corps morts. Cette fable étoit bonne pour amuser Rome: mais si le Secrétaire exagéroit sans pudeur, un Auteur célèbre qui par l'universalité de ses connoissances & la beauté de ses Ouvrages, a bien acquis le droit de faire des fautes, diminue sans vraisemblance. Il estime la perte des Chrétiens à deux cens hommes seulement, & celle des

An. 1683. Turcs au-dessous de mille (a). Le Jésuite d'Avrigny, dans ses Mémoires, Ouvrage fort estimable d'ailleurs, croit rencontrer plus juste en poussant la perte des Chrétiens jusqu'à six cens. (b). C'est ainsi que les erreurs se perpétuent. Du côté des Chrétiens, un seul Escadron Polonois perdit vingt-deux Gardarmes. Tous les Escadrons donnerent, & plus de cent Officiers furent tués. Or on sçait qu'il faut compter au moins dix Soldats pour un Officier. Les Allemands ne restèrent pas les bras croisés, & dès qu'on porte des coups, on en reçoit quelques-uns. Les Polonois regretterent Zbaski, Maczinski, le Castellan Urbanski, le jeune Potocki, Chef d'une grande Maison, l'intrépide Mondreoski, que la journée de Choczyn avoit tant illustré, le Lieutenant-Général Assuerus, & beaucoup d'autres dont les têtes furent trouvées au pied du pavillon rouge qui marquoit la place du Visir. Les Impériaux donnerent des larmes au Prince de Croy, comme ils en avoient donné un peu avant dans la malheureuse affaire de Pétronel, au jeune Prince d'Aremberg, & au Chevalier de Savoye, frere aîné du Prince Eugene. La mort de ce dernier eut quelque chose de bien déplorable; un Tartare, après l'avoir blessé d'un coup de sabre, le chargea

(a) Annales de l'Empire, tome 2. page 347.

(b) Tome 3. page 417.

sur son cheval, en le ferrant de telle force qu'il lui écrasa l'estomac. Le malheureux Prince fut dégagé pour mourir à Vienne le troisieme jour. Quant aux Turcs qui perdirent beaucoup de drapeaux, on fait qu'on ne les rend qu'avec beaucoup de sang, & à jetter un coup d'œil rapide sur les deux Armées, qui d'abord se disputent pied à pied, pendant six heures, un terrain coupé de hauteurs & de vignes, & qui ensuite viennent à un engagement général; tout cela ne se fait pas sans une perte considérable : mais qui paroitra toujours légère, & qui le fut en effet pour une si grande victoire.

Jean se fit un plaisir, malin peut-être, d'en donner avis à Louis XIV. Sa lettre portoit; *qu'il croyoit devoir se réjouir par préférence, d'un succès si avantageux à toute la Chrétienté, avec le fils aîné de l'Eglise.* La puissance & les victoires du Monarque François remplissoient l'Europe. Jean n'avoit pu se défendre d'un peu de jalousie. Il la marqua même l'année suivante, dans une de ces occasions où les Rois comme les Sujets disent franchement ce qu'ils pensent. La nouvelle de la prise de Luxembourg arriva à Varsovie : nouveau triomphe pour les armes de Louis. Un Chirurgien François qui servoit le Roi de Pologne, & alors dans sa chambre, s'écria : Ah! c'est un Roi, celui-là. ... Et

An. 1653. *moi*, interrompit le Roi avec colere, *qui suis-je donc ? ...* Annoncer à Louis la délivrance de Vienne & de l'Empire, un si grand exploit avec si peu de forces, c'étoit lui faire sentir qu'il n'étoit pas *le seul Grand.*

Le lendemain d'une victoire est encore un beau jour. Staremburg vint saluer le libérateur de Vienne. Le Héros crut pouvoir y triompher sans blesser l'Empereur. Il y entra par des ruines au milieu des acclamations. Son cheval avoit peine à percer une foule qui se prosternoit, qui vouloit baiser ses pieds, qui l'appelloit son pere, son sauveur, le plus grand des Princes. Vienne oublioit en ce moment qu'elle avoit un Maître jaloux. Le plaisir de délivrer des malheureux, & leur reconnoissance qui n'étoit point commandée, attendrirent Jean jusqu'aux larmes. Il avoua que le Trône n'avoit rien d'aussi flatteur. Les cris de joie le conduisoient jusqu'à la Cathédrale, où il vouloit remercier le Dieu des Batailles. Il aperçut sur ce Temple un monument d'ignominie que le Grand Soliman y avoit fait placer (a), c'étoit *le Croissant*. Il le fit abattre, & fouler aux pieds par le Peuple. Il entonna lui-même le *Te Deum*

(a) Condition sous laquelle il leva le Siege de Vienne, qui commençoit à l'inquiéter, tandis que la Place étoit encore plus inquiète.

qui fut chanté. Dans cette cérémonie An. 1683. on ne vit aucun Magistrat. Les personnes même distinguées dans la Ville ne s'y trouverent qu'en petit nombre, tandis que le Peuple, sans politique, chantoit les louanges de Dieu & celles du Vainqueur. Le Sermon qu'on entendit, avoit pour texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu nommé JEAN.* C'avoit été l'exclamation du Pape Pie V. un siècle auparavant, lorsqu'il apprit la fameuse bataille de Lépante, que le célèbre Bâtard de Charles-Quint, Dom Juan d'Autriche, gagna contre la flotte du Sultan Sélim. Il y avoit pourtant une grande différence entre cette victoire & celle de Jean Sobieski. La Chrétienté ne tira presqu'aucun fruit de la première. Celle de Vienne a sauvé l'Empire & la Religion. Vienne prise, on eût vu, comme à Constantinople, les Eglises Chrétiennes se changer en Mosquées; & qui sait où le Mahométisme, qui couvre déjà tant de terres, eût fini?

Léopold, qui comptoit triompher dans sa Capitale sans avoir combattu, arrivoit par le Danube, esant à peine jeter les yeux sur les ruines encore fumantes de tant de hameaux, de villages, de jardins, de maisons de plaisance, ruines si vastes qu'il fallut faire une nouvelle carte topographique: les lieux marqués dans celle de *Vischer*, ne subsi-



An. 1683.

stoient plus (a). A mesure qu'il approchoit, il entendit des salves de canon qui n'étoient pas pour lui. Son cœur fut profondément blessé ; & en se tournant vers le Comte de Sintzendorf, il lui dit : *La faiblesse des conseils où vous avez eu part, cause la honte que je reçois aujourd'hui.* Ces paroles dites avec ce ton de Maître qui écrase toujours le Courtisan, causerent au Ministre un faiblissement dont il mourut le lendemain (b). Un Ministre qui expireroit de douleur pour avoir conseillé le malheur du peuple, mériterait des larmes.

L'Empereur, pour n'être pas spectateur du triomphe de Jean, suspendit sa marche. Une difficulté de cérémonial l'arrêtoit aussi : il s'agissoit de savoir si jamais un Roi Electif s'étoit trouvé avec un Empereur, & comment il avoit été reçu. Le Duc de Lorraine, qui n'entendoit en ce moment que le cri de la reconnaissance, répondit : *A bras ouverts, s'il a sauvé l'Empire.* L'Empereur n'écoutoit que la Dignité Impériale, & il fit savoir à Jean qu'il ne lui donneroit pas la main qu'il prétendoit en qualité de Souverain. Après bien des chicanes, il fut réglé qu'on se verroit en pleine campagne. L'Empereur, en s'acheminant, passa devant les Bavares. L'Electeur étoit à leur tête. Il avoit reçu de Léo-

(a) Journal du Siege, page 16.

(b) Mémoires du Duc de Villars, tome 1. page 329.

pold une épée enrichie de diamans, dont An. 1683.  
il venoit de faire un bon usage: cela ne l'empêcha pas d'éprouver dans la fuite toute la rigueur de la Maison d'Autriche.

Le moment de l'entrevue arriva. Le Roi de Pologne avec un bonnet à la Polonoise & une aigrette terminée par une grosse perle flottante, armé comme le jour de la bataille, avec un bouclier à la Romaine où étoient gravées, non les actions de ses ayeux, mais les siennes; monté sur un cheval superbe & magnifiquement harnaché, aborda l'Empereur avec ce port héroïque dont la nature lui avoit fait présent, & cet air que donne la victoire. L'Empereur, vêtu comme il l'étoit dans sa Cour, assez simplement, & monté de même, ne l'entretint que des services reçus en tout tems par les Polonois, de l'amitié & de la protection des Empereurs. Il lâcha pourtant le mot de reconnoissance pour la délivrance de Vienne. A ce mot le Roi tournant bride, lui dit: *Mon Frere, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service.* Il alloit finir l'entretien qui devenoit gênant; mais il apperçut le Prince Jaques son fils qui mettoit pied à terre pour saluer l'Empereur. *C'est un Prince,* lui dit-il, *que j'éleve pour le service de la Chrétienté.* L'Empereur, sans dire mot, fit un signe de tête: c'étoit pourtant ce jeune Prince dont il avoit promis de faire son gendre. A quoi devoi-

An. 1683. ent s'attendre les Palatins qui environnoient leur Roi? L'un d'eux s'avança pour baiser la botte de Sa Majesté Impériale, mais il s'attira une reprimande de la part de son Maître: *Palatin! point de bassesse*; & on se quitta. Personne ne fut plus blessé des procédés de Léopold pour le Libérateur de Vienne que le Duc de Lorraine. On a dû s'appercevoir, dans le cours de l'expédition, des égards, de la déférence, de la vénération du Duc pour le Roi Jean; & si on se rappelle que Jean lui avoit disputé & enlevé la Couronne de Pologne, on conviendra qu'il falloit être bien grand pour traiter ainsi un rival.

Jean mécontent de l'Empereur, après avoir sauvé l'Empire, devoit naturellement penser à retourner dans ses Etats. C'étoit l'intention de la République & le vœu de la Reine. L'Empereur lui-même le souhaitoit, pour une raison qu'il se gardoit de manifester. Il savoit que les mécontents de Hongrie, ne comptant plus assez sur la fortune de Tékéli, avoient fait offrir leur Couronne à Jean pour le Prince Jaques son fils. Ces mécontents étoient en armes; & Léopold ne voyoit pas tranquillement à leur portée un Roi victorieux qui, en acceptant cette Couronne, pouvoit lui vendre chèrement le service qu'il lui avoit rendu. Cette ambition que Jean auroit pu justifier par les suffrages d'un peu-  
ple

ple qui reprenoit sa liberté pour en dis- An. 1683,  
poser, n'entroit point dans son ame; il ne pensoit qu'à la cause commune de la Chrétienté & à l'intérêt particulier de la Pologne en continuant d'humilier l'Empire Othoman. Il se flattoit même encore, malgré les procédés de Léopold, de lui voir accomplir ses promesses. Le mariage d'une Archiduchesse avec son fils, l'hérédité absolue de la Couronne de Pologne dans sa Maison : cette double espérance le soutenoit contre la hauteur Impériale.

Lorsque le Conseil de Vienne eut pénétré ses sentimens, il résolut de profiter encore des forces Polonoises pour enlever *Neubausel* aux Turcs. Cette Place, dont le Duc de Lorraine avoit été obligé de lever le siège au commencement de la campagne, est située au Nord du Danube. Ce siège fournissoit le moyen de revoir les Turcs, qu'on se repentoit d'avoir laissé échapper avec si peu de perte.

Kara-Mustapha, après sa défaite, s'étoit retiré à Bude (a), où il attendoit son sort. Sa qualité de gendre de Ma-

(a) Capitale du Royaume de Hongrie. On dispute si c'est l'ancienne *Aquincum* où étoit la seconde Légion Romaine *Adjutrix*. Antonin, dans l'exemplaire du Vatican, a écrit *Aquincus*. Cette *Aquincus* ou *Aquincum*, n'est ce point plutôt *Cépol* sur le Danube? D'autres encore prétendent que ce n'est ni Bude, ni Cépol, mais *Strigonie*. Ample matière pour une belle Dissertation qui ne prouvera rien.

Ann. 1683. homet le servit, & encore plus la Sultane Validé. Les Sultans ont un respect tout particulier pour leur mere, au delà même de ce que la nature prescrit. Si, sans la consulter, ils partageoient leur lit avec une Sultane, l'Alcoran & la Cour en murmureoient. Ils lui abandonnent une partie de la police du Serrail; ils lui permettent d'entrer dans les Conseils d'Etat; elle délibere, à face voilée, avec le Visir & le Mouphti (a). Mahomet étoit pénétré de ce respect filial pour sa Mere. Elle suborna des témoins qui cherchoient à s'avancer par une complaisance assez ordinaire dans les Cours. Elle rejetta le désastre de Vienne sur des têtes bien moins criminelles que celle de son Favori. Le Bacha de Bude fut étranglé & regretté de tout l'Empire. Il avoit fait des prodiges au siège de Candie, apaisé une révolte en Egypte, augmenté le tribut de ce Royaume sans fouler le peuple, mérité la confiance du grand Cuprogli. Il est vrai que dans l'occasion présente il avoit livré le Visir aux armes des Chrétiens, défection qui n'arrive presque jamais qu'à un Général méprisé ou détesté: faute pourtant inexcusable; il la payoit de sa tête. Trois autres Bachas expirèrent avec lui. Le Kan des Tartares fut déposé: déposition qu'il n'auroit pas méritée sous un autre Visir.

(a) Cantémir, tome 2, page 131.



Le même Courier qui étoit chargé de ces ordres cruels, apportoit au vrai coupable des marques éclatantes d'une faveur continuée; mais à condition de réparer son malheur. Tout vaincu qu'il étoit, il avoit encore une Armée bien supérieure à celle des vainqueurs. La lice se rouvroit.

Le Roi de Pologne étoit en marche dès le 17 Septembre, pour achever la destruction de l'ennemi; car il croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. L'Armée Allemande le suivoit, non pas aussi nombreuse qu'elle étoit à l'affaire de Vienne. Waldeck pensoit à remener les troupes des Cercles. L'Electeur de Baviere étoit malade, & son Corps d'Armée attendoit sa guérison. L'Electeur de Saxe s'étoit retiré tout-à-fait pour entrer dans le juste ressentiment d'un Prince de sa maison. Si dans la même carrière il se trouve deux sujets d'un mérite éclatant, il est aussi dangereux de n'en récompenser qu'un, que de les oublier tous deux. Staremborg, outre une grande somme d'argent, avoit reçu la Toison d'Or & le Bâton de Feld-Maréchal. Ce dernier honneur auroit contenté le Prince de Saxe-Lawembourg, qui l'avoit mérité en servant l'Empereur. Il lui fut refusé, & il refusa ses services en même tems que l'Electeur reprenoit ses troupes. La Gar-nison de Vienne & quelques autres Ré-

An. 1683. gimens, remplirent une partie du vuide. L'Armée Chrétienne se trouvoit encore forte de cinquante mille hommes. Elle passa le Danube au - dessous de Presbourg, sous le canon de Comore, faisant face à Neuhausel.

Tous les Généraux Allemands n'avoient pas pour Jean la même déférence que le Duc de Lorraine. Staremberg, qui commandoit l'Infanterie, dépositaire de la faveur & des intentions de Léopold, ne se concilioit pas toujours avec les dispositions de Jean. Un événement augmenta cette mesintelligence. Tékéli, depuis la défaite des Turcs, voyoit un précipice s'ouvrir sous ses pas. Il cherchoit un accomodement avec l'Empereur sous la protection de Jean. Ses Envoyés furent écoutés dans un Conseil. Leurs propositions se réduisoient à six articles: la conservation de leurs privilèges, la restitution de leurs biens, la convocation d'une Diète libre, une suspension d'armes pendant la négociation, & pour Tékéli leur Chef, la Souveraineté de quelques Comtés qu'on lui avoit promis l'année précédente. A peine eurent-ils achevé, que Staremberg les interrompit en ne parlant que d'échafauds & de bourreaux. Jean parla en Prince clément, puissant & arme, faisant sentir le respect qu'on devoit à la Médiation de celui qui venoit de sauver l'Empire. Les Impériaux répondirent avec

aigreur qu'ils n'avoient pas été simples An. 1683  
spectateurs de cette grande journée. Jean  
dès ce moment résolut de leur apprendre  
qu'il pouvoit vaincre sans eux, quoique  
pour eux.

Un Corps de six à sept mille Turcs,  
tout Cavalerie, avoit passé le Danube sur  
le pont de Strigonie pour en garder la  
tête. C'est-là où est le Fort de Barcan,  
ouvrage en terre, fraisé & palissadé, peu  
considérable en lui-même, mais deve-  
nu fameux par les actions qui s'y passèrent.

Cette Cavalerie Turque étoit comman-  
dée par un jeune homme qui avoit vu  
étrangler le Bacha de Bude, & ne crai-  
gnoit point d'occuper sa place. Ce jeu-  
ne Bacha, *Kara-Méhémed*, né pour la  
guerre, plein de feu, de courage &  
d'ambition, vouloit mériter sa fortune.

L'Armée Polonoise campoit toujours  
en avant. Jean se flatta d'écraser cette  
poignée de Turcs & d'enlever le Fort de  
Barcan. Mais il ne vouloit pas que les  
Allemands eussent part à cette victoire.  
Il leur déroba sa marche. Cependant  
des espions revenant à lui, rapportoient  
que les ennemis étoient en grand nom-  
bre : *Ne nous informons pas, dit-il, com-  
bien ils sont, mais où ils sont.* Il les trou-  
va trop tôt, quoique le nombre en fût  
réellement petit.

Le 7 Octobre fut un jour de sang.  
Les Turcs s'étoient couverts d'un ri-  
deau. L'Avant-garde Polonoise ne s'en

An. 1683. croyoit pas si près. Ils fondent sur elle sans lui donner le tems de se mettre en bataille. Le trouble & la confusion s'emparent des esprits. L'Officier ne commande plus, ou commande mal. On fait mettre pied à terre à des Dragons dans une plaine. Les Cosaques sont renversés; les Pancernes ne tiennent plus; les Dragons du Grand - Général ne remontent à cheval que pour se sauver. Ceux du Roi n'en ont pas le tems, & sont taillés en pieces. On ne voit que des gens qui fuyent, & des têtes qui tombent sous le fabre.

Jean arrive au milieu de ce désordre avec le gros de sa Cavalerie. Sa présence n'arrête pas le Vainqueur. Le jeune Bacha redouble d'activité. A peine Jean a-t-il le tems de se ranger sur une ligne. Il reçoit les Turcs avec fermeté, il les charge même à son tour. Mais les Turcs se développant pour envelopper toute la ligne Polonoise, & poussés par cette fureur qui animoit les Mahométans sous les premiers Califes, font plier la gauche, enfoncent la droite, ouvrent le centre. Ce n'étoient plus ces intrépides Towarisz qui dans le siècle passé avoient dit à leur Roi : *Qu'as-tu à craindre avec vingt mille lances? Quand le Ciel tomberoit, nous le soutiendrions de leurs pointes.*

Dans ce trouble universel où chaque instant entassoit des mourans sur des morts, où la retraite devenoit aussi dan-

grecuse que la résistance, le grand Jablonski pria le Roi de s'échapper avec son fils qui combattoit à côté de lui, ajoutant qu'avec quelques Escadrons ralliés il tâcheroit de tenir encore quelques momens pour couvrir sa personne sacrée. Le Roi savoit qu'il n'étoit sacré que pour s'immoler à la République. Il continua le combat jusqu'à ce qu'il fût entraîné, lui & son fils, par la foule des fuyards. Jamais terreur plus grande. Les Houllards jettoient leurs lances, les Cornettes leurs étendards; on voyoit tout cela pêle-mêle dans les sillons avec les tymbales. Que personne ne se vante d'être toujours brave, & toujours prêt à prodiguer sa vie pour conserver son Prince. Les Officiers, ces braves de profession, abandonnoient le leur à la merci de l'ennemi. Des Généraux vouloient les retenir en leur montrant le Roi; ils répondoient que leur vie étoit leur première affaire; & que si le Roi étoit pris ou tué ils en feroient un autre. Vouloit-on user de la force, ils menagoient de fabriquer. Le Comte de Maligny, Frere de la Reine, vit le fer Polonois levé sur sa tête. L'inégalité du terrain augmentoit encore le carnage. Des sillons fort creux culbutaient le Cavalier pour être écrasé par les siens ou décapité par l'ennemi. Le jeune Lubomirski renversé par terre offroit dix mille ducats à celui qui lui



An. 1683, sauvéroit la vie. Un palfrenier les gagn<sup>a</sup> en lui cédant un cheval de main. Le Palatin de Poméranie, d'Hénoff, n'eut pas le même bonheur. Démonaté, percé d'une balle, il arrosoit un sillon de son sang. Un Turc lui coupa la tête.

Le Roi emporté par son cheval, ne voyoit plus son fils. Il le demandoit avec la dernière inquiétude. D'autres yeux prétendoient le voir, & le montroient. On le trompoit pour le calmer. Le feu de la poursuite s'enflammoit toujours davantage, & la fuite se précipitoit à mesure. Chacun se trouvoit chargé de sa propre conservation, le Roi comme les autres. Deux Turcs le joignirent, il se met en défense. L'un d'eux levoit le fabre sur cette tête si précieuse à la Pologne, & si odieuse à l'Empire Othoman. Un Reitre de la Garde Royale prévient l'Infidele & le renverse d'un coup de mousqueton. Ce Garde n'eut pas le tems de jouir de la reconnoissance de son Prince. L'autre Turc venge son camarade & pousse au Roi. Le Grand-Ecuyer, *Mateinski*, lui fait un bouclier de son corps, en présentant le pistolet au Turc, qu'il vient à bout d'écarter par cette contenance ferme. Cette terrible scene se passoit plus vite qu'on ne peut la raconter. La fuite n'en étoit pas suspendue.

La foule des fuyards qui croissoit autour du Roi, rendoit sa situation plus

cruelle. Froissé continuellement par les An. 1683.  
chevaux & par les armes, les bras meurtris, les cuisses brisées, embarrassé de sa taille puissante, hors d'haleine, presque suffoqué, il eut besoin de secours. Ma-teinski le soutenoit d'un côté, & un premier venu de l'autre, tandis que son cheval, la bride sur le col, redoubloit de vigueur. Revenu à lui, il aperçut à travers un nuage de poussière un jeune homme qu'un Turc arrêtoit par le manteau. . . C'étoit son fils qui se débarrassa en abandonnant son vêtement, & fut poussé vers un Bois où il trouva un asyle.

Il y avoit près d'une heure que la déroute duroit, & que la plaine se couvroit de morts : encore quelques minutes, & la Pologne perdoit en un jour ce qu'elle avoit de plus précieux, son Roi, ses Généraux & toute sa Cavalerie. L'Infanterie s'avançoit à grands pas. L'Armée Impériale la suivoit, l'Artillerie se disposoit. Les Turcs, en trop petit nombre pour affronter de si grandes forces, retournerent sur le champ de bataille, dont ils resterent maîtres.

C'étoient ces mêmes Turcs qui avoient fui devant Vienne. Il leur manquoit un Chef. Ils l'avoient trouvé dans la plaine de Barcan. On avoit vu pendant toute l'action le jeune Bacha marquant les mouvemens, bravant la mort, & apprenant aux autres à la mépriser. Un peu

An. 1693. plus d'expérience, & il devenoit un des plus grands Capitaines.

On n'a jamais su au juste la perte des Polonois. Ils saisirent les premiers momens pour enterrer leurs morts, afin d'en dérober la connoissance.

Lorsque cette tempête de sang eut cessé, le calme avoit quelque chose de bien triste encore. Le Roi accablé de lassitude & de chagrin s'étoit jetté sur du foin. On lui amena son fils qu'il ne comptoit pas instruire par le malheur; leçon utile, puisqu'il lui apprenoit à le supporter. Des Seigneurs Polonois échappés au carnage, les yeux baissés, l'air abattu, environnoient leur Maître dans un morne silence. Les Généraux Allemands composoient leur visage pour la tristesse. Jean lisoit au fond de leurs cœurs: *Messieurs*, leur dit-il avec cette candeur qui ne se trouve que dans les grandes ames, *j'avoue que j'ai voulu vaincre sans vous pour la gloire de ma Nation: j'en suis puni, j'ai été bien battu; mais je prendrai ma revanche avec vous & pour vous. C'est de quoi il faut s'occuper.* Cette éloquence du cœur est peut-être au-dessus de toutes les harangues de Tite-Live.

Le jeune Bacha, fier d'avoir triomphé d'un si Grand Roi avec des forces inférieures, pensoit de son côté à de nouveaux lauriers. Il dépêcha la nuit même à Bude, pour y porter la nou-

velle de sa victoire. Le Grand-Visir , *Ann. 1683*,  
 sans perdre un moment, fit marcher un  
 Corps de vingt mille chevaux qui arri-  
 va le lendemain par le pont de Strigo-  
 nie, la distance n'étant que de six lieues.  
 Il écrivit en même tems à *Tekeli*, qui at-  
 tendoit les événemens à la tête de tren-  
 te mille hommes : „ que s'il avoit eu  
 „ des raisons pour ménager le Roi de  
 „ Pologne, elles cessoient à présent;  
 „ que son Armée étoit entièrement dé-  
 „ truite, & lui tué ou pris; qu'il n'étoit  
 „ plus question que des Allemands, dont  
 „ on auroit bon marché; & qu'il devoit  
 „ faire la plus grande diligence pour se  
 „ rendre à Barcan, où il assureroit sa  
 „ Couronne, en méritant la protection  
 „ de l'Empire Othoman, & en parta-  
 „ geant sa gloire “.

C'est ainsi que Kara-Mustapha projet-  
 toit d'effacer sa honte, sans venir en  
 personne prendre part aux dangers.

Jean, à qui le repos de la nuit avoit  
 rendu des forces, donna toute la jour-  
 née du huit à rassembler son Armée dis-  
 persée, à la consoler du malheur de la  
 veille, à l'animer à la vengeance, à la  
 combiner avec les Impériaux, & à ré-  
 gler l'ordre de bataille du lendemain.  
 Sa lettre à la Reine, datée de ce jour,  
 en lui apprenant son désastre, étoit gla-  
 çante. Il lui disoit qu'il *marchoit aux*  
*ennemis, & qu'elle devoit s'attendre à leur*  
*défaite ou à un éternel adieu.*

An. 1683.

*Tékeli* n'étoit point arrivé le matin du neuf, lorsque l'action s'engagea. Tout autre que le jeune Bacha auroit évité l'engagement, ou du moins ne l'auroit pas cherché. On aura peine à croire que vingt-six mille Turcs, tous Cavalerie & sans canons, aient osé défier cinquante mille Chrétiens qui ne manquoient d'aucune force, Infanterie, Cavalerie, Artillerie. Si c'étoit témérité, le jeune Bacha fit encore une faute plus considérable. Il se mit en bataille dans un cul-de-sac, le Danube à sa gauche, une chaîne de montagnes à sa droite, la rivière de Gran derrière lui, n'ayant pour toute retraite que son pont de Strigonie, protégé par le Fort de Barcan. C'étoit dire à ses Soldats, il faut vaincre ou périr. Ce beau désespoir a réussi quelquefois : la prudence vaut mieux. Il ne forma qu'une ligne assez profonde avec des intervalles médiocres, mais elle étoit soutenue de trois colonnes de quinze Escadrons chacune, l'un à la queue de l'autre. Les Turcs prétendent que ces colonnes sont difficiles à rompre, se rallient aisément, fort propres à envelopper l'ennemi. Les Polonois venoient de l'éprouver bien cruellement.

Deux Bachas, celui de Silésie & celui de Caramanie, menoient les aîles. Le Général que la victoire avoit rendu plus brillant, & qui s'en promettoit une autre, étoit au centre.



L'Armée Chrétienne débordoit les AN. 1683.  
Turcs de toute la moitié de son front ,  
mêlée par distribution égale de troupes  
Allemandes & Polonoises , afin que les  
deux Nations pussent partager les dan-  
gers , & la gloire , s'il y en avoit à vain-  
cre avec tant de supériorité. Le Roi  
étoit à la droite , Jablonowski à la gau-  
che , le Duc de Lorraine au centre.

Les Chrétiens s'ébranloient pour char-  
ger : les Turcs plus prompts arriverent  
sur eux avec des hurlemens & une im-  
pétuosité qu'on ne peut décrire. Un  
torrent qui se précipite d'une montagne,  
n'est ni plus bruyant , ni plus rapide.  
On les reçoit avec une fermeté qui lais-  
se chacun dans sa place , & avec un feu  
épouvantable qui fait tomber hommes  
& chevaux. Ils font volte-face pour  
respirer un moment , & reviennent avec  
plus de fureur. Sans les chevaux de  
Frise qui couvroient les Bataillons Chré-  
tiens , ils les enfonçoient. Dix fois ils  
sont au moment de réussir , & dix fois  
on les repousse. Jamais Escadrons ne  
manœuvrèrent avec plus de légèreté &  
de promptitude. C'est-là que l'on con-  
nut bien l'excellence des chevaux Turcs.  
Après tant de tentatives aussi auda-  
cieuses qu'inutiles , ils changent l'ordre  
de l'attaque. Jusqu'à ce moment ils  
n'ont chargé que la gauche ; ils entre-  
prennent également sur le centre & sur  
la droite ; & si un Corps est repoussé ,

An. 1583. l'autre qui a repris haleine se signale par des efforts au-dessus de la valeur ordinaire. Ce n'est point par le feu, c'est par l'arme blanche dans une mêlée complete qu'ils prétendent vaincre. Si Tékéli eût paru en ce moment, comme il le pouvoit, l'Armée Chrétienne eût couru de grands risques.

Le Bacha de Silistrie perce dans la gauche, son cheval est tué sous lui. Un gros de Cavalerie l'enveloppe. Il se défend à terre, soutenu de quarante de ses domestiques, qui descendent de cheval pour le couvrir de leurs sabres. Jablonowski touché de cet héroïsme, crie, *qu'on sauve ces braves gens*. Les Allemands les mettent en pieces. Le malheureux Bacha, livré à la fureur du Soldat, regarde Jablonowski & se rend à lui. Le Bacha de Caramanie couvert de sang est pris au même endroit.

Le Général privé, pour ainsi dire, de ses deux bras, fait encore tout ce qu'on peut attendre du courage le plus décidé. Il se fait jour dans le centre: mais enfin blessé de deux coups de sabre, & sentant l'épuisement de ses Troupes, il pense à la retraite.

Jean, qui en apperçoit les premières dispositions, ne lui en donne pas le tems. Il s'avance à la tête de sa Cavalerie pour le prendre en flanc & lui couper sa retraite. On voyoit déjà sur le pont les premiers qui se retiroient. L'Armée

Chrétienne poussant de grands cris à son tour, double le pas, se déploie en croissant, atteint l'ennemi. An. 1683.

Ce n'est plus qu'un amas de foudres qui tombent sur des gens qui cherchent à fuir. Les uns gagnent le pont ; mais ce pont de batteaux, balayé par le canon , & surchargé , s'enfonce sous le poids. Les autres courent vers le Fort , mais le Fort regorge , & les repousse. On en voit se jeter à la nage dans le Danube qui se couvre d'hommes & de chevaux ; le feu les atteint encore & le fleuve les engloutit. Dix-huit mille qui n'osent tenter ce chemin dangereux , restent sur le bord dans un danger plus grand. Il faut que l'homme n'ait qu'une certaine mesure de courage comme de force. Ces Lions qui vouloient tout dévorer il n'y a qu'un moment , se laissent égorger comme un troupeau sans défense. Tenant encore leurs armes , ils ne font pas le moindre effort pour vendre leur vie : on les croiroit frappés du Ciel. Ils crioient *amman* , pardon ; & ils recevoient la mort. La plume tombe des mains , quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

Les Janissaires du Fort regardoient cette boucherie en attendant leur destinée. Ils faisoient tous les signes d'un ennemi qui se rend. Ils arboroient le drapeau blanc ; & dans la crainte qu'on ne l'apperçût pas , ils déchiroient les

AN. 1683. manches de leurs chemises, qu'ils présentaient au bout de leurs armes. Ce jour n'étoit pas fait pour la pitié. Leur mort étoit écrite sur leurs palissades, au dessus desquelles les Soldats Polonois voyoient les têtes sanglantes de leurs Freres. La rage qui les faisoit leur coûta de nouvelles larmes, qu'ils auroient dû s'épargner. Les Janissaires, sur le point d'être forcés lorsqu'ils offroient de se rendre, firent une décharge fort meurtrière. Ce fut un coup de désespoir & leur dernier moment. L'Historien de la vie du Duc de Lorraine dit que ce Prince avoit reçu leur capitulation. Si le fait est vrai, tout se réunit, en ce jour, pour noircir les Chrétiens. Ceux qui commandent ont beau rejeter sur le Soldat les cruautés inutiles. Quand le Soldat est bien discipliné, il n'est que brave. Des vingt-six mille Turcs qui combattirent, deux mille seulement se sauverent avant la rupture du pont. Le jeune Bacha qui auroit mérité la seconde victoire, si la valeur suffisoit, étoit du nombre.

Tékéli se présenta sur une hauteur lorsque le sang cessoit de couler, parce qu'il n'y en avoit plus à répandre. Il auroit pu arriver à tems. Il disparut. Il n'étoit ni assez Chrétien, ni assez Turc: moyen sûr pour être tôt ou tard la victime de l'un ou de l'autre parti.

Dans cette journée la plus sanglante  
du

du siècle, tout étonnoit : un jeune Guer- An. 1681  
rier qui, sans avoir jamais commandé,  
osoit se commettre avec d'anciens Gé-  
néraux & défier le Héros du tems.  
Vingt-six mille Infideles en bataille ran-  
gée contre cinquante mille Chrétiens qui  
se virent au moment d'être battus. Ces  
mêmes Infideles, plus que des hommes  
au commencement de l'action, & moins  
que des femmes à la fin. Des Chrétiens  
qui se baignent, après la victoire, dans  
le sang de dix-huit mille hommes qui  
demandent grace : vérité que je vou-  
drois supprimer, si la fidélité de l'Hi-  
stoire le permettoit.

Cette victoire, qui donnoit aux Chré-  
tiens le Fort de Barcan, fit changer le  
plan des opérations. On devoit assiéger  
Neuhausel : on se décida pour Strigonie,  
qui se trouvoit affoiblie par la prise du  
Fort. Cette Ville que les Allemands ap-  
pellent Gran, baignée par la rive droite  
du Danube, a sa citadelle sur un rocher  
très-élevé. Staremberg, pour reconnoî-  
tre la place, en fit deux fois le tour au  
petit pas, à travers les boulets qui le  
couvroient de terre. On le loua beau-  
coup pour cette intrépidité : on ne dit  
pas un mot des Ingénieurs qui l'accom-  
pagnoient. Strigonie étoit abondamment  
pourvue, & on s'attendoit à une longue  
résistance. Point de Nations qui soutien-  
nent un siege avec plus d'opiniâtreté que



An. 1683. les Turcs ; parce qu'ordinairement il y va de la vie du Bacha qui se rend. Si cette pratique s'établissoit dans l'Europe Chrétienne, on n'y verroit pas des conquêtes si rapides. Cette loi sévère ne produisit pourtant pas son effet dans cette conjoncture. Le Bacha brûla les faux-bourgs & la basse Ville ; & au bout de quatre jours il battit la chamade, mettant dans ses conditions qu'il ne rendroit Strigonie qu'au Roi de Pologne ; & qu'il seroit conduit à Bude , lui & sa garnison.

Le Roi entra dans la Place le jour de la Toussaints, & la remit au Duc de Lorraine. Il voulut engager le Bacha à le suivre en Pologne pour mettre sa tête en sûreté. Le Musulman répondit que sa vie étoit entre les mains de Dieu & du Grand-Seigneur, & qu'il aimoit mieux mourir par leur ordre que de vivre parmi des Infideles. Cette résignation n'étoit pas difficile. On a cru que le Visir n'ayant pas le courage de secourir la Place, lui avoit commandé de la rendre. Il y avoit cent quarante-trois ans que le Grand Soliman en avoit fait la conquête sur l'Empereur Ferdinand I. Frere de Charles - Quint. Elle revenoit à ses Maîtres.

La saison s'avançoit ; & le Danube avoit fait périr plus de Polonois, que la guerre n'en avoit détruit dans trois ba-

tailles. Les eaux de ce fleuve dont Char-  
lemagne se plaignoit déjà, donnent la  
dyssenterie aux Etrangers. Cette maladie  
enleva le Palatin de Volhynie, Siéniaws-  
ki. C'est lui qui avoit marché le pre-  
mier au secours de Vienne. Grand-En-  
seigne de la Couronne, & Petit-Géné-  
ral, il périt au milieu d'une belle car-  
riere. Son fils, avec les années, par-  
vint au Grand-Généralat qu'il auroit mé-  
rité lui-même; & ce Fils eut le bonheur  
de trouver une épouse digne de lui. Elle  
avoit une si grande considération en Po-  
logne, que Louis XIV. entretenoit une  
correspondance avec elle.

La prise de Strigonie termina la cam-  
pagne, & les Armées se séparèrent. Les  
Polonois, pour revoir leur Patrie, avoient  
cent lieues à faire par un pays coupé de  
rivières & de montagnes, infesté des  
mécontents de Hongrie, semé de Villes  
qui leur appartenoient, ou aux Turcs;  
& la dernière chaîne de montagnes qui  
sépare la haute Hongrie & la Pologne,  
ne présenteoit en cette saison que des  
neiges, des glaces & des torrens, à  
travers lesquels il falloit se chercher un  
chemin. Ces montagnes que les An-  
ciens appelloient *Carpates*, les gens du  
pays les nomment *Krapack*. On en étoit  
encore bien éloigné, & jusqu'à ce qu'on  
y parvînt. les difficultés s'accumuloient.

Le troisieme jour de la marche, le

An. 1683. Comte de Forgaste, Seigneur Hongrois, du parti de Tékéli, suivi de quatre cens chevaux de ses propres troupes, vint se rendre à Jean, en le suppliant de solliciter sa grace auprès de l'Empereur : Jean l'obtint. Forgaste voulut la mériter dans l'occasion même. Il suivit l'Armée jusqu'aux Monts Carpates, courant sans cesse sur ses compatriotes. Ceux-ci, plus irrités contre lui que contre l'Empereur même, lui dressèrent une embuscade, où toute sa troupe fut taillée en pieces. Le Chef, qu'une double trahison avoit rendu si odieux, n'eut pas le courage de périr les armes à la main : il se sauva.

Si Jean n'avoit voulu faire que sa route, il se seroit épargné d'être harcelé continuellement comme il le fut. Tékéli, qui vouloit toujours le ménager, auroit aisément contenu ses Hongrois ; mais il vouloit marcher en conquérant, & soumettre à l'Empereur toutes les Villes qui se trouvoient sur son passage. Epéries se défendit trois jours, Sabine un peu plus. Lévochi ouvrit ses portes. Zetchin, Place Turque, capitula dès qu'elle vit le canon. Jean laissoit des garnisons dans toutes. L'exemple de Forgaste, rentré en grace, séduisoit beaucoup de Seigneurs Hongrois. Le Comte d'Humanai, beau-frere de Tékéli, fut du nombre. Jean obtenoit enfin quelque

chose pour eux de la Cour de Vienne , An. 1683  
 parce qu'il y auroit eu du danger à lui  
 tout refuser. Et dans le fait le service  
 qu'il rendoit à l'Empereur par la force  
 & la douceur de sa médiation , étoit bien  
 plus grand que s'il lui eût livré les Re-  
 belles ; leur sang , que Vienne étoit tou-  
 jours disposée à répandre , auroit nourri  
 la révolte , & l'eût fortifiée des armes  
 du désespoir.

La grace que le Comte Humanai &  
 quelques autres transfuges venoient d'ob-  
 tenir , leur servit peu. Ils retomberent  
 entre les mains de Tékéli , qui leur fit  
 trancher la tête , sans épargner son  
 beau-frere.

Jean traversa les Carpates au mois de  
 Décembre , c'est-à-dire , au tems des  
 plus grandes horreurs , dont ces mon-  
 tagnes sont hérissées ; & il entra en  
 Pologne vers les fêtes de Noël. Il  
 trouva sur les frontieres l'Armée de Li-  
 thuanie qui marchoit au secours de Vien-  
 ne dès le mois de Juillet : étrange dispo-  
 nance , lorsque dans un même Etat il y  
 a deux Corps d'Armée qui n'obéissent  
 pas au même Chef. La Reine attendoit  
 son auguste Epoux à Cracovie : la vic-  
 toire & l'amour conjugal , en l'embras-  
 sant , terminèrent ses allarmes.

Ainsi finit cette fameuse campagne ,  
 le salut de Vienne & de l'Empire. Dans  
 cette grande scene qui fixa les yeux de

An 1683. L'Europe & de l'Asie, quelques-uns des premiers acteurs, au moment même de leurs services, ou dans la suite, eurent à se plaindre de l'ingratitude de Léopold.

Il refusa durement à l'Electeur de Saxe un honneur militaire pour un Prince de sa Maison. Il abandonna le fils, Auguste II. Roi de Pologne, aux armes triomphantes de Charles XII.

Sur la fin de son regne il pensoit à mettre au ban de l'Empire, l'Electeur de Baviere; son Successeur le fit.

Il ne voulut pas permettre que le premier Sénateur de Pologne, *Potocki*, fit élever une pyramide à son fils sur le terrain de Vienne, que ce jeune Héros avoit arrosé de son sang.

Nous avons vu avec quelle hauteur il traita le Roi de Pologne lui-même, qui venoit de lui rendre sa Capitale. Il lui disputa encore quelques canons Turcs parmi le grand nombre que les Polonois avoient pris: ces braves gens ne purent obtenir des quartiers d'hiver dans un pays qu'ils avoient sauvé.

Rome dévouée aux Empereurs, toutes les fois que son intérêt le demande, entra dans l'ingratitude de Léopold. Innocent XI. né son sujet, institua une fête, où l'on voyoit sur un Drapeau la figure de l'Empereur & la sienne: mais tout le monde ne parloit que de celle qu'on ne voyoit pas. La Reine Christi-



ne, alors à Rome, écrivoit au Vainqueur „ qu'il lui avoit fait sentir pour

An. 1684.

„ la première fois la passion de l'envie;  
 „ qu'elle lui envioit le titre glorieux de  
 „ Libérateur de la Chrétienté “.

La scène finit tragiquement du côté des Turcs. Le Kan des Tartares déposé, quatre Bachas sacrifiés d'abord après la journée de Vienne, ne suffisoient pas pour appaiser les cris de l'Empire Ottoman. L'ekéli fut envoyé, les fers aux pieds & aux mains, à Constantinople. Kara-Mustapha, chargé principalement des malheurs publics, accusé même d'avoir voulu se former dans Vienne, & dans la Hongrie, un Empire indépendant du Sultan, reçut son arrêt à Belgrade. La résignation Musulmane étonne toutes les Religions, excepté la Japonaise. Il est écrit dans l'Alcoran, qu'il *n'y a point de martyr plus glorieux que celui de mourir de la main, ou par l'ordre du Prince des Croyans.* Kara-Mustapha se prosterna devant cet ordre de mort, le baïsa, embrassa le Kiahia qui l'apportoit, tira de son sein le Sceau de l'Empire qu'il remit à l'Agâ des Janissaires, & tendit le cou à quatre bourreaux qui l'étranglèrent. Sa tête fut portée à Constantinople. Que ceux que la faveur élève jettent les yeux sur ce Visir, & qu'ils tremblent d'être heureux.

Tout le profit de l'expédition fut pour

An. 1683. Léopold. La Pologne n'y gagna que de la gloire & un titre. Les Têtes couronnées, en lui écrivant, dans les interregnes, adressoient, *inclytæ Reipublicæ*, à la célèbre République. La Cour de Vienne sur-tout étoit rigoureuse sur ce point. La République, depuis la journée de Vienne, est devenue *Sérénissime*: mot vuide de sens, qui ne vaut certainement pas la célébrité: mais les mots dans l'étiquette des Cours sont au-dessus des choses.

*Fin du sixieme Livre.*



# HISTOIRE

## DE

### JEAN SOBIESKI,

*ROI DE POLOGNE.*



#### LIVRE VII.

**J**EAN passa l'hiver à Cracovie, où il An. 1684  
reçut les félicitations de l'Europe.  
Mais aux yeux de la République il n'a-  
voit rien fait, s'il ne reprenoit Kami-  
nieck. C'étoit le vœu général dans tou-  
tes les Dietes. La conjoncture paroif-  
soit favorable. Les Turcs étoient occu-  
pés en Hongrie avec les Impériaux qui  
venoient de mettre le siege devant Bu-  
de, & il leur naissoit de nouveaux en-  
nemis. Les Moscovites & les Vénitiens  
demandoient à entrer dans la ligue. La  
Moscovie avoit fait, en différens tems,  
des pertes considérables en se mesurant  
avec les forces Othomanes. Venise se  
plaignoit aussi. Cette République, qui  
au commencement du cinquieme siecle  
n'étoit qu'une retraite de Pêcheurs & de  
quelques fugitifs, avoit fondé sa gran-  
deur par terre & par mer sur son Com-  
merce, & au tems des Croisades, au-

1684. lieu de se consumer dans cette maladie épidémique, elle s'étoit enrichie par la conquête de l'Isle de Candie, du Péloponnèse, & des meilleurs pays de la Grèce. La Patrie des *Périclès*, des *Sophocle*, & des *Platon* auroit pu recouvrer quelque lustre; mais le Turc en chassant les Vénitiens, l'avoit replongée dans la barbarie. Un autre grief tout récent des Vénitiens, étoit que leurs vaisseaux, pendant le siège de Vienne, avoient été insultés dans le Port de Constantinople. Ils espéroient donc, ainsi que les Moscovites, réparer leurs pertes, en s'alliant avec Jean, dont la conduite & la valeur paroissent enchaîner les succès. Leurs Ambassadeurs arrivés à Varsovie, traitèrent avec lui, & en même tems avec l'Empereur, qui sembloit prédestiné à cueillir les principaux fruits de la ligue.

L'Armée Polonoise s'étoit affoiblie par ses victoires. Le Grand-Général Jablonowski n'avoit rien oublié pour la rétablir: mais, malgré ses soins, elle restoit moins forte que dans la campagne de Vienne. Elle regrettoit encore le Petit-Général *Sięniawski*. Celui qui prit sa place, André Potocki, Castellan de Cracovie, la consola. Ce premier personnage dans le Sénat, se dispoisoit à devenir le premier dans l'Armée. Les Polonois joignirent les Lithuaniens sur la fin de Juillet. Ceux-ci n'avoient plus

à leur tête le Grand-Général Paç. La mort avoit fini son Généralat, & il laissoit à la Pologne des regrets que le Roi ne partageoit pas. On connoissoit d'autres Paç, parmi lesquels on auroit pu lui choisir un successeur ; mais Jean avoit résolu d'abaisser cette Maison. L'aîné des Sapiéha fut revêtu du suprême Commandement, & en même tems du Palatinat de Wilna. An. 1684

Jean avoit toutes sortes de raisons apparentes pour se dispenser de faire cette campagne. Les travaux éclatans de la dernière & de tant d'autres, sembloient lui permettre un repos honorable. Le succès du siège qu'on alloit former avec des forces médiocres, étoit très-incertain. Les Maîtres du Monde choisissent ordinairement leur tems pour marcher à la gloire. Celle qui se présentoit, n'offroit rien d'assez éblouissant. Ce n'étoit plus contre Mahomet en personne, comme en 1672, que Jean alloit combattre. Ce n'étoit pas même contre un Grand-Visir, revêtu de toute la puissance du Sultan. C'étoit contre un simple Séraskier qui commandoit plus de Tartares que de Turcs. Un tel adversaire ne flattoit point l'orgueil du Trône ; & enfin le Roi pouvoit confier l'expédition au Grand-Général Jablonowski, dont il connoissoit les talens, & qui auroit bien voulu faire quelque chose sans son Roi.



An. 1684.

Tous ces motifs ne purent le retenir dans les plaisirs de Varsovie. Il se mit à la tête de l'Armée, & s'avança sur Jaszowiec. C'étoit la seconde Ville de la Podolie, avant que les Turcs se fussent emparés de cette belle Province. Ils avoient brûlé la Ville, ne conservant que le Château : Château de défense extrêmement massif, composé de huit grosses tours, situé sur un rocher, dont la rivière de Janowf fait une presqu'île. Au pied du rocher on voyoit une enceinte de murailles peu élevées avec plusieurs tours quarrées de la même hauteur. Ce fut principalement la bombe qui emporta ce Fort, où il y avoit cinq cens trente Janissaires & treize pieces de canon. Les objets hors de la vue grossissent au gré de l'imagination. Le bruit de cet exploit retentit dans toute l'Europe. A peine en eût-on parlé, sans le grand appareil qui l'environnoit, toutes les forces de la République en mouvement, la présence du Roi & de sa Cour; la Reine elle-même, témoin de ce premier succès, croyoit en partager la gloire. Son ame s'allumoit au feu guerrier de son époux. La campagne finit là pour elle.

Il s'agissoit de Kamienieck; ce n'étoit plus un amusement de Reine. Le Roi, continuant sa marche, côtoya le Niester, dans le dessein d'y jeter un pont, d'entrer dans la Moldavie, pour couper tou-

te communication des Turcs avec Ka-  
minieck, & d'hiverner dans cette Pro-  
vince, au cas que la Place fût toute la  
défense dont elle étoit capable. Ce pro-  
jet, qui ôtoit à la Place tout moyen de  
se rafraîchir, l'auroit tenue bloquée pour  
la réduire à se rendre dans six mois sans  
effusion de sang : manœuvre trop humaine  
pour être glorieuse.

La grande diligence de l'ennemi dé-  
rangea tout le plan. A peine commen-  
çoit-on à travailler au pont, que vingt  
mille Turcs, & un plus grand nombre  
de Tartares parurent sur l'autre bord du  
fleuve. Mahomet avoit perdu dans la  
campagne de Vienne dix-sept Bachas de  
mérite, il ne lui en restoit que trois de  
réputation. *Soliman* en étoit un ; né en  
Bosnie, Province qui nourrit des gens  
de tête, il cherchoit à se signaler pour  
monter au Visiriat, que la suite des évé-  
nemens lui donna. Au premier bruit de  
la marche du Roi, il s'étoit avancé dans  
la Moldavie & la Valachie, où les deux  
Cantacuzenes régnoient, *Démétrius* &  
*Serban*. On les avoit vus Jouailliers à  
Constantinople, où un de leurs ancêtres  
avoit porté la Couronne Impériale. Ser-  
ban avoit des qualités, mais il entrete-  
noit des correspondances suspectes avec  
Vienne & Moscou : *Je sais tout*, lui dit  
*Soliman*, *tu seras observé*. L'autre,  
indigne de son nom, étoit un Prince  
foible, sans talens, & peu propre à com-

AN. 1684. mander dans un tems de crise; il le dépoussa & donna la Couronne de Moldavie à Cantémir, qu'il croyoit attaché aux intérêts de la Porte: c'étoit ce brave qui avoit sauvé les Sultanes devant Kamienieck. Après cet arrangement il se présentoit au Niefter lorsqu'on l'en croyoit encore bien éloigné, & cette célérité fut soutenue d'une contenance ferme.

Il ne fut pas possible de jeter un pont en sa présence. Les Tartares n'en eurent pas besoin pour venir aux Polonois. Cette Nation que rien n'arrête, qui vit de peu, & qui fait tout souffrir, seroit encore la plus redoutable de la Terre, si elle avoit la Discipline Européenne. Telle qu'elle est, on craint plus ses ravages que ses armes. La Hongrie, en ce moment, se trouvoit très-heureuse d'en être débarrassée. Ils envelopperent l'Armée Polonoise, en la harcelant de tous côtés, sans vouloir engager une action, aussi prompts à fuir qu'à se présenter, toujours prêts à repasser le fleuve, s'ils s'y trouvoient forcés.

On voyoit parmi eux une Horde qui se distinguoit par l'audace & l'acharnement; c'étoit de ces Tartares *Lipka* qui avoient vécu sous les Loix de la Pologne en Lithuanie, & qui étoient retournés à leur origine par la Paix de Zurawno. Cet article du Traité fut plus funeste à la Pologne, qu'il ne lui parut d'abord. Elle perdoit des cultivateurs

& des Soldats qu'elle avoit inquiétés sur An. 1684.  
 la Religion Mahométane ; car malgré la  
 Loi de tolérance établie dans la Répu-  
 blique, il se trouve quelquefois des zé-  
 lés puissans qui abusent de leur pouvoir.  
 Les persécutés devinrent ses ennemis les  
 plus dangereux. Ils joignoient la ruse  
 à la haine & au courage. Habitues en  
 Lithuanie depuis trois siècles, rien ne  
 les distinguoit plus des Polonois. Ils en  
 conservoient l'habillement, les armes &  
 la langue. Ils n'avoient perdu que ce  
 qui auroit pu servir à les faire reconnoi-  
 tre, cette laideur naturelle aux Tartares,  
 ces petits yeux, ce nez écrasé, ce teint  
 basané, fruits du climat d'où ils étoient  
 sortis. Polonois en tout, excepté dans  
 le cœur, ils avoient surpris le Fort *Mien-*  
*zibow*, d'où ils étendoient leur course dans  
 la Russie Noire. Ils se glissoient avec  
 facilité dans les Villages, dans les Châ-  
 teaux de la Noblesse, dans les Maisons  
 Religieuses, faisoient par-tout de grands  
 dégâts & beaucoup d'esclaves. L'occa-  
 sion présente augmentoit leur ardeur.  
 Ils entroient dans le camp Polonois de  
 nuit, & quelquefois de jour ; ils enlevoient  
 des équipages, ils se mêloient aux  
 Fourageurs & les sabroient. Il étoit  
 défendu de leur faire quartier, mais on  
 se trouvoit rarement dans le cas de cet-  
 te sévérité.

Pendant cette petite guerre, qui ne  
 laissoit pas de fatiguer les Polonois, les

An. 1684.

Turcs, sur le bord opposé du fleuve, se contentoient d'empêcher le passage. Les deux Armées se regardoient sans décider. Un Tartare distingué, qui avoit été autrefois à la Cour de Pologne pour traiter de la rançon de son frere, cria qu'il souhaitoit de voir encore le grand Roi. Jean fit répondre qu'il lui enverroit non seulement une escorte, mais des otages. Le Tartare repliqua que sa seule parole valoit mieux que tous les otages, & qu'il viendroit le lendemain. On a ignoré ce qui rompit cette entrevue.

Cependant Kaminieck, l'objet de cette campagne, restoit à couvert; & l'Armée Polonoise souffroit beaucoup dans un pays entièrement désert. Lorsque Cuprogli, en 1672, avoit conquis la Podolie, Province si belle & si féconde alors, il avoit permis aux Polonois de se retirer avec tout ce qu'ils pourroient emporter avec eux. Ce n'étoit pas un ordre; mais il ne vouloit point de mécontents sous les loix de la Porte. La Noblesse, le Clergé & les Maisons Religieuses donnèrent l'exemple de la retraite; le Peuple suivit: conduite peu sage pour une Province qui pouvoit espérer de rentrer un jour sous la domination Polonoise. Les vainqueurs brûlèrent donc les Villages & les Villages déformais inutiles, & toute la Podolie n'existoit plus que dans la seule Ville de Kaminieck. Un seul terrain cultivé s'étendoit l'espace de trois lieues



eues depuis les glais de la Place jus- An. 1684.  
 qu'aux ruines de Zwanieck, Ville au-  
 trefois considérable. L'Armée Polonoï-  
 se consumma tout ce qu'elle put; le feu  
 détruisit le reste jusqu'aux portes de Ka-  
 minieck. C'étoit faire du mal à l'enne-  
 mi, mais ce n'étoit pas le soumettre.

Un siege en forme d'une Place aussi  
 forte où il y avoit une garnison de dix  
 mille hommes, & en présence d'une Ar-  
 mée supérieure, devenoit impossible.

Jean voulut du moins élever une ci-  
 tadelle contre Kaminiék pour en préparer  
 la chute dans un tems plus favorable.  
 Il choisit à une lieue de distance, un  
 rocher isolé, baigné par la même riviere  
 qui passe à Kaminiék, & peu éloigné  
 du Niester. Il occupa son Infanterie &  
 ses Dragons à le fortifier. Les Turcs ne  
 virent pas ces travaux d'un œil tranquil-  
 le; ils passerent le Niester pour les trou-  
 bler. C'est ce que Jean souhaitoit, dans  
 l'espérance d'amener une bataille; mais  
 le Séraskier n'étoit pas de cet avis. Il se  
 contenta d'escarmoucher sans cesse avec  
 la Cavalerie Polonoise. Jean alloit sou-  
 vent à lui, mais le Séraskier se retiroit  
 incontinent sous le canon de la Place.  
 Le Fort de la Trinité, (ce fut le nom  
 de l'ouvrage qui s'élevoit) s'acheva en  
 six semaines. Ce Fort où l'on mit une  
 garnison, incommoda beaucoup la Place  
 tout le tems qu'elle resta encor au  
 pouvoir de l'ennemi. Elle ne pouvoit

An. 1684. plus recevoir ses convois qu'en tirant le sabre.

La saison s'avançoit. Jean prit le parti de se rapprocher de Léopol, où la Reine l'attendoit; mais en se retirant, toujours assiégé par les Tartares, il tâcha de les attirer dans quelque piège où il pût les battre. Il les tenoit dans une gorge, mais les Généraux objectèrent la fatigue de la marche & l'approche de la nuit. Ils proposèrent un Conseil de Guerre au moment précieux qu'il falloit charger. Quelque grand qu'un Roi de Pologne soit dans la Guerre, il n'y est jamais absolu. Les Tartares échappèrent, & frémissant du danger qu'ils avoient couru, ils rallentirent leur poursuite.

Cette campagne des Armées Chrétiennes ne ressembloit pas à la précédente, qui avoit été couronnée par la Victoire. Les Moscovites & les Vénitiens n'avoient encore rien tenté, & tandis que les Polonois manquoient Kamnieck, les Impériaux levoient le siège de Bude, après y avoir perdu vingt-huit mille hommes & cinq cens des meilleurs Officiers. Les assiégés, au milieu de leur joie, pleuroient leur Gouverneur tué sur la breche, ce jeune Bacha qui avoit eu la gloire singulière de battre le Roi Jean dans la plaine de Barcan. Il y avoit un mois que le siège étoit levé, lorsque Walfstein, Ambassadeur de Vienne, débitoit à la Cour de Pologne qu'on

avoit seulement renvoyé les malades & les blessés; fausse politique qui se déma-  
que bien vite, & qui ne sert communé-  
ment qu'à ôter la confiance des Alliés  
pour la suite d'une guerre. Le Duc de  
Lorraine & le Roi Jean venoient d'ap-  
prendre qu'avec de grands talens on  
n'est pas toujours heureux: c'étoit le  
Visir *Ibrahim* & le Séraskier de l'Armée  
de *Kaminieck*, *Soliman*, qui emportoient  
toute la gloire de cette campagne. Ce  
dernier préférant la prudence à l'éclat  
des batailles, avoit barré tous les projets  
de Jean.

Si on se rappelle que *Kaminieck*, ou-  
tre le droit de conquête, droit si sacré  
dans le Code des Souverains, avoit en-  
core été assurée aux Turcs par le Traité  
de *Zurawno*, on sent que la justice étoit  
de leur côté. Le succès y fut aussi: exem-  
ple sur lequel on ne doit pas toujours  
compter.

Jean, peu content de son expédition,  
pensa du moins à faire jouir la Pologne  
des biens de la paix, au milieu d'une  
guerre dont on ne prévoyoit pas la fin.  
Au lieu d'aller aux amusemens de la Ca-  
pitale, il n'abandonna plus les frontieres;  
& pendant qu'il contenoit les Tartares,  
milice toujours prête aux incursions, le  
Noble jouissoit de sa fortune, le Mar-  
chand faisoit son commerce, les Terres  
étoient cultivées, & le Payfan vivoit.  
La Cour regrettant peut-être les délices

An. 1684.

de Varsovie, tâchoit de se conformer au Prince dans cette vie guerrière. Les Ambassadeurs le trouvoient toujours botté. Il en arriva un sous un habit Religieux. Un Religieux, sujet peu digne de l'Histoire, peut cependant y trouver place, lorsqu'il entre dans les affaires d'Etat. C'étoit le Jésuite *Vota*, Savoyard de naissance, Autrichien d'inclination. Sans avoir le caractère d'Ambassadeur, il en apportoit l'esprit. Il se couvroit du titre spécieux de Missionnaire député par l'Empereur en Moscovie pour la réunion des Schismatiques. Il en revenoit, en disant que le Czar n'avoit pas voulu écouter la première ouverture; mais qu'il se flattoit que le Ciel lui désilleroit les yeux dans un autre voyage. On eût dit qu'il ne faisoit que passer à la Cour de Pologne. Il étoit tout propre à s'y faire retenir.

Les Rois qui regnent ont besoin de délassement plus que les Sujets. Jean n'avoit pas le talent de s'amuser des historiettes de Cour, ni de ce jargon élégant qui se joue sur des riens, en laissant l'ame toujours vuide. Il falloit à la sienne des nourritures substantielles. Au milieu des travaux de la guerre il aimoit les Arts de la paix, la Musique, la Peinture, la Poësie, l'Eloquence. La Pologne peut-être auroit eu des *Lully*, des *Brun*, des *Corneilles* & des *Bossuet*, si son Regne avoit été moins agité de fac-

tions & de guerres. Il se reposoit dans le sein de l'Histoire & des Sciences. En lisant , il avoit toujours le crayon à la main , & tous ses coups de crayon sur les marges étoient autant de traits de génie ou des remarques utiles. Qu'on me cite un grand homme qui n'ait pas aimé & protégé les Lettres , on l'aura trouvé dans les Annales des Tartares ou des Goths. Parlant cinq à six langues dès sa jeunesse , il avoit encore appris l'Espagnol à cinquante ans. Tant de discours qu'il faisoit au Sénat ou dans les Dietes , la plupart étoient en Latin , & le moyen dont on se servit pour engager Charles XII. enfant , à l'apprendre , fut de lui dire que le Héros de la Pologne le sçavoit.

Le Jésuite Vota , comme lui , outre les langues savantes , s'énonçoit facilement en François , en Allemand & en Italien. La Philosophie ancienne & moderne , la connoissance des tems , des lieux & des Empires , les Religions , les Généalogies , mille anecdotes piquantes , gravées dans une mémoire heureuse , tout cela , à quoi l'on fait peu d'attention dans la plupart des Cours , le rendoit intéressant aux yeux d'un Prince éclairé. Léopold avoit voulu le donner pour Précepteur à son fils , l'Archiduc Joseph , mais il l'avoit jugé plus nécessaire dans la négociation. Jean , mécontent de la Cour de Vienne , se refroidissoit dans la



An. 1684. ligue ; il falloit l'y conserver. C'étoit le véritable objet de la mission du Jésuite ; succès plus facile que la conversion des Russes. Un Négociateur sans caractère a les coudées bien plus franches. Vota n'exigeoit rien & se prêtoit à tout, même aux plaisanteries des Courtisans. Avide du commerce des Grands & de leurs caresses, il ne paroissoit point fâché lorsqu'elles lui manquoient. Avide sur-tout de la confiance du Maître qui devenoit sujet à des insomnies, on l'a vu cent fois coucher sur le parquet d'une antichambre pour être toujours à portée de charmer ses ennuis. Souple & instruit, nourri dans la Politique Italienne, savant dans les maneges du Négociateur, il apportoit des talens. Il commença par être agréable, il finit par se rendre nécessaire au point que les Ambassadeurs & les Ministres de Pologne ne perçoient dans le Cabinet de Jean que lorsqu'il leur en ouvroit la porte. Le Grand-Chambellan même qui, sans être en Pologne une des six grandes Charges, a la belle prérogative d'entrer à toute heure, n'entroit plus avec la même facilité. Rien n'irrite plus les Grands, & ne jette plus de mépris sur le gouvernement, que lorsqu'on voit le Cloître en crédit à la Cour. Un Palatin, Martin Matczinski, fit faire un tableau qui représentoit une longue Procession, dont la marche étoit fermée par un Jésuite qui battoit la mesure. Ca

Religieux étoit suivi d'un Roi: deux autres Jésuites tenoient devant lui un Livre de Musique sur lequel il paroissoit fort attentif. An. 1684

Vota n'indisposoit pas seulement les Polonois. Il donna des ombrages à Versailles ; car si Léopold vouloit retenir Jean dans la ligue, Louis XIV. aspirait à l'en détacher. Le Marquis de Béthune arriva, non plus avec le titre d'Ambassadeur, comme autrefois, mais sous prétexte de venir faire sa cour à la Reine sa belle-sœur. Il venoit pour détruire ce que le Jésuite édifioit.

Il y avoit long-tems que la Pologne n'avoit vu la Cour de ses Rois aussi brillante : des Seigneurs étrangers qui voyageoient pour la connoître, des Ambassadeurs extraordinaires qui venoient former des alliances, de jeunes Princes qui vouloient apprendre la guerre sous un Héros, des Savans même qui cherchent toujours les Rois instruits. Jean étoit digne de les entendre: c'étoit surtout à sa table. Il aimoit tous les plaisirs de la société, mais assaisonnés par la saine Philosophie, sans laquelle la société n'a point de charmes durables. L'instruction en tout genre avoit coûté à Jean beaucoup d'application, de réflexions & de veilles. Il en cueilloit les fruits dont la douceur étoit souvent mêlée d'amertume. C'est la condition des

choses humaines , quel que soit le rôle que l'on joue.

An. 1685.

La Diète dont je vais rendre compte, l'aigrit à l'excès. Il l'indiqua à Varsovie pour le mois de Février. La Loi la vouloit à Grodno en Lithuanie. Jean avoit expliqué dans les Universaux la raison de cette infraction, fondée sur le grand éloignement de Grodno aux frontières, où il seroit impossible d'arriver à tems pour entrer en campagne. Les Lithuaniens peu touchés de cette raison s'assemblerent entr'eux à Grodno, créèrent un Sénat & une Chambre des Nonces, tandis que les Polonois se rendoient à Varsovie. Ce schisme pouvoit déchirer la République. Il y eut un mois de négociation. Jean fit proposer à l'assemblée de Grodno de faire élire un Lithuanien pour Maréchal de la Diète, & de donner le nom de Diète de Grodno au Conseil de la Nation tenu à Varsovie. Les Lithuaniens consentirent. C'est ainsi que la politique concilie quelquefois les hommes par des mots en place des choses.

La Diète de Grodno s'ouvrit donc à Varsovie, mais la paix n'y régna pas. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, *Paç*, étoit mort depuis peu. Un autre *Paç* (a), qui avoit déjà vu le Grand-Généralat sortir de sa Maison pour honorer

(a) Paul-Michel, Staroste de Samogitie, le seul Staroste qui ait place au Sénat.

celle des *Sapieha*, s'étoit flatté du moins An. 1685.  
d'obtenir cette autre dépouille. Il est  
vrai que Jean qui commençoit à crain-  
dre de trop élever les *Sapieha*, les avoit  
oubliés en cette occasion, mais ce n'é-  
toit point en faveur de Paç. Il avoit  
nommé à cette place éminente *Oginski*,  
Palatin de Troki; & cela dans un Con-  
seil Privé à Javorow, Lieu de plaisance  
qui lui appartenoit dans la Russie Rouge.  
Cette nomination étoit illégale. Elle  
auroit dû se faire en pleine Diète; usa-  
ge salutaire, parce qu'un Roi craint  
bien plus de faire un mauvais choix en  
face de la Nation, que vis-à-vis de ses  
Complaisans & de ses Ministres.

Cette discussion fermenta parmi les  
Lithuaniens. Les uns rejetant *Oginski*,  
demandoient un autre Chancelier. Tous  
vouloient du moins une nouvelle nomi-  
nation du même; & qu'il prêtât serment  
à la Diète, afin de conserver le respect  
qui étoit dû à la Loi. Paç, comme le  
plus intéressé, fut le plus véhément.  
Son éloquence fut si audacieuse, que le  
Roi s'oubliant encore plus que lui, por-  
ta la main sur la poignée de son sabre,  
& le tirant à moitié, lui dit: *Ne m'o-  
bligez pas à vous faire sentir la pesanteur  
de mon bras.* Paç, le moins patient des  
hommes & le plus haut, répondit par  
un geste pareil, qu'il accompagna de  
ces paroles: *Souvenez-vous qu'au tems  
de notre égalité vous avez senti vous-même*

An. 1685. *ce que je savois faire en ce genre.* Réponse qui faisoit allusion à un combat singulier où ils s'étoient mesurés dans leur jeunesse, ou peut-être à quelque Diétine où ils avoient argumenté à coups de fabre.

Quand on se représente cette scène publique entre le Roi & le sujet, on frémit de l'audace du sujet : malheur aux Nations libres qui ne savent pas distinguer la liberté de la licence !

La Séance continua, & toujours dans la même obstination des esprits contre la volonté du Roi. Il eût bien voulu ne s'être pas tant avancé. On lui oppoisoit le bouclier de la Loi avec lequel il avoit fait reculer autrefois le Roi Michel son prédécesseur : mais emporté par le pouvoir Souverain, il ne pouvoit se résoudre à reculer lui-même. Ce n'est pas qu'il ne connût les Loix, & ordinairement il les respectoit. C'étoit la Reine qui, abusant de la tendresse conjugale, l'avoit jetté dans ce précipice. Elle imagina un moyen de l'en tirer. Elle fit demander aux Nonces Lithuaniens par quelle autorité leurs Diétines préliminaires à la Diète avoient été convoquées ; & comme ils ne purent disconvenir que c'étoit par l'autorité de ce même Grand-Chancelier dont ils contestoient la nomination, on leur intima qu'ils n'étoient pas Nonces si ce Magistrat n'étoit pas légitime. Les Nonces



vouloient rester Nonces. Quand on An. 1685, prend les hommes par leur intérêt, on est sûr de réussir. La contestation alloit finir à la satisfaction du Roi : mais O-ginski, saisissant ce moment où les volontés se rapprochoient, voulut, pour rendre sa nomination plus stable, prêter un nouveau serment à la République ; ce qui déplut à la Cour.

La Reine montra encore dans cette Diète ce que peut la ruse où la force manque. La Charge de Vice-Chancelier du Royaume étoit vacante ; elle vouloit en revêtir l'Evêque de Varmie (a), *Radziowski*, parent du Roi. Les deux places étoient incompatibles selon les Loix. Elle fit déclarer l'Evêché vacant ; & *Radziowski*, quelques jours après, se retrouva Evêque de Varmie & Vice-Chancelier. La Loi étoit éludée. Mais tout cela indisposoit une Nation qui aime mieux ses Loix que ses Rois. Au reste, la place dont il étoit question, seroit à peine regardée par un homme de qualité dans d'autres Etats de l'Europe. *Radziowski* étoit cependant proche parent du Roi ; c'est qu'en Pologne tout ce qui a rapport à la grande administration publique n'est au-dessous de personne.

(a) Varmie est une Province enclavée dans la Prusse. La Ville Episcopale est Hiersberg. L'Evêque prend le nom de la Province dont il est Prince Souverain, comme Chef du Chapitre dans lequel réside la Souveraineté.

An. 1685. Il y avoit une négociation épineuse avec la France, qu'il falloit enfin terminer. Son Ambassadeur en Pologne, le Marquis de Vitry, avoit été insulté dans son Hôtel. Des Domestiques qu'on voulut faire passer pour yvres, (ils l'étoient peut-être) y avoient tiré quelques coups de pistolet. Jean ne se pressoit pas de réparer l'outrage. Louis XIV. qui, pour de pareilles insultes, avoit obligé l'Espagne, Rome & la République de Genes à des satisfactions solennelles, en vouloit une de la Pologne. Le Marquis de Béthune, chargé secrètement de la poursuivre, eut beaucoup à travailler. Il avoit affaire à des Républicains. Point de Grand qui voulût se prêter au personnage de l'excuse. Il s'en trouva un enfin. Ce fut le Grand-Chancelier de la Couronne, *Wielopolsky*, qui avoit épousé une Sœur de la Reine. Il fut reçu à Fontainebleau avec pompe, comblé de marques d'estime, & il emporta dans sa Patrie le portrait du Monarque François enrichi de diamans. Tout cela donnoit du goût pour l'excuse à quelques Particuliers, mais la République se croyoit humiliée.

La campagne qui s'ouvroit, fit diversion à ce mecontentement. Jean dans un Conseil reprit le projet de l'année précédente; c'est-à-dire, d'entrer dans la Moldavie pour forcer le Hospodar à se déclarer en faveur de la Pologne, &

se servir avantageusement de lui pour An. 1683, soumettre Kamienieck. Le recouvrement de ce boulevard auroit fait oublier à la Nation tous les maux d'une guerre si longue. L'Armée s'assembloit déjà. Une maladie arrêta le Roi. La Cour de Vienne y trouva du mystère. Elle crut que le Marquis de Béthune l'emportoit sur son Jésuite, & que Jean vouloit rendre sa diversion moins redoutable aux Turcs, en ne se mettant pas à la tête des troupes. Vienne se trompa, la maladie étoit réelle.

Le Grand - Général Jablonowski se chargea volontiers des événemens; car toutes les fois qu'un Roi, tel que Jean, commandoit, il étoit tout naturel à l'Europe de ne voir que lui, & les Généraux s'étoient plaints plus d'une fois qu'il leur ôtoit tout l'honneur des expéditions.

Tandis que l'Armée marchoit, Jean reçut une nouvelle qui le consterna. L'Archiduchesse, promise par Léopold au Prince Jaques, épousoit l'Electeur de Baviere; & il auguroit de-là ce qu'il devoit attendre de l'autre promesse qui regardoit l'assurance de la Couronne de Pologne dans sa Maison par les intrigues, l'argent & la puissance de la Cour de Vienne. Naturellement vif & bouillant il se fit violence pour dissimuler jusqu'à la fin de la campagne, & prendre son parti selon le tems. Jablonowski avoit dans son Armée quelques François

An. 1685. qui venoient apprendre le métier de la Guerre. Le Marquis de Souvré, second fils de Mr. de Louvois, en étoit un. L'apprentissage fut dur. Le Grand-Général, au-lieu de tenter le passage du Niefter à la hauteur de Choczin, comme le Roi avoit fait dans la campagne dernière, fans y pouvoir réuffir, passa le fleuve en remontant vers la source à Halicz (a); & il entra par la Pokucie dans la Bucovine, Forêt de trente lieues de longueur fur autant de largeur, depuis les Monts Carpates jusqu'au Niefter. Avant les guerres des Turcs & des Polonois, elle étoit peuplée & cultivée dans les vuides que l'on voit encore. Si on y joint la Pokucie & la Podolie, Provinces limitrophes, on a près de cent lieues de ruines, monumens déplorables de la fureur des hommes qui ne peuvent se souffrir fur une terre où ils ont si peu de tems à rester. Une branche détachée des Carpates s'avance dans la Bucovine, & y verse des eaux abondantes. Les rivières, les marais & la montagne y forment des défilés extrêmement difficiles.

L'Armée avoit déjà franchi les deux tiers de la Forêt, & campoit fur un terrain découvert, lorsque les coureurs vinrent annoncer que l'ennemi paroissoit. On entendit bien-tôt les gros tambours

(a) Cette Ville autrefois considérable & Capitale du Royaume d'Halicz, est à présent très-petite avec un Château fort sur le Fleuve.

des Janissaires, doubles des nôtres en tout sens. Ils les battent par les deux bouts, de la main droite avec la baguette ordinaire, & de la gauche avec une houffine. De jeunes gens accompagnent avec deux especes d'affiette d'un métal fort sonore, qu'ils frappent en cadence l'une contre l'autre. Ce mélange forme un bruit de guerre très-éclatant.

Les deux Armées se mirent en bataille, un défilé entre deux. La partie n'étoit pas égale. Quarante mille Turcs & autant de Tartares devoient écraser trente mille Polonois. Ceux-ci n'osoient passer le défilé devant cette multitude, mais ils souhaitoient qu'elle le passât pour en venir aux mains. Le Séraskier Soliman avoit un autre projet. Il éleva des redoutes sur le bord du défilé avec des lignes pour joindre les ouvrages. Il détacha trente mille Tartares pour s'emparer des derrieres par où les Polonois pouvoient se retirer. Des abbatis d'arbres embarasserent tous ces passages, déjà très-difficiles par eux-mêmes. Les Tartares s'étoient dérobés insensiblement à la faveur des bois & de la nuit, en sorte que les Polonois ne s'apperçurent de leur situation qu'au moment du désespoir. Une Armée en face, une autre derriere, une riviere bordée de rochers sur la droite, (le Pruth,) des marais & un côteau fort élevé sur la gauche, côteau que l'ennemi occupoit: c'étoient



An. 1685. des *Fourches Caudines* où Soliman comp-  
toit bien les faire passer sous le joug.  
Chaque jour consumoit les vivres & aug-  
mentoît la terreur. Quelques Soldats  
encore plus effrayés que les autres pas-  
serent le Pruth, gagnèrent à toutes jam-  
bes la frontiere où ils répandirent l'al-  
larne, en criant que tout étoit perdu.  
La consternation fut générale. On voyoit  
déjà les Tartares où ils n'étoient pas.  
Les habitans de la campagne se sauvoi-  
ent dans les Villes, & les Villes s'atten-  
doient à être forcées. Ce bruit grossif-  
fant comme un torrent, parvint jusqu'au  
Roi qui rétablissoit sa santé à Zolkiew,  
non loin de la frontiere. Encore foible  
il se mit à la tête de la Noblesse des  
Provinces voisines & de quelques troupes  
Lithuaniennes, qui, venant de fort loin,  
n'avoient pu joindre l'Armée. Il n'eut  
pas le tems d'arriver à la catastrophe.

Jablónowski, après quinze jours, sen-  
tant encore plus toute l'horreur de sa  
situation, tant de braves gens qui n'a-  
voient à choisir que la mort ou l'escla-  
vage, sa Patrie sans Armée, son nom  
sans gloire, fit un mouvement qui mit  
un grand Bois entre l'ennemi & lui. Ce  
n'étoit encore rien. Dans cette nouvel-  
le position, il imagina une retraite qui  
paroissoit impraticable. Il avoit à dos  
un Bois d'aunes, dont le fond étoit un  
marais tout propre à engloutir hommes  
& chevaux. Il fit prendre la coignée ;  
les

les arbres tomberent à côté les uns des autres, les branchages par dessus; deux ponts s'établirent à passer cinq chariots de front. Les equipages commencerent à défilér à l'entrée de la nuit du 8 au 9 Octobre. La Cavalerie les suivit de près. Il n'en restoit que quinze Escadrons à passer lorsque le jour parut. L'Infanterie & les Dragons avec une partie du canon fermoient la retraite. Cette arriere-garde étoit commandée par un homme qu'on ne surprenoit jamais. C'étoit Konski, ce Général d'Artillerie, que la bataille de Vienne avoit déjà tant illustré. Il avoit tenu son Infanterie & ses Dragons en bataille toute la nuit.

Les Turcs débouchèrent du grand Bois qui faisoit face aux Polonois. Ce fut d'abord de la Cavalerie qui vint charger avec son impétuosité ordinaire; mais elle fut si maltraitée qu'elle rentra dans le Bois pour laisser le champ de bataille à d'autres Escadrons tout frais. Ces charges de Cavalerie, réitérées dix à douze fois, se succédoient si rapidement, qu'à peine les Polonois avoient-ils le tems de recharger. Les hommes & les chevauxomboient de part & d'autre, & le carnage ne faisoit que commencer. Les combattans avoient peut être besoin d'un ame plus ferme que dans un pays découvert. L'éloignement des terres habitées, la Forêt qui obscurcissoit le jour, les cris

An. 1685. des Tartares & des Turcs mêlés au bruit du canon, que la nature du lieu enflloit & multiplioit, tout redoubloit l'horreur de cette vaste solitude, où les bêtes sauvages étoient moins cruelles que les hommes.

Il y eut quelques minutes d'inaction. Les Janissaires, qui n'avoient pas encore combattu, se flattoient de terminer en se baignant dans le sang. La Cavalerie qui les soutenoit, frémissait de tant de résistance de la part d'une petite troupe. C'est ici où les Polonois invoquerent le désespoir, souvent plus actif que la gloire même. L'arme à feu n'étoit plus comptée. Le sabre du côté des Turcs & la hache-d'armes dans les mains Polonoises, alloient décider. La Cavalerie de la République, comme celle de toutes les Nations se sert du sabre. L'Infanterie & les Dragons se battoient avec la hache-d'armes: les Romains en faisoient usage; fer extrêmement tranchant, avec un manche long de cinq pieds; non seulement tranchant, mais pointant. Jamais peut-être on n'inventa une arme plus meurtrière dans une mêlée. Le Soldat s'en servant à deux mains, faisoit sauter autant de bras & de têtes qu'il en pouvoit atteindre. La tête même d'un cheval se partageoit sous le coup. On dit que dans la fameuse victoire que *Procopé le rasé*, successeur de Zisca, gagna contre l'Empereur Sigismond, au quinzième siècle, ses Soldats se servirent de

ces sortes de haches, nouveauté qui leur An. 1685.  
 donna la victoire. Ce fut au li avec cette  
 arme que les Polonois triompherent.  
 Il y eut de part & d'autre autant de fureur  
 que de bravoure : plus de conduite  
 du côté des Polonois. Les Janissaires,  
 perdant plus qu'eux, furent enfin obligés  
 de regagner le Bois, & le combat  
 finit. Onze à douze mille hommes s'é-  
 toient battus pendant dix heures contre  
 quarante mille.

Sans parler du courage, trois choses  
 avoient sauvé la petite Armée. D'abord  
 le terrain, qui ne permit pas aux Turcs  
 de présenter un front plus étendu que  
 celui des Polonois : ensuite la mal-adres-  
 se du Général de l'Artillerie Turque, qui,  
 au lieu d'amener son canon sur le bord  
 du Bois d'où il auroit foudroyé l'enne-  
 mi, s'avisa de le placer sur un côteau  
 fort élevé. Le canon pointé du haut en  
 bas, si le boulet touchoit, il entroit  
 d'abord en terre, & ne faisoit aucun bond ;  
 mais ces avantages devoient être inutiles  
 sans la capacité de Kinski. Il avoit cou-  
 vert ses Bataillons de chevaux-de-frise ;  
 il s'étoit fait un rempart de chariots ;  
 il avoit placé son canon au point du plus  
 grand effet. Tous les Corps se soule-  
 voient les uns les autres, comme les  
 bastions d'une forteresse mobile. On  
 eût dit que toute cette arrière-garde  
 n'étoit qu'un seul Bataillon qui faisoit  
 des évolutions dans un camp de plaisir.

AN. 1635. Le peu de Cavalerie qui se trouvoit là , sans être sous ses ordres , s'y livra d'aussi bonne grace que l'Infanterie & les Dragons. Jamais personne n'eut une valeur plus froide. L'Officier & le Soldat lui crioient de se ménager pour le salut général: *Je ne suis pas blessé*, répondoit-il, & *j'en vois parmi vous qui combattent avec des blessures*. Cette journée laissa dans la Nation une si haute idée de lui, qu'à la mort du Roi *Jean* elle le mit au rang des Candidats pour le Trône, où ses vertus civiles le portoient aussi. Il se contenta de vivre & de mourir premier Sénateur. Les lauriers dont il venoit de se couronner, ne se flétriront jamais.

La nuit approchoit. L'ennemi ne reparaissant plus, la retraite s'acheva. On rejoignit la Cavalerie, qui, pendant toute l'action, s'étoit tenue en bataille dans une petite plaine au-delà du Bois d'aunes, toujours exposée à être attaquée par les Tartares qui l'observoient. Au reste si Konski avoit l'honneur de cette fameuse retraite, Jablonowski avoit celui de l'avoir imaginée, lorsqu'elle paroissoit impossible.

L'Armée, en se retirant, trouva d'abord devant elle ce fossé si connu, que l'Empereur Trajan fit creuser lorsqu'il soumit les Daces (a). L'ouvrage s'étend depuis les Carpates jusqu'au Niester,

(a) Aujourd'hui Hongrois, Valaques & Moldaves.



en traversant la Bucovine. C'étoit une An. 1684  
borne de l'Empire Romain du côté des  
Sarmates, & Trajan sembloit dire à ses  
Successeurs : *Ne la passez pas.*

A peine fut-on au-delà que l'ennemi  
reparut comme pour tenter une action  
décisive. Les Polonois, encouragés par  
le succès, revinrent au fossé & se for-  
merent en bataille. Ils n'eurent à essuyer  
que du canon, auquel ils répondirent  
par le leur. Tous les jours que l'on  
employa encore à sortir de la Bucovine,  
ressemblerent, ou peu s'en fallut, à ce-  
lui-là. On alloit de défilé en défilé,  
suivi, harcelé sans cesse, mais sans être  
battu. La fin de la Forêt termina la  
pour suite.

Néanmoins Jablonowski tint encore la  
campagne pendant trois semaines, pour  
empêcher les incursions des Tartares, qui  
dûrent être fort mécontents. Le butin  
est l'unique solde qu'ils reçoivent du  
Grand-Seigneur : ils retournerent les  
mains vuides pour être traités par leurs  
femmes de lâches, d'hommes efféminés  
& indignes de porter les armes : humili-  
ation domestique qu'ils redoutent plus  
que les dangers de la guerre.

Les armes Polonoises remportoient  
beaucoup de gloire, mais nul avantage.  
Le Moldave n'étoit point soumis. Ka-  
minieck restoit aux Turcs. Tout l'ob-  
jet de l'armement étoit manqué.

Il n'en alloit pas de même des autres

An. 1685. Puissances de la Ligue Chrétienne. Tandis que la Pologne occupoit une partie des forces Othomanes, le célèbre *Francesco Morosini* attaquoit l'ennemi commun dans la Grece. On l'avoit accusé en plein Sénat d'avoir trahi Venise, en capitulant pour la Ville de Candie. Ces accusations, quelquefois injustes, conservoient les Grecs & les Romains dans la vertu. L'accusé avoit été défendu avec véhémence, & il se justifioit encore mieux en prenant la Morée, ce pays autrefois si fameux sous le nom de Péloponnèse, lorsque Corinthe, Argos, Sparte produisoient des hommes. Venise, à l'imitation des vrais Romains, appella son Héros *le Péloponnésiaque*.

Vienne gagnoit encore plus que Venise. Le Duc de Lorraine avoit battu devant Strigonie le Visir Ibrahim, Général d'un plus grand mérite que son prédécesseur Kara-Mustapha, sans être plus heureux. Neuhausel, l'un des boulevarts de l'Empire Turc en Hongrie, fut emporté d'assaut. Il s'y passa des excès de barbarie, que les Turcs reprocheront éternellement aux Chrétiens. De toute cette malheureuse Ville il ne resta qu'une trentaine de Janissaires, qui s'étoient cachés lorsqu'ils virent que tout étoit perdu. Le Kiaïa qui les commandoit, fut mené à Vienne, où, après avoir tenté sans succès de forcer la Garde, il se tua d'un coup de pistolet. Sur

la fin de l'assaut, que la Villene repoussait plus, on n'épargna pas même les Esclaves Chrétiens que les Affiégés avoient forcés à prendre les armes. Les premiers Guerriers qui s'aviserent d'avaler leur or, ont occasionné bien des forfaits pour la suite des siècles. On voyoit les femmes de l'armée Allemande éventrer des Turcs encore palpitans pour chercher la fortune dans leurs entrailles. Des Princes François (a), qui s'étoient échappés de la Cour de Louis XIV. pour faire cette campagne, en remportèrent autant d'horreur que de gloire. L'Abbé de Savoie, qui renonçoit à la France, ne revint pas avec eux. Il commençoit alors cette belle carrière qui l'a immortalisé sous le nom de Prince Eugene.

Jean achevoit de rétablir sa santé à Zolkiew, non en s'abandonnant à ces ménagemens outrés qui entretiennent la foiblesse, mais en se livrant à l'exercice de la chasse. On a toujours dit que la chasse est l'image de la guerre. Cette image, en Europe, est assez généralement petite. La Pologne l'aggrandit à l'exemple de l'Asie, où les Souverains chassent avec une Armée. Jean entretenoit cinq cens Janissaires, vrais Turcs, pris dans les combats, conservant leurs armes & leurs vêtemens. On leur mar-

(a) Les Princes de Conti, de la Roche-sur-Yon, &c de Turenne, celui qui fut tué à la bataille de Steinkerque.

An. 1685. quoit une enceinte dans une Forêt; ils tenoient les filets en laissant une ouverture qui repondoit à la plaine. Des chiens tens en lesse formoient un croissant à une assez grande distance. Derrière eux, le Roi, les Veneurs & les curieux décrivirent une même ligne. Le signal donné, d'autres chiens perçoient dans la Forêt, & chassoient indifféremment tout ce qui se rencontroit. Bientôt on voyoit sortir des Cerfs, des Elans, des *Aurox*, Taureaux sauvages d'une beauté, d'une force & d'une fierté singulière, des Loups-Cerviers, des Sangliers, des Ours, & chaque espèce de chiens attaquoit la bête qui lui étoit propre. La bête ne pouvoit ni rentrer dans la Forêt, ni s'arrêter aux filets, parce que les Janissaires y veilleient. Les Veneurs ne se mêloient du combat que lorsque les chiens étoient trop foibles. Cette multitude d'hommes, de chevaux, de chiens & d'animaux sauvages, le bruit des cors, la variété des combats, tout cet appareil de guerre, orné d'une magnificence convenable, étonnoit les curieux du Midi; & la République ne murmuroit point de cette dépense, parce qu'elle n'étoit point à sa charge.

An. 1686. La Chasse ne fut pas le seul amusement du Prince. Comme la Nation ne s'assembloit pas cette année, & qu'il étoit incertain si elle reprendroit les ar-

mes, il avoit du loisir. Une Nation An. 1686.  
 jouit, lorsqu'un Roi laborieux se délassa.  
 Il se livra au plaisir de bâtir. Il choisit  
 une situation charmante sur les bords de  
 la Vistule, à deux lieues de Varsovie.  
 Villanow sortit de terre, & l'Architec-  
 ture de l'Italie vint embellir le Nord.  
 Jean se plaisoit à voir élever cet édifice,  
 sans oublier son ressentiment contre Léo-  
 pold. Il éclata, prêt à quitter la ligue.  
 Léopold sentit qu'il falloit lui présenter  
 quelque nouvel appât pour l'y retenir.  
 Il lui fit proposer la conquête de la Mol-  
 davie & de la Valaquie pour en mettre  
 la Souveraineté dans sa Maison, lui pro-  
 mettant un Corps de Troupes Alleman-  
 des, qui s'avanceroit des bords du Da-  
 nube pour lui prêter la main. Ces deux  
 Provinces Chrétiennes, autrefois dépen-  
 dantes du Royaume de Hongrie, sont  
 devenues de véritables Fiefs de l'Empi-  
 re Turc sous le victorieux Soliman. Ses  
 successeurs en vendent la Principauté  
 au plus offrant. Le Hospodar Duca,  
 qui est mort prisonnier en Pologne,  
 avoit été domestique d'un Marchand  
 d'Yassi, avant que d'être assez riche  
 pour se faire Prince. La Valaquie a eu  
 aussi des Hospodars dont la naissance ne  
 valoit pas mieux. Cette double Cou-  
 ronne tentoit Jean.

D'un autre côté Mahomet, qui essuyoit  
 perte sur perte, lui fit offrir, pour le  
 détacher de la ligue, la restitution de



An. 1686. Kaminieck avec des sommes considérables pour dédommager la Pologne des frais d'une guerre si longue.

Jean, placé entre la République & sa Maison, ne fut pas assez grand pour faire un bon choix. Entraîné par les insinuations du Jésuite Vota, par les sollicitations de la Reine, & par la voix du sang, il se détermina pour sa Maison, laissant à la fortune les intérêts de la Pologne. Il colora pourtant son expédition du beau prétexte de ne conquérir que pour elle, & de lui rendre Kaminieck avec plus de gloire en coupant tous les secours que la Place ne recevoit que par la Moldavie.

Il y avoit longtems que la Pologne n'avoit vu une Armée aussi belle & aussi nombreuse. Elle approchoit de quarante mille combattans. Les Généraux avoient bien servi le Roi, ce qui ne leur arrive pas toujours. Le Prince Jaques, regardant déjà un Trône qu'il falloit mériter, tâchoit de se faire un nom, en partageant les travaux de la guerre, & c'étoit pour lui qu'on alloit conquérir: projet qui n'étoit su que de peu de personnes; car la multitude, Officiers ou Soldat, ignore toujours pourquoi elle se bat, & ne s'en bat pas moins bien.

Les difficultés effrayantes qu'on avoit éprouvées dans la dernière campagne, dont celle-ci étoit une répétition, n'empêcherent pas de reprendre la même route. La seule différence que Jean y

mit, ce fut d'établir en marchant, des postes fortifiés de distance en distance depuis la frontiere de Pologne jusqu'à la capitale de la Moldavie. Ces Forts avoient pour objet d'assurer les Couriers & les Convois qui devoient arriver de si loin. An. 1686.

Quand l'Armée traversa la Bucovine, où elle s'étoit vue au moment de périr dans la campagne précédente, on jetta des ponts sur tous les passages qui pouvoient retarder la marche ou empêcher le retour. On se trouva sur ce théâtre de sang où Konski avoit si bien mérité de la République, & où il reçut encore les remerciemens du Roi & de l'Armée. On y voyoit encore des tas d'ossemens qui rappelloient à l'un son ami, à l'autre son frere ou son pere, & qui faisoient souhaiter l'occasion de les venger. Le Roi s'assura de ce défilé par une redoute bien palissadée & garnie de troupes. De là, poursuivant sa marche en côtoyant le Pruth, il entra dans les vastes plaines de la Moldavie. C'étoit au mois de Juillet. L'Armée y souffrit excessivement de la chaleur. Le Ciel, depuis trois ans, refusoit de la pluie à ce climat, déjà chaud par lui-même. Les étangs & les lacs étoient presque à sec. Le Bahilouf, riviere grande comme la Marne, n'avoit plus de cours. Les terrains marécageux monstroient des crevasses qu'on auroit prises pour des gou-

An. 1686 fres. Mais un phénomène étonnoit. La terre, malgré cette aridité, étoit couverte d'une herbe haute de deux pieds, très-épaisse & excellente. On n'y apercevoit point de troupeaux. Il y en avoit eu autrefois, parce qu'il y avoit eu des hommes: mais la guerre, ce métier si glorieux, avoit tout détruit. On ne trouvoit que des Villes dont les ruines hérissées de chardons & d'orties, servoient de retraite aux serpens. Telles étoient *Pérérta*, *Chocava*, *Sorock*, *Stefanous*, *Felki*, *Gallaez*, & beaucoup d'autres. La plupart devinrent des Places d'armes pour favoriser l'expédition. On comprend quelle devoit être la difficulté de vivre dans un Pays sans habitans & sans culture. Les Armées du cœur de l'Europe devroient demander à celles du Nord comment elles font pour subsister par-tout. Cela suppose un grand ordre dans les Convois, une grande sobriété dans l'Officier & le Soldat, beaucoup de modestie dans les équipages qui embarassent & affament une Armée. Entre deux Nations qui se font la guerre, il y a tout à parier pour celle qui pratique la frugalité.

Si toute la Moldavie eût ressemblé à la partie orientale qu'on traversoit, on eût marché à la conquête d'un désert. Mais la partie occidentale étoit bien peuplée & bien cultivée; terre excellente que le Laboureur ne fait que remuer

une fois sans aucun engrais pour voir An. 1686  
croître la plus belle moisson

Le Prince de Moldavie se nommoit *Constantin Cantémir*, celui que Soliman avoit substitué en 1684. au foible *Cantacuzene*. C'étoit l'ayeul de ce Prince Cantémir, que nous avons vu Ambassadeur de Russie en France, après l'avoir été en Angleterre. Il n'attendit pas que l'Armée fût aux portes de sa Capitale pour se soumettre. On sortoit à peine de la Bucovine, lorsqu'on vit arriver un Seigneur de sa Cour. Cet Envoyé dit à Jean, que son Maître s'applaudissoit de se voir bien-tôt délivré du Joug Ottoman pour passer sous les Loix de la Pologne; qu'il étoit fâché de ne pas venir lui-même saluer un si grand Roi; & que s'il avoit pris le parti de l'attendre dans sa Capitale, c'étoit pour empêcher le peuple de fuir.

Jean, charmé de conquérir sans faire verser des pleurs, précipita sa marche jusqu'à la plaine de Cetzora, où il s'arrêta. Cette plaine lui monroit le sang & les lauriers de son ayeul maternel: les retranchemens où le fameux Zolkiewski avec trente mille Polonois avoit repoussé une Armée de cent mille Turcs & Tartares: la pyramide encore subsistante où les mânes de ce Héros disoient aux passans: *Apprenez de moi combien il est doux & glorieux de mourir pour la Patrie.* Cette maxime étoit gravée dans le cœur de

An. 1686 Jean dès sa plus tendre jeunesse. On ne compte que six lieues de la plaine à la Capitale: un détachement de huit mille hommes en alla prendre possession sans la moindre résistance; les moissons étoient sur pied: tenir l'Armée dans l'éloignement, c'étoit ménager la Ville.

*Jassi*, riche par son commerce avec l'Asie, est une grande Ville toute ouverte, sans portes & sans murailles; mais on y voit une douzaine de vastes Châteaux bien fermés & flanqués de tours terrassées. Tous ont du canon & des magasins d'armes pour se défendre. Ce sont autant de Monastères, où des Moines Grecs font leur salut sous la protection du Turc. Le Christianisme n'a point de Moines aussi anciens. Saint Basile fut leur Patriarche au quatrième siècle; mais il y avoit longtems que les Perses & les Indiens, au sein de l'Idolâtrie, avoient des Moines. L'Occident s'est livré plus tard à l'inaction de la vie contemplative. C'est dans ces Fortereses Basiliennes que le Peuple cherche un asyle, lorsque les Tartares viennent à passer. On ne voit peut-être nulle part autant de Moines rassemblés; car le même spectacle se montre sur un coteau en face de la Ville. Cette grande quantité d'hommes qui consomment & ne produisent rien, diminue les richesses de la Ville & les revenus du Hofpodar. L'ignorance où ils vivent doit



moins s'attribuer à leur paresse , ou aux An. 1686,  
bornes de leur esprit , qu'à l'esclavage ;  
& on s'apperçoit en général qu'on tire-  
roit un grand parti des Moldaves du  
côté des Armes, des Arts & des Scien-  
ces, si on les mettoit en liberté. Comme  
le Prince qui les gouverne achete cette  
Souveraineté, c'est ensuite au Peuple à  
rembourser l'Acquéreur. Yassi avoit donc  
à gagner en changeant de domination.

Jean , s'approchant en personne, vit  
venir au devant de lui l'Evêque, le  
Clergé, les premiers de la Ville & le  
Peuple : mais il fut étonné de ne pas  
voir l'Hospodar. La situation du Can-  
témir étoit des plus critiques. Il avoit  
un fils en otage à Constantinople avec  
quatre Barons du Pays, pour répondre  
de sa fidélité ; & il voyoit une Armée  
Chrétienne prête à fondre sur lui, sans  
rien espérer, pour le moment, de l'Ar-  
mée Turque, encore trop éloignée  
pour le défendre. Il prit le parti d'une  
soumission apparente, pour engager le  
Vainqueur à intégrer ses Etats : & pour  
se disculper auprès de la Porte, il se sau-  
va avec sa famille & ses richesses dans  
l'Armée Turque, qui campoit vers les  
bouches du Danube. Sa fuite ne déplut  
pas à Jean. Il se trouvoit débarrassé d'un  
personnage incommode dans une con-  
quête qu'il vouloit garder ; mais il étoit  
fâché qu'il eût conduit ses troupes à  
l'ennemi. Il apprit des Moldaves mêmes,

AN. 1686. que c'étoit le plus méchant Prince qui les eût dominés depuis longtems; qu'ayant payé sa Couronne fort cher, il exerçoit l'usure avec une dureté excessive; & que le moment de sa fuite avoit été marqué par des exactions qui surpassoient ses brigandages ordinaires. Jean trouva dans son Palais d'assez beaux appartemens peints en mosaïque. Il ménagea la Ville comme son bien propre. Les boutiques restèrent ouvertes, les marchés libres. & tout fut payé par le Vainqueur comme par le Bourgeois. Les Soldats dispersés dans les Monastères, n'en troublèrent point l'ordre; & les femmes Moldaves, aussi piquantes par l'ajustement que par les graces, furent respectées.

Pendant que cela se passoit, les Valaques n'étoient pas tranquilles. La crainte, & encore plus l'humanité du Conquérant, dont la renommée faisoit grand bruit, les soumit. Ils obligèrent leur Hospodar à lui faire une députation pour lui déclarer que leurs portes étoient ouvertes. Sans-doute Serban Cantacuzene, à qui Soliman avoit conservé la Principauté, malgré les soupçons qu'il avoit sur sa conduite, ne s'étoit pas corrigé. Un autre occupoit sa place: c'étoit *Constantin Brancovan*, qui ne se prêtoit à cette soumission apparente que pour éloigner le danger présent.

Jean, se voyant maître de la Moldavie,  
&

& de la Valaquie, étendit ses vues. Il Ann. 1696.  
 avoit devant lui l'ancienne Besarabie;  
 aujourd'hui le Budziac (a), & tout ce  
 vaste Pays qui est renfermé entre le  
 le Danube & le Niefter jusqu'à la Mer  
 Noire. La Crimée même piquoit son  
 ambition. Il se faisoit un plaisir de châ-  
 tier les Tartares sur leur propre terrain,  
 & sembloit vouloir s'ouvrir un passage  
 jusqu'à Constantinople, par des chemins  
 qu'on jugeoit impraticables. Il reprit  
 donc sa marche sans s'éloigner du Pruth,  
 dont les eaux lui étoient si nécessaires au  
 milieu d'une sécheresse si grande; eaux  
 salutaires d'ailleurs, qui calmoient une  
 maladie dont les troupes étoient atta-  
 quées. Le Soldat brûlé par la chaleur se  
 jettoit sur des concombres, des melons  
 & d'autres fruits qui portoient la dysen-  
 terie dans les entrailles. L'eau du Pruth  
 en étoit le remède. La nécessité de le  
 suivre dans ses sinuosités doubloit la fa-  
 tigue. On étoit déjà fort avancé, & au-  
 cun ennemi ne paroïssoit encore, ni Turc  
 ni Tartare.

Mahomet apprenant la marche de Jean  
 dans une Contrée si éloignée de la Po-

(a) Les Tartares de Budziac sont une branche des  
 Tartares de Crimée. Ils obéissent jusqu'à un cer-  
 tain point à leurs *Murzes*, c'est à-dire, aux Chefs  
 de leurs différentes Hordes. Quoique la Porte les  
 appelle ses Esclaves, la Terre n'a point de Peuple  
 plus libre. Ils sont dans un état de guerre presque  
 continuelle, & tandis qu'on les traite de Brigands,  
 ils se nomment Guerriers.

An. 1686. logne, avoit donné ordre à son Général de ne point sortir des Isles du Danube, & aux Tartares de ne pas se présenter endecà du Niefter jusqu'à ce que l'Armée Polonoise fût fort enfoncée dans le Pays. Son dessein étoit de la faire périr dans ces mêmes plaines où Darius I. Empereur des Perses, s'étoit repenti d'avoir apporté la guerre pour punir les Scythes, ancêtres des Tartares que Jean venoit chercher dans leurs foyers.

Le danger augmentoit avec la marche. Quand on fut à Gallacz, Ville peu éloignée de l'embouchure du Bruth, dans le Danube, la plaine se couvrit de Tartares en confusion; & les Turcs parurent bientôt en bon ordre. Jean regardoit du côté du Danube, d'où il attendoit le secours que l'Empereur lui avoit promis: mais Léopold, ne pensant qu'à lui même, poussoit ses succès en Hongrie. Jean se voyant trompé sentit tout le danger où il s'étoit jetté. Il y avoit trois mois qu'il marchoit; & il falloit passer sur le ventre à des troupes fraîches, supérieures en nombre de plus de moitié. Le seul parti qui lui restoit c'étoit celui de la retraite; & quelle retraite encore? Une tempête qui pouvoit durer deux mois avant que de regagner le port. Voilà de ces occasions où un Roi qui ne seroit pas Général, ne verroit plus qu'un abîme pour s'y précipiter avec les compagnons de ses

travaux. Le Soldat regardoit son Roi & se rassuroit. Il jetta un pont sur le Pruth qu'il mit entre l'ennemi & lui. Heureusement les fourages étoient également abondans sur cette autre rive, & le bois n'y manquoit pas. Le Pruth vit disputer ses eaux par deux Armées pendant vingt jours. On n'en puisoit qu'en répandant du sang. C'étoit, de part & d'autre, une révolution journalière de campemens & de décampemens à la même hauteur ; & le canon ne reposoit pas.

Cependant les Tartares passèrent le Pruth à la nage pour gagner les devans de l'Armée Polonoise ; & ils entreprirent de la détruire sans l'approcher. Ils s'étoient apperçus que les herbes qui couvroient la plaine, desséchées par le Soleil, s'enflammoient aisément, ils y mirent le feu ; & on ne voyoit plus que des flammes à traverser. Cette Armée d'incendiaires donnoit plusieurs inquiétudes à la fois. Elle consumoit les fourages ; elle obligeoit une partie de la Cavalerie Polonoise d'être à cheval la nuit aussi bien que le jour, pour écarter les boute-feux ; elle retardoit la marche, parce qu'il falloit donner le tems aux flammes de s'amortir. Mais quand on venoit à passer sur ces terres brûlées, l'air qu'on respiroit étoit aussi brûlant. Les cendres qui s'élevoient sous les pieds des hommes & des chevaux engloutissoient l'Armée dans un nuage noir. La



AN. 1686. fleur qui couvroit tous les visages y attachoit la cendre; & au lieu de Polonois on eût cru voir des Ethiopiens. Les Déserts qu'on parcouroit, n'offroient que des fruits, les convois n'arrivoient que difficilement. Le Roi, le Prince Jaques & les Généraux enseignoient à souffrir. Quelques Officiers François qui faisoient cette campagne, étoient étonnés de la patience & de la sobriété Polonoise. On se rapprochoit d'Yassi; & on trouvoit sur la route une quantité d'élevations de terre, faites de mains d'hommes. Ce sont autant de tombeaux où reposent des Guerriers qui ont péri dans tant de batailles, dont la Moldavie, comprise dans l'ancienne Dacie, fut le théâtre. On en voyoit un qui avoit cent vingt pieds de hauteur. Il donna matière aux Dissertations. Les Moldaves le nomment *Rébée*. De-là on concluoit que c'étoit le Mausolée d'un Prince de ce nom. Jean, qui se piquoit d'érudition, jugea que c'étoit celui de *Décébale*, Roi des Daces. Un Roi qui ne seroit que savant, rempliroit mal les devoirs du Trône; mais s'il étoit à la fois le Défenseur, l'Econome & le Philosophe de la Nation, ce seroit le prodige du dix-huitième siècle.

Yassi revit son vainqueur avec joie: mais, si l'on en croit l'Historien Cantémir, fils du Hospodar, les larmes coulerent bien-tôt. Il dit (a) que „ le Roi

„ abandonné par Léopold, & trop foi-  
 „ ble pour conserver sa conquête, livra<sup>a</sup> An. 1686  
 „ la Ville au pillage, qu'il enleva jus-  
 „ qu'aux Vases Sacrés & aux Châsses des  
 „ Saints, enrichies de pierreries; qu'on  
 „ le vit lui-même le flambeau à la main,  
 „ mettre le feu à deux Monasteres qui  
 „ refusoient de livrer leurs trésors, que  
 „ le meurtre & le viol mirent en fuite  
 „ les habitans de la Ville & de la cam-  
 „ pagne, ce qui jetta son Armée dans  
 „ une grande disette”. Les Polonois  
 nient toutes ces horreurs; & l'Historien  
 peut paroître suspect, puisqu'on enva-  
 hissoit la Souveraineté de son pere. Tou-  
 tes les Nations en guerre s'accusent de  
 cruauté les unes les autres; & dans le  
 tems même de l'accusation, ceux qui ne  
 sont pas sur les lieux sont fort embarrassés  
 pour démêler la vérité. Qui est-ce qui  
 prononcera dans l'éloignement. & un  
 siècle après?

Quoi qu'il en soit, le Roi reprit sa  
 marche vers la Pologne; & les Tartar-  
 es s'appercevant qu'il prenoit sa route  
 par Cornar, empoisonnerent le Lac qui  
 fournit la Ville d'eau. „ Je ne doute  
 „ point, dit Cantémir (a), que ce que  
 „ je vais dire ne paroisse incroyable à  
 „ ceux qui ne l'ont pas vu, & même  
 „ après en avoir été témoin oculaire;  
 „ je ne puis cacher la surprise qui m'en

(a) Tome 2. page 166.

An. 1686. „ est restée. Les Tartares ont un secret  
„ qui n'est connu que de trois ou qua-  
„ tre de la Nation : c'est la connoissan-  
„ ce d'une herbe si venimeuse, que jet-  
„ tée dans l'eau dormante ou courante,  
„ elle tue sans remède les hommes &  
„ les bêtes. Si Cantemir a bien vu,  
ces trois ou quatre empoisonneurs sont  
les maîtres de la vie de toute la Nation  
& de tout ce qui peut leur nuire.

Le Roi, soit soupçon, soit fortune,  
changeant d'avis, quitta le plat-pays  
pour aller camper sur le Séret, & delà  
jusqu'aux frontieres de ses Etats il ra-  
fraichit toutes les Villes ruinées où il  
avoit laissé des troupes, il perfectionna  
tous les Forts qu'il avoit élevés. Si  
toutes ces précautions ne devoient pas  
lui assurer sa conquête, il en résulta du  
moins pour le pays même un bien qui  
se montra dès l'année suivante. Ces Vil-  
les désertes depuis si longtemps com-  
mencerent à se repeupler sous la pro-  
tection des armes Polonoises. Les Villa-  
ges circonvoisins se rétablirent. Les  
Marchands Grecs & Arméniens qui pas-  
sent sans cesse de l'Europe en Asie, se  
féliciterent d'y trouver des entrepôts  
sûrs. Les Juifs y chercherent aussi un  
asyle. Des Polonois même, je parle  
des payfans, pour se dérober à la ser-  
vitude où la Noblesse les réduit, vin-  
rent jouir des droits de l'humanité dans  
la nouvelle conquête. La Pokucie que

l'on traversa en achevant la retraite, An, 1686.  
Province Polonoise aussi dévastée que la  
Moldavie Orientale, participa aux mêmes avantages.

Jean dans cette expédition jouissoit d'une gloire bien rare; il se trouvoit le bienfaiteur des Peuples vaincus. Léopold, en exposant son Allié, avoit gardé toutes ses forces pour les employer à son propre avantage. Il sentoit chanceler la Couronne de Hongrie, tant qu'il n'auroit pas Bude. Le Duc de Lorraine, qui en avoit levé le siège en 1684, avoit repris son projet avec plus d'ardeur que la première fois. Le Bacha Apté défendoit la Place, très-forte par elle-même. Le Visir Soliman tenoit la campagne avec une grande Armée. Le Duc triompha de tout, emporta Bude d'assaut, & poussa le Visir jusques derrière la Drave. Ce Visir, homme de réflexion, éprouva ce qu'il avoit dit cent fois lui-même, que les succès du second rang n'assurent pas ceux du premier. Le Bacha Apté ne fut pas témoin de cette honte, il étoit mort sur la breche. Le Prince Eugene laissoit entrevoir ce qu'il feroit un jour.

En même temps les Armées Turques essuyoient une autre disgrâce dans la Morée. Les Vénitiens qui s'y étoient établis dès l'année précédente, s'y fortifièrent par la prise de Calamata, Navarrin, Modon & Napoli de Romanie,

AN. 1686. (a) après avoir battu les Turcs en plusieurs rencontres.

Si Jean n'en avoit pas triomphé dans cette campagne, il les avoit du moins tenus en échec avec des forces inférieures. Il se rendit à Léopol au mois de Novembre, où les Ambassadeurs de Moscovie l'attendoient. Les deux Czars, *Ivan & Pierre* qui régnoient alors sur un même Trône, dont un seul étoit digne, n'avoient encore rien fait pour la ligue. Ils vouloient auparavant s'assurer des Villes & Seigneuries Polonoises qu'ils tenoient en dépôt; *Smolensko* (a), *Kiovie* (b), le Palatinat de *Czernicovie*, & le Duché de *Séverie*. La Pologne, dans une guerre si longue, avoit besoin de forces & d'argent. Les Ambassadeurs offrirent des troupes, remirent un million comptant, & en promirent un autre. La cession fut faite.

Jean, dans ce Traité, consulta plutôt l'autorité qu'il avoit acquise par ses vertus, que les Loix. Les terres de la Ré-

(a) Cette Ville que Ptolomée nomme *Nauplia navala*, parce qu'elle fut bâtie par Nauplio, fils de Neptune & d'Amimonè, est un Port de Mer dans un Golphe de l'ancienne Argie, *Sinus Argolicus*. Les Mosquées, les Synagogues, les Eglises Chrétiennes y ont pris la place des Temples Grecs sans chercher à se nuire, & les Commerçans de toutes Nations y trouvent à servir Dieu, chacun à leur manière.

(a) Ville située sur le Borysthene.

(b) Kiovie ou Kiow, sur le bord occidental du même Fleuve.



publique ne peuvent être aliénées que An. 1686.  
par elle-même dans une Diète. Elles le  
furent dans un Sénatus - Consulte. Les  
Polonois en murmurèrent, croyant d'ail-  
leurs trop acheter les secours d'une Na-  
tion qu'ils regardoient alors avec mépris.  
Les tems ont bien changé. Ce siècle a  
vu la Moscovie faire leur destinée, en  
leur donnant des Rois.

Dans la même assemblée du Sénat le  
Roi se porta à une autre transgression  
qui fit pousser les hauts cris à la Répu-  
blique. Pour entendre la plainte, il faut  
savoir que la Pologne ne permet rien  
aux enfans des Rois qui puisse leur faire  
regarder le Trône comme un bien de  
succession ; & pour leur faire sentir l'é-  
galité Républicaine, pendant que leur  
pere tient le sceptre, ils sont justiciables  
du Sénat. Quelques-uns d'eux, comme  
Albert & Ferdinand fils de Sigismond  
III. ont ambitionné d'être Sénateurs ; le  
Sénat les reçut sous condition expresse  
de prêter serment à la République. Jean,  
dans l'occasion dont je parle, tenta bien  
plus pour le Prince Jaques ; il le fit as-  
seoir sur le Trône à ses côtés, en don-  
nant audience aux Ambassadeurs Mosco-  
vites. C'étoit en quelque façon le dé-  
signer Roi, attentat contre la liberté de  
la Nation.

La Reine, dans cette circonstance,  
s'arrogea aussi une prérogative de la Ro-  
yaauté. La Pologne voulant tenir les

An. 1786.

Reines éloignées de affaires publiques, ne leur a pas permis de donner audience aux Ambassadeurs. Les Moscovites, séduits par les caresses de celle-ci, lui demandèrent audience, & l'obtinent aisément. Ce fut un mécontentement général : en sorte que personne ne goûtoit une joie pure, que les Ambassadeurs qui furent traités avec des distinctions extraordinaires. Ils ne trouverent pas les mêmes agrémens à la Cour de Vienne, où ils allèrent cimenter le Traité de ligue. Encore sauvages alors, & sentant les passions sans en connoître le frein, ils enleverent de jeunes filles ; & des peres même vinrent réclamer leurs fils, scandale énorme dans une Cour décente & austère. Léopold se pressa de serrer l'alliance, & renvoya ces effrénés à leur patrie & à leurs mœurs.

Jean, après leur départ, mêla l'Apostolat à la Royauté. Quoique le Catholicisme soit la Religion dominante en Pologne, les Provinces du Midi, la Russie Noire, la Pokucie, la Podolie, la Volhinie & l'Ukraine montroient dix Schismatiques Grecs pour un Catholique. Leurs Evêques étoient soumis au Patriarche de Moscovie, comme les Monasteres Basiliens dont on les tiroit. Leur dogme le plus sacré, c'est une haine immortelle pour Rome. Jean crut servir Dieu & l'Etat, en les rappelant à la Communion Romaine. Les Evê-

ques Schismatiques s'étoient rendus à la Cour pour des intérêts temporels ; il les satisfit au-delà de leurs demandes : ensuite il les fit confesser à examiner le point du Schisme. Des conférences s'établirent, & il y assistoit pour modérer l'aigreur théologique. Les argumens firent peu d'impression sur eux, mais la douceur & la bienfaisance du Roi prêterent de la force aux raisons. Plusieurs de ces Pasteurs errans députerent à Rome pour rentrer dans le Bercaïl de *Pierre* avec leurs troupeaux. An. 1686.

Mais tandis que Jean travailloit pour Rome, il étoit à la veille de se brouiller avec elle. Il s'agissoit de savoir s'il y auroit des Capucins en Pologne, ou du moins si la France auroit le privilege de les fournir, ou l'Italie. Innocent XI. ne vouloit accorder que des Italiens. On s'obstinoit. on s'aigrissoit de part & d'autre, & cette aigreur pouvoit avoir de fâcheuses suites ; car les petitesesses des Princes deviennent souvent des affaires d'Etat. Enfin, Capucins pour Capucins, Jean aima mieux recevoir le présent de l'Italie, que de rester les mains vuides.

Il est difficile de concilier le zele du Pape pour la ligue, & le peu de ménagement qu'il avoit pour celui qui en étoit le Héros. Il y avoit huit ans que Jean avoit nommé au Cardinalat l'Evêque de Beauvais, *Forbin*, qui avoit rempli deux Ambassades à sa Cour. Innocent XI.

An. 1586. après avoir laissé périr presque tout le Sacré College, le ressuscita par une promotion de quarante-quatre Cardinaux, & dans ce grand nombre on ne voyoit point le nom de l'Evêque de Beauvais: mais on y comptoit deux Polonois, auxquels le Roi n'avoit pas pensé: l'Evêque de Varmie, *Radziowski*, son parent, & l'Abbé d'*Henoff*, son Envoyé extraordinaire à Rome. Il est vraisemblable que le Pape qui avoit eu plus d'un démêlé avec la France, avoit voulu mortifier Louis XIV. dans la personne de l'Evêque de Beauvais, sans se foudrier du ressentiment de Jean. Jean, aussi fâché de ce qu'on lui donnoit que de ce qu'on lui refusoit, ne voulut pas prêter sa main Royale à la cérémonie de la Barette. L'Abbé d'*Henoff*, sortant de Pologne pour n'y plus rentrer, courut la chercher à la source. Cette aventure donna naissance à une constitution qui exclut les Ecclésiastiques du Ministère auprès du Pape. L'Evêque de Varmie reçut la Barette sans bruit & sans éclat de celui même qui l'apportoit; & à peine fut-il revêtu de la Pourpre, qu'il prétendit prendre le pas sur les enfans de son Maître. Ainsi l'ordonnoit Rome, par l'organe du Nonce *Palavicini*.

C'est au siècle de Charles-Quint, que les Cardinaux avoient pris un vol si élevé. On voyoit dans presque tous les Royaumes, un Cardinal pour premier

Ministre ; *Ximènes* en Espagne, toujours An. 1686,  
 vêtu en Cordelier, mais plus haut que  
 la hauteur Espagnole ; *Duprat*, en Fran-  
 ce ; *Wolsey*, en Angleterre ; *Granvelle*, en  
 Flandres ; *Martinusius* en Hongrie ; &  
 Charles - Quint lui-même, après avoir  
 renvoyé Ximènes, avoit pris pour pre-  
 mier Ministre son Précepteur, le Car-  
 dinal Adrien, que depuis il fit Pape.  
 Il n'est pas difficile à des Rois subalter-  
 nes d'envahir des honneurs. La Pologne  
 n'étoit pas accoutumée aux prétentions  
 de la Pourpre Romaine.

Jean piqué au vif défendit au nouveau  
 Cardinal Radziowski & au Nonce de se  
 montrer devant lui, jusqu'à ce que le  
 Pape l'eût satisfait sur l'Evêque de Beau-  
 vais, & il fit porter à Rome les plaintes  
 les plus ameres. La Cour de France y  
 joignit les siennes. Innocent XI. les  
 entendit avec joie, sans se laisser fléchir ;  
 & ce ne fut qu'après sa mort que les  
 deux Couronnes virent un Cardinal de  
*Janfon*.

Ces mortifications aigrissoient des dou- An. 1687.  
 leurs qui minoient la santé de Jean.  
 Une ancienne blessure qu'il avoit reçue  
 à la Bataille de Berestek, sous le regne  
 de Casimir, lui avoit laissé des impressi-  
 ons qui devenoient plus fâcheuses avec  
 l'âge. La gravelle, plus dangereuse  
 encore, l'avertissoit qu'il étoit mortel.  
 Les Médecins lui conseilloient de s'ab-  
 stenir du commandement des Armées &



AN. 1687. d'une application trop sifivie au Gouver-  
nement : *Pourquoi suis-je Roi ?* leur di-  
soit il ; *si vous me guérissez , ce ne serapas*  
*dans le repos.*

Tandis que l'on consultoit sur sa gué-  
rison, il apprit la mort du *Grand Con-  
dé*, que la goutte avoit enfin consumé.  
Tous deux, dès leur premiere jeunesse,  
avoient montre de grands talens pour la  
Guerre. Ils avoient sauvé leur Patrie  
plus d'une fois. Ils avoient brigué &  
mérité la même Couronne, ils s'étoient  
écrits sur leurs victoires. Ces rapports lui  
rendoient cette perte plus sensible. Une  
différence entr'eux, c'est que Condé a-  
voit quitté les Champs de bataille à cin-  
quante-cinq ans; Jean parvenu au mê-  
me âge, & sentant aussi les atteintes du  
mal & du dépérissement, pensoit enco-  
re à combattre. Il quitta Léopol pour  
Zolkiew.

Ce changement le mettoit sur la fron-  
tiere, au milieu des quartiers d'hiver,  
dans une saison où les Guerriers un peu  
fortunés ne cherchoient qu'à se délasser  
dans la Capitale. La Reine le pressoit  
de s'y rendre. Des députations de la No-  
blesse, arrivées de toutes les Provinces,  
appuyoient cette priere. On lui repré-  
sentoit combien sa santé étoit nécessaire  
à l'Etat, combien la Pologne perdrait en  
le perdant. Ces discours, pures flatte-  
ries pour la plupart des Rois, ne con-  
tenoient que l'expression de la vérité &

du sentiment. Mais Jean n'étoit pas né An. 1687.  
 sur le Trône ; il en ignoroit la mollesse  
 & les ménagemens, toujours trop déli-  
 cats, souvent inutiles. Il résista, & il  
 avoit ses raisons. Il craignoit les excu-  
 sions des Tartares, que l'hiver n'arrête  
 point. Il falloit rafraîchir & soutenir les  
 postes qu'il avoit établis depuis le Niester  
 jusques dans le cœur de la Moldavie ;  
 & il savoit que les choses se font tou-  
 jours mieux lorsque l'œil du Maître les  
 éclaire : maxime encore plus vraie, si  
 le Maître est éclairé lui-même. Il étoit  
 encore bon.

Kaminieck renfermoit des prisonniers  
 Polonois, ou plutôt des Esclaves dont  
 le sort l'affligeoit. La République avoit  
 aussi des prisonniers Turcs. Il envoya  
 l'Officier même qui me fournit ces Mé-  
 moires (a) pour traiter de l'échange.

La Pologne met des bornes si étroites  
 au pouvoir de ses Rois, qu'elle ne leur  
 permet pas de représenter en rachetant  
 leurs sujets. C'est au nom du Grand-Gé-  
 néral que se font les échanges. Dans ce-  
 lui-ci le nom du Roi trouva sa place.  
 Les Captifs que le Roi répétoit, étoient  
 des Gendarmes & des Pancernes, deux  
 Corps de Cavalerie composée de Gen-  
 tilshommes. Les Turcs qu'il tenoit en  
 sa puissance, étoient des Officiers de Spa-  
 his & de Janissaires, & les deux Ba-

(a) Dupont.

Ann. 1687. chas, l'un de Silistrie, l'autre de Caramanie, qui avoient été pris en 1683 à la bataille de Barcan. Le Roi les avoit donnés au Grand-Général, qui attendoit encore leur rançon (a). Il y avoit aussi dans les fers de part & d'autre de simples Soldats, dont l'échange n'avoit rien d'embarassant. Dès la première ouverture, le Bacha Hussin, Gouverneur de Kaminieck, déclara les intentions du Grand-Seigneur. „ Si ton Maître, dit-il „ à l'Envoyé Polonois, veut se contenter de l'échange des simples Soldats ; „ pars, emmene les, & qu'on me renvoye les Spahis & les Janissaires capatifs. Je lui rendrai même ses Gentilshommes pour de l'argent : mais quant „ aux Officiers du Grand-Seigneur qui se sont laissé prendre, les deux Bachas „ sur-tout, dis-leur qu'ils ne se flattent pas de revoir la sublime Porte. Un „ véritable Musulman, portant les armes, doit périr mille fois, plutôt que de „ tomber dans l'esclavage ; & si ceux „ qui commandent avoient cette fierté „ d'ame, ceux qui obéissent, suivroient „ l'exemple ”.

La Négociation traîna en longueur. Hussin n'avoit point d'argent à donner : celui qu'il devoit recevoir des Polonois n'étoit pas prêt. Il est naturel de s'attendre

(a) Les deux rançons étoient de deux cens bourses, la bourse valant cinq cens Piaîtres. Somme toute, 700000 livres de notre monnoie.

arrir sur la destinée des deux Bachas dont les fers se reforgeoient, si on se rappelle leur courage dans la sanglante journée de Barcan. Ils n'avoient été pris que couverts de blessures, & épuisés de sang au plus fort de la mêlée. *La Porte* ne se relâcha de sa sévérité que huit ans après. Pendant cette longue captivité, le Grand-Général, maître de leur fort, les traita comme ses freres.

La Loi vouloit une Diete cette année. Le Sénat surfit, pour épargner la dépense dans un tems où la continuation de la guerre en demandoit tant : mais la Nation, sans êtreassemblée, se souleva contre les projets du Chef. Dans la campagne qui se préparoit, il méditoit d'assurer sa conquête de la Moldavie, en poussant ses armes victorieuses jusqu'à la Mer Noire, où il comptoit emporter les Fortereffes de Kilia & de Bialogrod. Sur ce plan il lui convenoit, malgré son mécontentement de Léopold, de rester attaché à la Ligue, afin que le Turc attaqué de toute part fût plus aisé à dépouiller du côté de la Pologne. Mais la Pologne commençoit à soupçonner que ces grands projets regardoient plutôt sa Maison qu'elle-même; & ceux qui ne s'en doutoient pas, disoient avec amertume, qu'il seroit encore plus difficile de conserver que de conquérir; que c'étoit nourrir une guerre qui ne finiroit plus;

AN. 1687. qu'on alloit à des objets éloignés, tandis qu'on laissoit subsister l'ennemi aux portes de la République, dans une Forteresse qu'il étoit honteux de ne pas reprendre. Jean ne pouvoit pas se dissimuler la justice de ces plaintes. Le bombardement de Kaminieck fut résolu. La Milice Polonoise, dont la principale force consistoit en Cavalerie, n'étoit gueres propre aux sieges, encore moins à celui-ci, où il s'agissoit d'une Place bien en état de se défendre. Les Turcs, depuis la prise de Kaminieck, en avoient considérablement augmenté les fortifications; & dix mille hommes, tant Janissaires que Spahis, étoient résolus à y vendre chèrement leur vie. On prenoit donc le parti de l'écraser de bombes; & comme on étoit persuadé qu'elle attendoit un convoi absolument nécessaire, on se flattoit, en l'interceptant, de prendre la Place par la famine, si le feu de la bombe ne suffisoit pas.

L'Armée marcha vers la fin de Juin. Le Roi languissant se traînoit à l'expédition. Son ame n'avoit rien perdu de son feu, mais les forces du corps l'abandonnerent à Jaslowiecz, où il fut obligé de quitter le commandement. Le Prince Jaques le prit avec toutes les marques du pouvoir. Lorsque les Rois de Pologne sont à la tête de l'Armée,



on porte devant eux une lance ornée An. 1687;  
d'une queue de cheval, signal qui dési-  
gne la présence du Maître, & se nomme  
*Bontchouk*. Les quatre Généraux, Po-  
lonois & Lithuaniens, ont aussi leurs  
bontchouks, mais qui s'abaissent de-  
vant le Roi. Ils s'abaissèrent donc en  
présence du Prince Jaques; & les Gé-  
néraux, qui n'obéissent qu'au Roi seul,  
reçurent les ordres de son fils. La cho-  
se étoit sans exemple, & d'une gran-  
de conséquence dans un jeune Prince  
qui affectoit la Royauté. Les Géné-  
raux, par une singularité plus grande,  
n'en parurent point blessés. Ils craigni-  
rent de déobliger un Roi qui subjuguoit  
la fierté même par ses vertus.

Le Prince Jaques prenant donc la  
foudre des mains de son père, s'avan-  
ça sur Kaminieck, où il arriva le 10  
juillet. Les Turcs ont une confiance  
que nous n'avons pas. La Place étoit  
déjà investie, lorsqu'ils renvoyèrent des  
prisonniers Polonois dont on venoit de  
payer la rançon. Nous craindrions, en  
pareil cas, de mettre à découvert les  
défauts de la Place. Les Turcs esti-  
ment que la surprise ne peut réussir  
contre des gens prudents; mais cela  
ne les empêche pas de veiller aux intel-  
ligences suspectes. Ils avoient laissé  
l'exercice public de la Religion Chré-  
tienne dans une Eglise desservie par

An. 1687. deux Jésuites. Ils l'appelloient la Mosquée d'*Issévi*; *Issévi* est dans leur langue le nom de Jésus. Les Turcs regardent les Chrétiens comme des Idolâtres, & les protègent dans leur Empire: protection dont les deux Jésuites abusèrent. Ils donnoient avis aux Polonois des dispositions qu'ils voyoient dans la Place. Leurs lettres furent interceptées. Ils attendoient la mort. Le Bacha les fit conduire au Prince Jaques, en leur laissant, de leurs effets, tout ce qu'ils pourroient emporter. Le reste fut déposé dans l'Eglise, portes scellées, jusqu'aux ordres du Grand-Seigneur. Cette douceur étonna les coupables & l'Armée Chrétienne.

Le bombardement dura six jours avec un fracas épouvantable. Les Assiégés tiroient avec cinquante piéces de canon & seize mortiers. Les Assiégés répondoient avec trois cens bouches à feu. Le Bacha *Hussein* avoit pris toutes les précautions nécessaires pour diminuer l'effet de la bombe; & il n'en étoit pas de la Place, dans cette circonstance, comme au tems où Mahomet la prit. Elle étoit remplie alors de toute la Noblesse de Podolie. Cette Noblesse, qui craignoit les dernières extrémités, les femmes sur-tout & les enfans faisoient retentir l'air de leurs cris, portoient la frayeur & le trouble dans le sein de

la garnison, & ne parloient que de se rendre. La Place dans la crise présente ne renfermoit que des Soldats. An. 1687

L'Armée Polonoise s'aperçut bien-tôt qu'elle brûloit sa poudre assez inutilement ; elle rallentit son feu lorsqu'elle vit les Tartares passer le Nieſter pour venir à elle, & peu de jours après, le Séraskier se présenta avec vingt-cinq mille Turcs, menaçant de passer aussi. Le Prince Jacques desiroit passionnément d'en venir aux mains. C'étoit la première fois qu'il commandoit, & il brûloit de montrer qu'il en étoit digne. Mais le Séraskier, qui avoit déjà fait ses preuves, ne vouloit recevoir la bataille que de la nécessité ; & voyant l'ennemi s'éloigner à une lieue de la Place, il se contenta d'observer sans passer le fleuve.

Pendant qu'on se regardoit, le Roi qui étoit à Jaslowiecz, pensoit plus aux opérations de l'Armée qu'à sa santé. Il n'avoit pas voulu quitter ce poste, afin d'être à portée de ce qui se passoit, & d'agir de la tête lorsque la main se refusoit. La position n'étoit pas sans danger. Il n'étoit qu'à dix lieues des Tartares, troupes vagabondes & rapides, & il n'avoit pour sa garde qu'un petit Camp de deux mille hommes. Ce qui l'inquiétoit le plus, c'étoit la Cour qui l'avoit suivi. L'alarme s'y étoit répandue au moment que les Tartares avoient passé le Nieſter. La Reine,

An. 1687. la Princesse de Pologne, la Marquise de Béthune & les Filles d'honneur pouvoient devenir la proie de ces barbares. Toutes n'étoient pas des femmes fortes: il y en eut qui tomberent malades de frayeur. Ce ne fut pas la Reine. Entraînée par la curiosité, elle eut l'audace de s'avancer jusqu'aux bords du fleuve: des Bateliers avoient été pri- le même jour dans ce même endroit. Un Envoyé Tartare qui vint à la Cour le lendemain, dit au Roi que ses compagnons ne portoient pas des sonnettes.

Cependant rien ne se decidoit entre les deux Armées. On se canonoit à travers le fleuve avec peu de perte. La campagne s'acheva sans autre exploit que la ruine de quelques maisons dans Kamienieck & la mort de trois ou quatre cens Tartares, qui donnerent dans une embuscade: petit effet d'une grande cause.

La Ligue avoit des succès ailleurs, mais ils ne vinrent pas des grandes forces qui devoient naturellement les produire. Le Prince *Galiczin*, Favori de la Régente de Moscovie, Premier Ministre & Généralissime, s'étoit avancé, par l'Ukraine, vers la Mer Noire, avec trois cens mille hommes de pied & cent mille de Cavalerie. Celui qui devoit les aguerrir, *Pierre le Grand*, étoit encore enfant. *Galiczin* se pro-

posoit d'envahir la Crimée, cette pres- An. 1687;  
qu'Isle, d'où étoient sortis tant d'es-  
sains de Tartares pour porter la ter-  
reur jusques dans Moscou. En les ex-  
terminant il auroit affoibli la Puissan-  
ce Turque. Lorsque son Armée, qui  
dévoroit tous les pays qu'elle traver-  
soit, eut passé la Samara, petite rivie-  
re qui termine l'Ukraine, elle ne vit  
plus qu'un désert fumant de cinquante  
lieues. Les Tartares avoient tout brû-  
lé jusqu'à Précop, Forteresse qui défend  
l'Isthme de la Crimée. Galiczin, arrê-  
té par la faim & la maladie, vit pé-  
rir une grande partie de ses Soldats,  
sans avoir vu l'ennemi.

Morosini, plus heureux & plus sa-  
ge, avec de petites forces, après a-  
voir pris les Dardanelles, Lépante,  
Castelnuovo, Portoléone & l'ancienne  
Attique, achevoit la conquête du Pé-  
loponnese, qui valoit mieux que Can-  
die. Les bombes Vénitiennes détrui-  
sirent, dans cette expédition, des mo-  
numens que les Turcs avoient épar-  
gnés. Le fameux Temple d'Athènes,  
dédié au Dieu Inconnu (a), fut du

(a) Des Savans assurent que l'inscription totale que  
Saint Paul avoit vue, étoit celle-ci : *Aux Dieux de  
l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, aux Dieux in-  
connus & étrangers.* Et c'est le sentiment très positif de  
St. Jérôme *Comm. in epist. ad Titum*, c. 1. Cependant  
St. Paul, dans sa prédication aux Arcopagites, ren-  
ferme toute l'inscription dans ces deux mots, ignota



41. 1687. nombre. Cette Ville, dont les ruines sont encore si respectables, Epidaure & Corinthe, sembloient se réjouir de retourner à des Maîtres qui connoissoient les Arts & les talens.

Mais le Général qui portoit les plus grands coups à l'Empire Othoman dans cette campagne, c'étoit le Duc de Lorraine. Ce défenseur de la Maison d'Autriche, après avoir défait le Visir Soliman sur les bords de la Drave, pris son Camp tout tendu, passé le pont d'Essek avec les fuyards, s'étendoit le long de cette riviere vers l'Esclavonie, sans perdre de vue ce qui restoit à subjuguier dans la haute Hongrie. *Agria* que les Turcs appellent *l'invincible*, pouvoit résister. Le Visir voulut la faire ravitailler par douze mille Spahis, qui refuserent d'obéir. Cet esprit de révolte, passant d'une troupe à l'autre avec une agitation convulsive, fit frémir le Visir, qui chercha un asyle à Belgrade. L'Armée sans Général s'en choisit un; &, au lieu de s'opposer aux progrès du Duc de Lorraine, elle marcha droit à Constantinople pour changer de Maî-

*Deo, au Dieu inconnu.* St Jérôme prétend qu'il en usoit ainsi pour donner plus de force à sa prédication. On a de la peine à se persuader que la foi d'un seul Dieu eût besoin de ce petit avantage pour être prêchée avec succès.

tre. Mahomet IV. qui avoit enlevé Candie & d'autres Isles aux Vénitiens ; l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie aux Polonois, la Hongrie à la Maison d'Autriche, touchoit au moment d'être dépouillé lui-même de toute sa puissance par ses propres esclaves. Son regne, depuis la fatale expédition de Vienne, où Jean arrêta ses victoires, n'avoit plus été qu'un enchaînement de disgraces.

Lorsque l'Armée révoltée fut aux portes de Constantinople, il lui fit demander ce qu'elle vouloit de son Empereur. Il s'étoit déjà exécuté, pendant la marche, sur certains points qui excitoient, depuis longtems, les murmures publics. Il avoit ôté des impôts extraordinaires auxquels la dissipation des finances l'avoit forcé ; il avoit vendu ses joyaux, réformé ses écuries & ses équipages de chasse, diminué la dépense de ses jardins, congédié du Serrail un grand nombre de Sultanes qui entraînoient après elles un nombre encore plus grand d'esclaves. Il s'étoit détaché de *Kulogli*, p sion que la nature & l'Alcoran condamnoient également : ce Page de sa Musique étoit vêtu comme lui, toujours à ses côtés, plus riche qu'aucun Bascia, & n'avant pas le tems de desirer. Le sacrifice qui lui avoit le plus coûté, c'é-

An. 1687. toît déposer quatre Favoris, dont deux l'avoient aidé à ruiner l'Empire ; les deux autres n'avoient été que malheureux. L'Armée demanda leurs têtes. Il les envoya ; celle du *Tesferdar*, Trésorier de l'Empire ; celle du *Giurumchi-Bachi*, Receveur des Domaines ; celle du Visir *Ibrahim*, disgracié depuis deux ans. Soliman, son Successeur, devenoit en ce jour un exemple formidable des revers de la fortune. Il s'étoit signalé dans vingt combats ; estimé & chéri tant qu'il n'avoit pas eu dans ses mains la toute-puissance de son Maître. Sa tête fut apportée la dernière ; & les séditieux tout en se réjouissant de la voir abattue, sembloient encore la respecter.

Jusqu'à ce moment l'Armée n'avoit point franchi les barrières de Constantinople. Les Janissaires montrèrent l'exemple en criant dans les rues qu'il falloit déposer l'indolent & l'infortuné Manomet. L'*Uléma*, c'est-à-dire, les Gens de Loi & de Religion s'assemblèrent dans la Mosquée de Sainte Sophie. Son procès s'instruisit en peu d'heures. Il y avoit trop longtems qu'il étoit malheureux pour ne pas le charger de tous les maux de l'Empire. Il se repentit de n'avoir pas usé, à l'égard de ses frères, de la loi cruelle de Bajazet ; car on rapportoit au Serrail qu'on pensoit

à couronner son frere Soliman. Il n'é-  
toit plus tems de s'en défaire. Le Bo-  
stangi Bachi gardoit en force l'appar-  
tement des Princes. On lui arracha donc  
les rênes de l'Empire pour les remet-  
tre à Soliman, qui languissoit dans une  
prison depuis quarante ans. Lorsque  
le Caïmacan, le Shérif de la Mosquée  
de Sainte Sophie, & le Nakib, Garde  
de l'Etendart de Mahomet, lui annon-  
cerent qu'il falloit descendre du Trône,  
& que tel étoit le vœu de la Nation,  
il répondit: *La volonté de Dieu soit fai-  
te, puisque sa colere doit tomber sur ma  
tête. Allez dire à mon frere que Dieu  
déclare sa volonté par la bouche du Peu-  
ple.* On voit, par cette réponse, que  
ces Sultans, si despotiques, reconnois-  
sent, dans la Nation, un pouvoir au-  
dessus du leur; & les Gens de Loi dans  
cet Empire enseignent que ce pouvoir  
est inhérent à tous les Peuples du Mon-  
de.

Mahomet avoit des fils, mais trop  
jeunes pour régner. Les Turcs ne pren-  
nent des Maîtres que dans le sang Otho-  
man; mais ils ne pensent pas que la  
ligne directe & le droit de primogéni-  
ture doivent couronner un enfant,  
un imbécille ou un méchant: fils, fre-  
res, oncles, ils choisissent; & le  
choix leur a souvent réussi. Au reste,  
comme Mahomet avoit épargné la vie  
de ses freres, il finit sa carrière au gré

An. 1687.

An 1687. de la nature ; & il ne fut point empoisonné, comme le bruit en courut dans Constantinople (a). C'est par-tout que le Peuple suppoit les Grands aussi méchans qu'ils peuvent l'être : supposition qui ne fait pas honneur à leurs mœurs.

Pendant que les Turcs se déchiroient entr'eux, le Duc de Lorraine achevoit de réduire la Hongrie. Il y avoit une femme forte qui s'y défendoit encore. Fille du malheureux Sérini, veuve de Ragotski, femme de Tékéli, elle avoit voué une haine éternelle à la Maison d'Autriche. Elle combattoit, depuis deux ans, dans Mongatz, Forteresse ou Tékéli avoit renfermé ses trésors, ses archives & ses enfans avec une forte garnison. Pour lui, errant dans des Provinces éloignées, il ne pouvoit secourir sa Femme. Assiégée par la famine, elle subit enfin le sort de la Hongrie, &, conduite à Vienne, elle se vit réduite à dire son rosaire dans un Couvent, tandis qu'on lui arrachoit ses fils pour les confier aux Jésuites de Prague. Le comble de sa douleur fut de voir couronner Roi de Hongrie l'Archiduc Joseph sans élection. Léopold, victorieux, ne voulut point d'autre Traité avec les Hongrois, qu'un échafaud

(a) Cantémir, tom. 2. page 134.



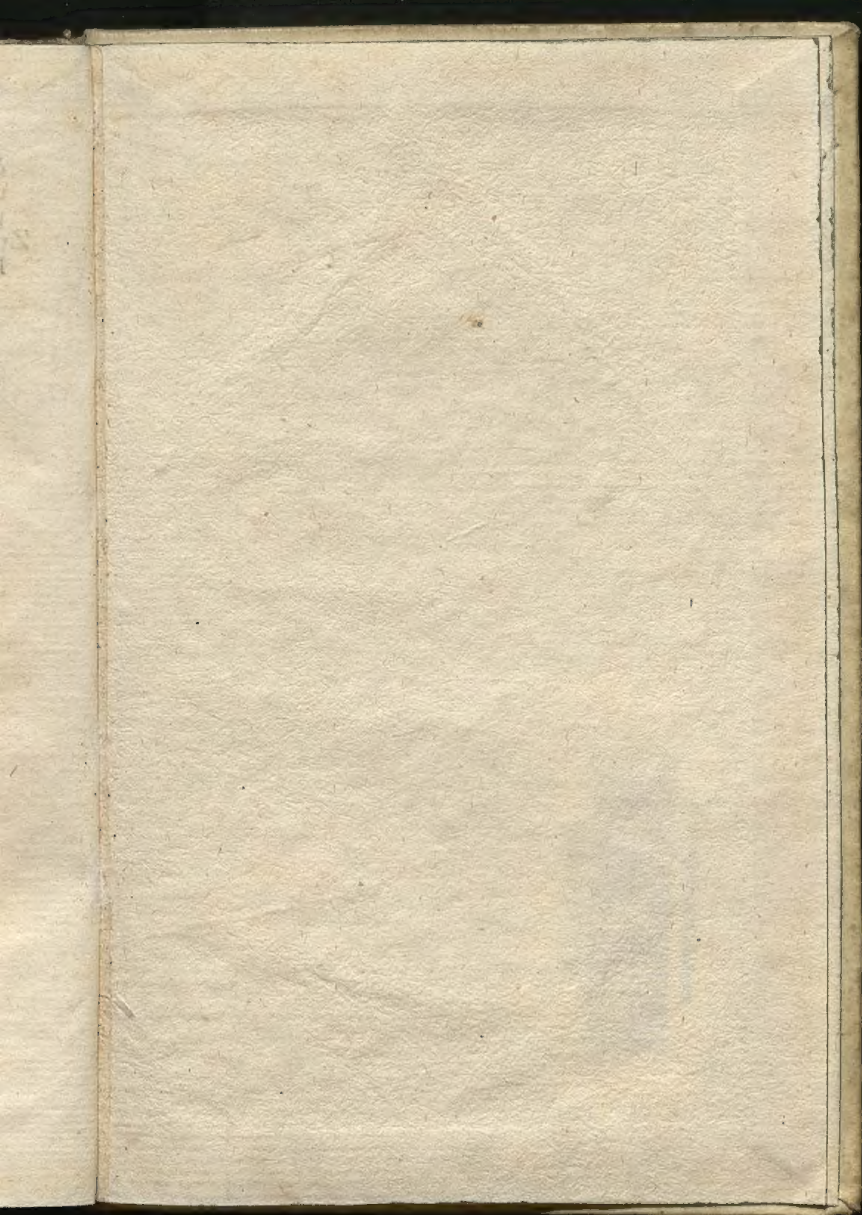
dans la Ville d'Éperies. Le sang coula An. 1687.  
 depuis le mois de Mars jusqu'en Décembre, & la Couronne de Hongrie fut  
 déclarée héréditaire par la Noblesse  
 même du Pays en présence des bour-  
 reaux. Il est bien affreux pour les Peu-  
 ples que ce moyen terrible ait réussi.

Une satisfaction manquoit à Léopold,  
 c'étoit d'avoir Tékéli en sa puissance.  
 Les Turcs, qui l'avoient remis en li-  
 berté, ne l'abandonnerent pas ; ils lui  
 assignerent les Terres & Villes de Wi-  
 din, de Caranfibes & de Lugos, qu'il  
 changeoit contre la Couronne de Hon-  
 grie.

Jean, en apprenant les horreurs qui  
 se passaient en Hongrie, se repentit de  
 n'avoir pas mis cette Couronne sur la  
 tête de son fils, lorsque les Hongrois,  
 touchés de ses vertus, l'en pressoient  
 après la journée de Vienne. Miné à  
 présent par la maladie, il pensoit du  
 moins à lui transmettre celle qu'il por-  
 toit, & il vouloit profiter de la Diète  
 prochaine pour faire entrer les Polonois  
 dans ses vues.

*Fin du Septieme Livre.*

BIBLIOTHECA  
UNIV. CRACOV.  
CRACOVENSIS







1-2

600,00

Biblioteka Jagiellońska



stdr0023761



